



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PA3
L57

Ch. 4.

Litterarische Analekten,

herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf.

IV.

Inhalt.

	Seite
I. Über die Einrichtung eines Thesaurus der Lateinischen Sprache.	307
II. Biographische Nachrichten von Jer. Markland.	370
III. Über den Prologus der Danae.	392
IV. Über die philosophische Lehre des Empedokles.	411
V. Über die Windscheiben der Alten.	461
VI. Schola grammatica ad Odyss. A. 130.	501
VII. Ad locum quendam Herodoti.	500
VIII. De Ruhnkenii celebri quodam re- perto litterario.	515
IX. De nonnullis fabularum Euripidis de- perditarum titulis.	527
X. De vocibus quibusdam Graecis raro- ribus.	542

In der Verlags Handlung sind erschienen und
in allen Buchhandlungen des In- und Aus-
landes zu haben.

Aurelius Victor

de viris illustribus urbis Romae. Zum Gebrauch für Schulen, mit
einem vollständigen Wörter- und Namens Verzeichniß versehen
v. J. H. C. Barby. gr. 12. 12 Gr. Schreibp. 18 Gr. Velinp. 1 Thlr.

Aristophanes Wolken,

griechisch und deutsch, von F. A. Wolf. kl. 4. 1811. 1 Thlr. 16 Gr.

Aristophanes Acharner,

griechisch und deutsch, von F. A. Wolf, mit Scholien, kl. 4. 1812.
22 Gr.

Eberhardt, J. A.

Synonymisches Handwörterbuch der deutschen Spra-
che für alle, die sich in dieser Sprache richtig aus-
drücken wollen. Nebst einer ausführlichen Anweisung zum
nützlichen Gebrauche desselben. Vierte rechtmäßige vermehrte
und verbesserte Auflage. gr. 12. 1819. broch. 2 Thlr. 8 Gr.

Franceson, C. F.

Essai sur la Question si Homère s'est servi de l'écriture
dans la composition de ses ouvrages, et si les deux poemes de
l'Illiade et de l'Odyssée sont en entier de lui seul. gr. 12. broché
18 Gr. Schreibp. 1 Thlr. 6. Gr.

Genelli, H. Chr.

das Theater zu Athen, hinsichtlich auf Architectur, Scenerie
und Darstellungskunst überhaupt. Mit 4 großen Kupfern. gr. 4.
auf engl. Druckpap. 5 Thlr. 12 Gr.

Hirt, A.

Bilderbuch für Mythologie, Archäologie und Kunst.
II Hefte, mit Kupfern und Vignetten, g. 4. 1817. Ites Heft 4
Thlr. IItes Heft 1ste Folge 1 Thlr. IItes Heft, 2te 3te und 4te
Folge 4 Thlr. beide Hefte compl. 9 Thlr.

Litterarische Analekten,

vorzüglich für

alte Litteratur und Kunst,

deren Geschichte und Methodik.

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

AUG 8 1990

Herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf.

IV.

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1820.



300 800 2000

I.

Über die
Einrichtung eines Thesaurus
*der Lateinischen Sprache.*¹

An den Herausgeber.

Vielleicht ist Ihnen noch rememberlich, wie ich vor
geraumen Jahren Ihr Urtheil erfragte über einen mir
damals flüchtig zugekommenen Gedanken, den *Nomenclator octilinguis* des *Hadr. Junius* von neuem

¹ Von einem im vorigen Jahre verstorbenen gelehrten
Schulmanne Westphalens, welcher der Welt viel mehr ge-
worden sein würde, hätte er nicht das Mißgeschick von
Tausenden gehabt, an den unrecchten Platz gestellt zu sein.
Leider aber wurde seine öffentliche Wirksamkeit noch durch
einen nur in der ersten Jugend heilbaren Fehler beschränkt:
er schrieb eine äußerst unleserliche Hand, wodurch er oft
Verleger und Buchdrucker abschreckte. Dies war auch die
Ursache, warum gegenwärtiger Aufsatz ein paar Jahre lang
von mir zurückgelegt wurde, und nachher, als ich ihn zu re-
digiren den Muth faßte, wieder ein paarmal an seinen Ver-
fasser zu genauer Durchsicht und deutlicherer Bezeichnung
der Citate zurückgehen mußte; am Ende hat sogar hie und
da nur ein Auszug übrig bleiben können; und noch jetzt

Litt. An. No. 4.

X

308 Einrichtung eines Thesaurus

herauszugeben. ² Dieses ziemlich vergessene, aber gar nicht ungründliche Real-Lexikon der Gegen-

zweifle ich an der Richtigkeit mancher Namen und Ziffern. Die Erwähnung hievon kann vielleicht jungen Philologen nützlich sein, die eine Anlage zu gelehrten Händen haben, wodurch sie späterhin, als Schriftsteller, manchmal in Gefahr kommen unerhörte Entdeckungen in die Lesewelt zu bringen. So war einst in einem politischen Werk eines meiner Bekannten dreimal von *Krystall-Ländern* die Rede, bis *Schlözer* ihn schriftlich um Aufklärung über die bisher allen Geographen unbekannten Länder bat. Denn nirgends war aus dem Zusammenhange ersichtlich, daß *Austral-Länder* gemeint waren. Ohne *Schlözer's* Anfrage hätte sich der Name vermuthlich in etlichen Auflagen immer fester eingenistet. Ähnlich bewunderte unlängst jemand an einer Übersetzung *Triller und überaus guten Ton*, wo der Setzer *Treu* ganz unlesbar gefunden und wegen des folgenden *Tons* eine setzerische Conjectur gemacht hatte. Auf diese guten Leute, die Schriftsetzer, fallen dann so manche Schulden, die eben so oft den Schriftstellern beizumessen sind, zumal bei der jetzigen Deutsch- oder Teutschheit, mit der die geübtesten Setzer unmöglich gleichen Schritt halten können. Zu dem Aufsatze selbst, wie er nunmehr nach des Verfassers *letzter* Revision hier erscheint, verbiete ich mir, wie vom Anfange dieser Sammlungen überall, viele eigene Anmerkungen zu machen; um so mehr, da ich gelegentlich auf den Gegenstand zurückzukommen denke, über den noch mancherlei anderes und anders zu sagen übrig ist.

d. H.

³ Wer etwa heut zu Tage, was dem Zeitalter zuzutrauen ist, das verdienstliche Buch nicht mehr kennen sollte, darf allenfalls Bayle nachsehen unter *Hadr, Junius*. Bayle wird ja wol noch gelesen.

d. H.

stände des Alterthums, die innerhalb des *Orbis pictus* desselben liegen, und nach dem Verwandtschafts-Princip geordnet sind, schien mir für unser damaliges Publicum aus seinem bescheidenen Winkel wieder hervorgezogen werden zu müssen, als ein treffliches Mittel für die Exoteriker des Alterthums zu controlirenden Belehrungen aus demselben. Es freute mich damals sehr, mich in dieser Meinung von Ihnen bestätigt zu sehen; und Alles, was Sie mir sonst sagten, war ein kräftiger Stofs an den Kreis meiner Ideen über die Einrichtung antiquarischer Wörterbücher überhaupt, wodurch ich mich bisher, obwohl nur im Stillen, in steter Bewegung erhalten habe. Dafs diese Bewegung nunmehr wieder ihre Apokatastase eben da finde, von wo sie einst ausging, dünkt mir ganz natürlich, und somit der Wunsch, dafs Sie einige Betrachtungen, die mir seitdem über bessere Einrichtung der Wörterbücher der alten Sprachen entstanden sind, zu öffentlichem Interesse vermitteln mögen.

Jeder, der mit den sogenannten *Thesauri*³ der Griechischen und der Lateinischen Sprache von den

3 Ein- für allemal muß ich hier bekennen, dafs der Verf. an diesen halb declinirten Formen unschuldig ist. Mir aber schien die bei den Engländern gewöhnliche Weise auch für uns die erträglichste, nemlich durch die blofsen Nominativen in jedem Numerus der höchst widerlichen Gewohnheit auszuweichen, entweder von der Einrichtung eines *Thesauri* oder von *Thesauris*, und, was nothwendig folgt, von den Mängeln der *Thesaurorum*, von Richtigkeit der *Nominum* oder *Temporum*, oder gar der *Nomens* oder *Temporen* oder

310 Einrichtung eines Thesaurus

beiden *Stephani* nur etwas vertraut ist, wird zugestehen, daß diese nützlichen Arbeiten ihren Titel keineswegs Lügen strafen, und vielmehr mit dem größten Danke anzuerkennen sind; besonders wenn man die innern und äußern Schwierigkeiten erwägt, womit in der Jugendzeit der Typographie diejenigen zu kämpfen hatten, die den Entschluß faßten, einen trotz der ungeheuren Hindernisse so wenig mislungenen Grund zu dem Gebäude der alten Sprachkunde zu legen. Allein die Fragen, ob wirklich durch jene Werke alles Erforderliche geleistet sei, geben gar sehr ungleiche Resultate. Genug hätten indessen die *Stephani* nach ihren Umständen gethan, wenn sie auch nur die Hälfte des Nothwendigen geleistet hätten. Auf alle Fälle ist es gewiß, daß man von ihrer bis auf unsere Zeit die andere Hälfte, oder nur so viel, als sie zu Stande gebracht haben, nicht nachgearbeitet hat; liege die Schuld nun an dem späterhin durch so vielerlei Gegenstände der Litteratur zertheilten Interesse und an der daraus entsprungenen Scheu unserer Mäcenaten, der Buchhändler, vor weitläufigen Unternehmungen, oder an dem Genius der Zeit, in welcher bald die Lust, bald die Noth so vielfach zerstreut, oder auch an der immer größern Seltenheit und dem höhern Preise so manches dazu nöthigen Hülfsmittels.

Tempen zu reden. Jenes, sage ich, schien mir die erträglichste Sprechart; obgleich das Ohr, wie an manches Auffallende, sich erst allgemach gewöhnen muß.

d. H.

Iedoch haben wir hier zwischen den gedachten beiden Thesauri einen bedeutenden Unterschied zu machen. Denn während man seit *Henr. Stephan's* Zeit sicherlich noch nicht bis an die Mitte des Weges gelangte, ist man doch in Bearbeitung des Lateinischen Thesaurus eher über die Hälfte fortgeschritten. Diesen Vorzug vor der Griechischen Sprache hat die Lateinische nicht sowohl ihrer größern Leichtigkeit und dem so viel geringern Wort-Reichthume, der sich zu dem von jener beinahe wie 1 zu 3 verhält, zu danken, als vielmehr ihrer alten Verflechtung in das litterarische Geschäftsleben, dessen Organ sie lange Zeit hindurch geworden ist, und darum nicht bloß von der theoretischen Seite, sondern auch von der praktischen studirt wurde.

Mit ihr wünschte ich mir fürs erste nach mancherlei schon früher angefangenen Vorarbeiten zu thun zu machen, da sie einen weitem Wirkungskreis hat als jene; auch mag in ihrem Gebiete der bequemste Gesichtspunkt genommen werden, von welchem aus übersehen und beurtheilt werden kann, was in dem viel größern Bezirke jener seither geschehen sei. Dazu wird aber nöthig, die Hauptmängel der Behandlung eines Thes. L. Lat. im Einzelnen darzulegen, und dann summarisch zu zeigen, was geschehen müsse, um jene zu heben und die letztere einer wenigstens verhältnißmäßigen Vollkommenheit näher zu bringen.

Zuerst empfiehlt es einen Thesauristen gar nicht, wenn er, von dem man berechtigt ist die sorgfältigste Lesung aller alten Schriftsteller seiner Litteratur

312 Einrichtung eines Thesaurus

und die Verzeichnung alles Wichtigern und Zweckmäßisigern zu fordern, viele Wörter ganz ausgelassen hat, zumal solche, deren Gültigkeit als echt Lateinischer nicht zu bezweifeln steht. Einiges der Art ist neuerlich hie und da nachgewiesen und seitdem zum Theil von Scheller nachgetragen worden; aber manches fehlt noch zu wirklicher Vollständigkeit. Übergangen ist, um gleich hier etliche Beispiele anzuführen: *albiplumis* aus Burm. Anthol. Lat. III, 273, *impausabiliter* aus Cael. Aurel. morb. chron. III, 2, 20, *canificare* aus einem alten Dichter bei Attilius Fortunat. col. 2691. Putsch., *laudative* bei Donatus zum Eunuch V, 8, 5, *semicingere* beim Schol. des Germanicus T. II. p. 41. der Buhleschen Ausg., bei welchem sich auch *alligamentum* p. 63. und noch ein anderes wenig bekanntes Wort *succurritus* p. 117 findet. So hat gleich vorn Rutilius de figg. ziemlich sicher *subinferre*, Scribonius Compp. med. 37, 142. *desurrectio*, Aethicus Cosmogr. p. 8 Siml. ein Längenmaafs *trieres*, Jornandes Get. p. 744 *subreptive*, Sedulius Carm. I, 282 *simplare* u. s. w. Denn dergleichen freilich zum praktischen Gebrauche nicht eben reizende Wörter dürfte es mir nicht schwer werden sechszigmal mehr aus meinen Sammlungen über die weniger gelesenen Autoren aufzuzählen.

Indefs, das meiste Lateinisch, zumal das stammwörtliche, ist wohl eingetragen, und das Gebiet der Latinität ist weit besser durchsucht worden, als das der Gracität: gleichwohl gibt es noch einige verborgene und vernachlässigte Fundgruben, aus denen

sich mancher Ausdruck nachsammeln läßt. Es sind dies die Scholiasten, die Lateinischen Kirchenväter, vornehmlich die Übersetzungen aus Griechischen Originalen, die Griechischen Schriftsteller und die Römischen Eigennamen. Bei der ersten dieser Quellen scheint man nicht bedacht zu haben, daß, wenn sie gleich die Sprache Anderer erklären, sie sich doch dazu desselben Mittels bedienen müssen, und daß öfters der Fall eintritt, wo auch diese Sprache wieder ihre bemerkenswerthen Eigenheiten hat, sowohl weil sie technischer, als überhaupt weil sie meistens aus viel späterer Zeit ist.

Beaonders versprechen die kirchlichen Schriftsteller viel Ausbeute der Art. Aus dem einzigen Irenäus würde man vielleicht 100 neue Wörter nachzuliefern im Stande sein, aus dessen *adv. haeres. II, 41* und *44*, die ich gerade aufschlage, der Katholik *Forcellini* sich nicht Wörter, wie *calamiscus*, *transibilis*, *supertranscendere*, von Protestanten sollte zuweisen lassen. Auch aus dem *Tertullianus*, der unter den Lateinischen Schriftstellern die sonderbarste Sprache und die meisten eigenthümlichen Wörter hat, ist gleichfalls noch nicht alles vollständig aufgesucht worden. Vielleicht nicht viel weniger möchte das sein, was sich aus den spätern Griechischen Schriftstellern, besonders aus den Lexikographen, beibringen liefse. *Galen de compos. medic. sec. locos p. 60. T. II.* gedenkt einer gewöhnlichen Salbe bei den Römern, die sie *σπικατόν*, also *spicatum* nannten, und die vermuthlich die Spikanardsalbe ist; *Laurentius Lydus* eines Kor-

314 Einrichtung eines Thesaurus

bes, den sie *ἐπουλαρία*, also *epularia*, wenn richtig geschrieben ist, genannt hätten, Fragmm. c. 8, p. 11; ebendasselbst des *ματρίκιον*, einer breiten und dicken hölzernen Tafel, ingl. des *βούστιον* welches einen Begräbnissort bezeichnete p. 124. Suidas erklärt das Römische Wort *φορμάρια* (*formaria*) durch *ἀπόφασις θανάτου*, und Zonaras im neuerlich edirten Lexikon p. 193. *ἀντιμίστιον* durch *παρὰ Ῥωμαίοις τράπεζα πρὸ τοῦ δικαστηρίου κειμένη*. Einiges dergleichen steckt auch noch im Hesychius und andern Gr. Lexikographen, zwar nicht vom besten Latein, aber doch immer Latein, und so gutes als vieles in den Thesauri befindliche ist. Nicht aber eben die Erhaltung solcher seltenen Römischen Wörter haben wir ihnen zu danken, als die genauere und deutlichere Erklärung manches zwar bekannten, doch nicht durchaus bestimmten, weil sie für Leser schrieben, denen diese Sprache unbekannt war. Die echten Römischen Wörter aber dürften sich zunächst aus der vierten Quelle schöpfen lassen. Denn obgleich die Personalnamen insgemein als *propria* von keiner besondern Bedeutung gelten, so waren sie doch, vornemlich die Zunamen, *Appellativa*, die von äußern oder innern Eigenschaften der Personen hergenommen waren, wozu sich in frühern Zeiten, wie fast noch heutiges Tages, die Römer sehr hinneigten. Solche Namen meine ich, wie *Cato*, *Piso*, *Labeo*, *Fronto*, *Silo*, *Senecio*, *Varro*, *Scaurus*, *Scaevola*, und viele andere, die eben so gut als *Scipio*, appellative Gültigkeit hatten, indem sie Männer bedeuten, die das auszeichnete, wonach

sie oder vielmehr deren Vorfahren genannt sind. Ebendahin führen offenbar Hor. Sermon. I, 3, 45. und Quintilian Institut. Orator. I, 5, 57. Ohne Bedenken würde man also diese ganze Classe von Wörtern in die Thesauri aufnehmen dürfen, wenn man nur durch ihre Etyma ihre Bedeutung aufgefunden. Einen Anfang hiezu hat hin und wieder *Forcellini* gemacht, allein die Sache noch nicht weit genug durchgeführt.

Eine der verdienstvollsten Seiten dieses Thesauristen ist die so viel sorgfältigere Benutzung des Lapidarstils, wenn dieser gleich meist unechter und unreiner ist als der Bücherstil. Jedoch hat er auch von der Seite bei weitem nicht alles erschöpft, und es läßt sich ihm auch hierin mehreres nachlesen. Ohne weit umher zu suchen, findet man pag. CLI, 6. Thes. Gruteri edit. Commel. *tuentio*, pag. CLII, 8, mit einem versichernden *sic* darüber; *retro*, welches wohl eben so gut ein altes die Bedeutung verstärkendes Wort ist, als das Griechische *προπό*; nicht weniger die unbeachtet gebliebenen *calida mina* CXXV, 2. und *foenarii* CLXXV, 9. Auch wäre wol das Wort LX, 7 *picatrix* appellative zu nehmen für eine Weibsperson, die zum Verpichen der Fässer gebraucht wurde.

Noch dürften glückliche kritische Operationen manches neue Wort zum Vorschein bringen. Das *eminiaci*, welches *Gesner* gebühlich mit aufgeführt, *Forcellini* aber abgewiesen hat, werde ich kein Bedenken tragen zurückzurufen und meinem Varro de L. L. V. p. 63. Bipont. wiederzugeben, ebenso *con-*

316 Einrichtung eines Thesaurus

surgium p. 277. Fragmm. Dagegen dürfte freilich von der Kritik das eine und andre auch wieder vernichtet werden. So muß in demselbigen Fragment wahrscheinlich *festive* oder *festiva* gelesen werden für *festice*, welches als ein besondres Wort von *Forcellini* aufgestellt und durch *laeto* erklärt wird. Öfters würde indess die Kritik sich milder zeigen bei übel sich befindenden Wörtern, und die Patienten meist nicht aufgeben, sondern heilen. Urtheilte z. B. Hemsterhuys bei Hesychius unter dem Worte ἀδουπηγοί col. 98. T. I. recht, wie es scheint, so ist das bei Firmicus Astron. III, 14 sich findende Wort *apocopus*, welches beide Thesauristen ohne Kunde hievon ließen, in *aprocopus* zu verwandeln, und hat nur Form und Ort zu verändern. ⁴

Von Rechtswegen müssen dagegen die größern Lat. Wörterbücher eine gute Anzahl von Wörtern verlieren, die seither in ihnen geduldet wurden. Ich meine die vielen geographischen und historischen Nomina propria, von denen es darin wimmelt, während sie sich in den Griechischen nicht finden, ungeachtet diese eben so viel, wo nicht mehr Anspruch auf solches Gut hätten, wenn es ein wahres wäre. In den Sprachschatz gehören aber nur die Wörter, welche Begriffe bezeichnen, die einen geschlossenen und begrenzten Kreis haben. Außer demselben liegen die meisten Eigennamen

⁴ Dergleichen Wörter bleiben gleichwohl immer Griechisch, und man kann daher bezweifeln, ob sie in das Lat. Wörterbuch gehören. d. H.

die sich ins Unendliche vermehren lassen. Man hat auch nur den wichtigsten unter ihnen eine Stelle in den Wörterbüchern eingeräumt, damit die Anfänger in einem und demselben Hilfsbuche Aufschluß fänden über alle Sprachbezeichnungen, besonders sowohl als allgemeine, und nicht nöthig hätten, sich für jene noch eigene Bücher anzuschaffen. Allein wie könnte die Trennung der Namen von den Wörtern den Aufwand beträchtlich vermehren, da das Wörterverzeichnis desto kleiner, also wohlfeiler werden muß, je mehr Namen aus demselben wegfallen, die ja nur ihren Platz zu verändern brauchen, und ihn der Bequemlichkeit halber gleich hinter dem Wörterverzeichnis einnehmen können, wie es Herr Prof. *Gasenius* in seinem Hebräischen Wörterbuche gemacht hat. Dafs die hier erwähnte Veränderung nicht schon längst beliebt worden, kann man wol den Lexikonachreibern hingehen lassen, aber nicht den Thesauristen, da diese nicht für Anfänger arbeiteten, sondern für Männer, die bei ihnen sich schwerlich nach *Hercules*, *Homer*, *Alcibiades* und ähnlichen Personen erkundigen, sondern das ihnen über sie zu wissen nöthige anderswo suchen werden. Was die Sprachform dieser Namen betrifft und der von ihnen abgeleiteten Adjectivalien, ob und warum z. B. *Lucullianus* aus *Lucullus* so gebildet worden sei, wie *Vitellianus* aus *Vitellius*, ob *Marcellianus* oder *Marcellinus* richtig sei, (cf. Spalding in Mus. antiq. studd. I.) scheint zwar allerdings und zunächst in Wörterverzeichnissen gesucht werden zu müssen. Aber

318 Einrichtung eines Thesaurus

meistens lassen sich diese Formen unter allgemeine Ansichten bringen und gehören folglich in die Grammatik. Alles andere und vorzüglich das Historische, was die mit dem Namen bezeichneten Personen und Örter betrifft, wäre, mit besonderm kritischen Fleiße behandelt und bearbeitet, in einem eignen Index nominum propriorum aufzustellen. Hier gibt es noch eine der ödesten Lücken in der alten Litteratur, und die Ausfüllung derselben ist eines der dringendsten Bedürfnisse. Für den geographischen Theil hat zwar vormala *Ortelius* denselben abzuhelfen gesucht, wenigstens die Bahn dazu gebrochen, so daß die Vollendung der Arbeit bei den vielen heutigen Hülfsmitteln der alten Geographie nicht sehr schwierig sein kann. Indes ist sie auch eben deswegen so nothwendig nicht. In einem höhern Grade ist solches der Fall mit einem Verzeichniß der Namen von Menschen, die in alterthümlichen Schriften und Denkmälern erwähnt werden. Schon die erstaunliche Menge derselben zusammenzutragen würde höchst mühsam sein, geschweige die Kritik, der sie zu unterwerfen wären, und nach welcher jede Person, die mit einer andern fälschlich identificirt ist, müßte von ihr unterschieden, oder, wo der Unterschied nur vermeint ist, umgekehrt identificirt werden, überhaupt jeder Person ihr gehöriges historisch biographisches Recht widerfahren. Von jeder müßten in einem solchen Verzeichnisse die vorhandenen Notizen mit Genauigkeit eingeschaltet werden. Daß ein solches Verzeichniß vielseitige und mit der Mühe in Ver-

hältniß stehende Vortheile schaffen, und auf viele bisher dunkel gebliebene Stellen der Schriftsteller ein erwünschtes Licht verbreiten würde, braucht dem des Alterthums einigermaßen Kundigen nicht erst erwiesen zu werden. So wüßte man doch, wohin man sich in solchen Fällen der Biographien, Specialgeschichten, Charaktere und einzelner historischer Data zu wenden hätte, und fände in der Geschichte ein Analogon der alten Topographie. Der Vortrag, versteht sich, dürfte nicht ausführlich sein bei berühmten Personen, von denen viel aufgezeichnet ist, sondern ganz im Registerstil oder nach Art historischer Glossen, mit steten Nachweisungen, wo das Weitere zu suchen sei. Dann würde man nicht mehr so häufig fehlgehen wie jetzt, wo man es auf gut Glück muß ankommen lassen, ob man dies oder jenes *Nomen proprium* im Lexikon finden werde, und ob dem Lexikonschreiber gefallen habe, den oder jenen Namen aufzunehmen, da er sie nun einmal nicht alle geben und aufstellen konnte. Hätten nur die Lexikographen und Thesauristen einen Vergleich mit einander treffen mögen, nach welchem sie sich in die Namen getheilt hätten; so hätten jenen die leichtern, diesen die schwerern zu Theil werden müssen. Allein wenn man in dieser Hinsicht beide miteinander vergleicht, so findet man eher das Gegentheil; und die Lexika haben im Allgemeinen nicht allein mehr sondern auch seltenere *Nomina propria*. So hat Matthiae z. B. *Cleonimus*, was in den Thesauri nicht steht. *Forellini* war hierin viel sorgfältiger als *Gesner*,

320 Einrichtung eines Thesaurus

und hat z. B. den Redner Hortensius, den *G.* ausläßt, kann es aber gleichwohl jener' Schwierigkeit wegen nicht vermeiden, hie und da wieder ganz inconsequent zu werden. So führt er z. B. unter den Serviliern den C. Servilius Ahala und den S. Servilius Vacca⁵ nicht an, welche doch merkwürdiger waren als der ausgezeichnete P. Servilius Rullus. Wie viel besser wars, sich diese leichtfertige Arbeit gänzlich zu ersparen, um desto größern Fleiß auf die Appellativa zu wenden, der, wie wir gleich sehen werden, noch sehr entfernt blieb von seinem erwünschten Grade. Unter diesen waren von den Nomina propria nur diejenigen zu erhalten, die appellative Bedeutung bekommen hatten, wie *Ceres, Bacchus, Cupido, Camarina, Euripus, Trossulus* und dergl. Mögen diese doch auch endlich einen gründlichen Verzeichner finden, der fortsetze, was *Glandorp* im *Onomasticon histor. Rom.* einseitig aber doch gut begann, ein Anfang, der zu der vollendeten Arbeit höchstens in dem Verhältnisse stehen mag wie das A zum ganzen Alphabet.

Nichts würde einen Theil des großen, hiedurch entstandenen Raumes besser ausfüllen, als die Notae und sigla Romanorum, wie sie von Valerius Probus gesammelt, im Corpus Grammat. von *Gothofredus* verzeichnet stehen, und in *Nieupoorts* Römischen Alterthümern einen dort fremdartigen An-

⁵ Wo möchte dieser Name vorkommen? Nur ein *Vaccula* ist bekannt in dem Geschlecht der *Voconii*.

hang machen. Diese Notae, die aus einem oder mehreren Anfangsbuchstaben oder auch Anfangsyllaben gewisser bei den Römischen Inschriften üblicher Formeln und Titel bestehen, könnten füglich, ja sie müßten an dem Orte eingeschaltet werden, den ihnen die Folge ihrer Buchstaben anweist: denn sie sind äußere Formen der Wörter und Redensarten, und haben daher in den Wörterbüchern ihren schicklichsten Platz, und selbst in den ungewöhnlichen Gestalten, in denen sie zuweilen vorkommen. Keine andere Stelle ist dazu paßlich; auch sind ihrer so viele nicht, daß sie sich zu einem besondern Werke eigneten. Am bequemsten würden sie vielleicht zu einem Anhang der Wörterbücher gemacht und mit den Maafs- Gewicht- Münz- und andern Zeichen verbunden. Diese wären nemlich noch weniger auszulassen, weil sie wichtiger sind, und wol an zwei verschiedene Orte zu stellen, sowohl an einen gemeinschaftlichen, als vertheilt unter die Wörter die sie bezeichnen: denn da sie meistens und oft sehr von den gemeinen Schriftzügen abweichen, so müßte man sie doch irgendwo beisammen anbringen, wo man sie ohne Mühe fände. Und unter den Wörtern, die sie bezeichnen, dürften sie doch auch nicht wegbleiben, weil der Fall sich nicht selten findet, daß man wissen muß, welches Zeichen dasselbe gehabt habe, und um die Zeit des vielen Suchens zu ersparen, weil an jenem Gemeinplatze die alphabetische Folge nicht könnte beibehalten werden, indem diese Zeichen nach ihren arithmetisch oder geometrisch pro-

322 Einrichtung eines Thesaurus

gressiven Reihen geordnet werden müßten. Hierher würden auch die zum Theil geheimen Schriftzeichen oder Siglae von Tiro und Andern gehören, die ebenfalls jegliches seinem Worte beizufügen wären, weil dadurch mancher kritischer Aufschluß konnte veranlaßt werden. Zu dem Ende würde es ferner nicht unnütz sein, wenn die Schreibarten und Abkürzungen, mit welchen einzelne Sylben und Wörter in den Handschriften vorkommen, mit aufgenommen würden. Möge diesem Zwecke doch bald mit einer guten Palaeographia Latina, die uns so unentbehrlich ist, vorgearbeitet werden. Einstweilen hindert indess nichts, wenn, nach Gesner's Vorgange, Buchstaben, Sylben und Wörter in den Handschriften mehrmals mit einander verwechselt wurden, dergleichen an seinem Orte zu bemerken. Nicht allein hiezu, sondern zu noch mehrfachem Behuf wird in einem Thesaurus Raum genug übrig bleiben, sobald die Nomina propria auswandern müssen.

Doch überall gibt es nicht leicht einen Artikel, zu welchem nicht wesentliche Nachträge zu machen wären. Wie mangelhaft und unvollständig unsere Lateinischen Thesauri sind, zeigt sich besonders bei denen Worten auffallend, die seltener vorkommen, und daher, so lange sie nur eine einzige Autorität für sich haben, den Verdacht der Unechtheit oder Zweifelhaftigkeit auf sich ziehen, und deshalb mehr müßten begründet werden. Aber oft sind die Thesauristen so nachlässig gewesen, die Autoritäten für ein Wort da auszulassen, wo sie gerade

rade am wesentlichsten waren. Die Sache wäre, wenn es unser Schreibraum erlaubte, werth mit vielen Beispielen belegt zu werden. Unter dem Worte *calculator* fehlt z. B. auch noch bei *Forcellini* der Schol. des Horaz Serm. I, 6, 72, unter *mensio* Hygin P. A. IV, 14, unter *cardiacus* Varro. b. Plin. h. n. XIV, 14, 17., unter *coaevus* Donat. Vit. Virg. c. 17 §. 67, unter *coeles* Ammian. M. XVI, 12., unter *cymatium* Tertullian de idolol. 8., unter *desub* Seneca Contr. I, 3. p. 97. Bipont. und Fulgent. Mythol. III, 6. fin., unter *garimatium* (wofür aber eigentlich *garismatium* stehen muß, und von welchen keines von beiden *Forcellini* hat) fehlt bei *Gesner* Cassiodor Varr. XII, 22., unter *hemiolius* Martianus Cap. Nupt. phil. IX. p. 324, ed. Grot., unter *inspectus* Manil. Astron. IV, 901, unter *insinuatus* Lucret. VI, 277, unter *linteamen* Sulpic. yit. b. Martini 12., unter *picturatus*, wo *F.* weniger Beispiele als *G.* hat, fehlt zu den andern citirten Stellen Claudian de Nupt. Hon. et Mar. 214 und Arnob. II, 20, unter *ponderatus* fehlt *ponderatior* aus dem schönen Fragment des Cornelius Nepos b. Mallius Theod. de metr. p. 108, unter *puteum* als Neutrum eine Inschrift der Cl. Semna Mus. Antiq. T. I. p. 539., unter *rancor* Cassiodor de amic. p. 598, unter *redundatio cicatricis* Quintil. Decl. IV, 11, unter *rheuma* Veget. Rom. milit. IV, 44. Bei *russus* durfte unter den wenigen Autoritäten des früheren Alterthums Ennius bei Cicero de div. II, 26 nicht fehlen,⁶

⁶ Diese Autorität hat auch schon *Scheller*, wie wol Litt. An. No. 4.

unter *serenifer* Avien. O. T. 637, unter *solite* Iordan. Get. p. 740., bei *usualis* Serv. Virg. Aen. I, 258, unter *tonus* Hygin. P. A. IV, 14., unter *totus*, welches, da es der sovielte bedeutet, von dem bekanntern *totus* sollte getrennt werden, Chalcidius zu Plat. Timaeus p. 79 E. M. (dies Wort ist sonst von G. weit besser autorisirt worden als von F.), unter *trichila* eine Inschrift der Cl. Semna in dems. Museum I. p. 538, unter *volutatus* Tacitus Annal. I, 36., *veteretum* Columella I, 3, 10. den G. jedoch selbst behandelt hatte, *viviscere* Sulpic. Severus Vit. b. Mart. c. 16. Dies, aus noch viel mehr seiner Art ausgehoben, mag beweisen, was zu beweisen war, und schliessen lassen auf die große Menge dessen, was noch Vermehrung und Verbesserung bedarf.

Einer der Gegenstände, welche vorzüglich noch in dem Thesaurus vermehrt und verbessert werden müssen, sind die Angaben der Bedeutungen, die entweder gar nicht in eine neuere Sprache übersetzt sind, oder höchstens mit einem oder ein paar Wörtern. In jenem Falle wird insgemein darin gefehlt, daß die Ausdrücke, womit eine Sprache sich selbst erklärt, so leicht entweder unadäquat

mehreres, was der Verf. in seinen Thesauri vermißt. Denn um jenerlei Bücher scheint er sich wenig bekümmert zu haben. Aber auch die von Jos. Furlanetto unlängst redigirte *Appendix* zu *Forcellini Lex.* konnte ihm noch nicht beim Schreiben zur Hand sein.

d. H.

von Schwarz bei Plin. Paneg. c. 71. nicht unbe-
merkt bleiben. *Iuxta* in der Bedeutung *bis, neben*,
bis an, ist einzurücken nach Valer. Max. V, 4, 1:
aditum iuxta moenia struxit, wo Guyetus umsonst
ad lesen wollte. — *Lacteus* von der Sprache ge-
braucht fand sich für die tropische Bedeutung bei
Auson Grat. Act. c. 7. *Laserpicium*, die bekannte
Cyrenäische Pflanze, von welcher Eckhel in seiner
kleinern Numismatik Taf. VI. f. 8 eine antiquari-
sche Abbildung gibt, ist unbestimmt gelassen, wahr-
scheinlich *Ferula tingitana* Linn. Derselbe Fall ist
mit *lepus marinus*, welcher zwei Thiere bedeutet,
einen Fisch, vermuthlich *Cyclopterus Lumpus* L.
und ein Weichthier, etwa *Doris Argo* L. *Liber* für
dissolutus, perditus, gesetzlos, liederlich, steht nicht
am rechten Orte, und ist nicht mit Stellen hinrei-
chend belegt. Es kommen fürs erste hinzu Plau-
tus Asin. V, 2, 17 Poen. III, 2, 25 Cicero Frr. p. 1103.
Nepos Themist. I. Horaz A. P. 85. — Dafs *lucrare*
nicht blofs im positiven Sinne *gewinnen*, sondern
auch im negativen *sparen* bedeute, war zu sehen
aus Quintil. Decl. IX, 17. — *Malobathrum* ist ver-
muthlich schon richtig von Salmasius bei Solinus
755. b. und de homon. Hyl. iatr. p. 126. A erklärt,
als *Betel* bedeutend, ohne von den Thesauristen
benutzt zu sein, so wie nicht einmal das *mali tur-
ris* bei Caesar B. G. VII, 22, das Lipsius de mil.
Rom. II, 3. und V, 7 mit Unrecht für verdorben
hält. Es sind die langen Eckständer der Thürme.
Ferner ist nicht bemerkt worden, dafs *mendacium*
nicht immer eine absichtliche Unwahrheit oder eine

328 Einrichtung eines Thesaurus

Talent und andere Vorzüge ausgezeichnet, im Gegensatz von *obscurus*. F. erklärt sich darüber weniger vorsichtig als G. Unter *claustrum* wird jene Bedeutung von der *Sperrkette* des Hafens nicht gehörig hervorgehoben aus dem Curtius IV, 5. und dadurch der Begriff des Wortes nicht genug erweitert. *Coagulum* wie das deutsche *Kitt* figurlich P. Syrus Mim. A. 27. *amicitiae coagulum fides*. *Coma oleris*, welches sonst nur von Bäumen gebraucht wird, bei Prudent. Cathem. 3, 63 von Kräutern. *Conchylum* bedeutet vermuthlich eine besondere Art *Purpurschnecke* aus dem Geschlechte der Kinkhörner, etwa *Buccinum Capillus* L., oder der *Kräuselschnecke*, *Turbo inanthinus* L., wozu man die Winke des Plinius und Anderer nicht beachtet oder nicht benutzt hat. *Consistorium*, das *Cabinet des Kaisers*, als Gebäude nicht hinreichend unterschieden, und nicht belegt mit der passlichsten Stelle bei Ammianus XXV, 10, wo *trabes Consistorii* erwähnt werden. *Concurrere* bedeutet dein Seneca N. Q. VII, 7. *durch einander nach verschiedenen Richtungen laufen*. Verwandt ist damit dann die *concursatio mentis* von der *Unruhe unseres Gemüths* Ep. 3. *Condolere* in der Bedeutung, *Theil an jemandes Schmerz nehmen*, soll nicht Lateinisch sein nach G., der sonst dies Wort weit besser ausgestattet hat als F. Und freilich ist dies wohl richtig von der *Bezeigung*. Indessen hat zwar nicht ein Lateiner, aber doch ein antiquarischer Latinist gesagt *communi malo condolui*, Cassiodor prol. de amic. p. 580. der Genf. Ausg. Unter *cornu* ist die

bei Vitruv. X, 2, 9, desgleichen *ramus* von einem *Fluss* bei Seneca N. Q. IV, 2, 11. Aus Ovids *Medicam fac.* 41. *quamvis aliquis Temesaea removerit aera*, hätte diesem Verbum wol die Bedeutung *viel bewegen* gegeben werden mögen, welche *re* öfters hat, wie bei Catull in *recrepare* LXII, 29. Auch ist es nicht undienlich zu bemerken, daß *res* öfters keine bestimmte Sache anzeigt, sondern allgemein und unbestimmt alles was vorgeht oder auch das schon bekannte, also zu bestimmen nicht nöthige, und daher im Deutschen durch *es* gegeben werden kann, wie *res redit*, *res geritur*. Und so läßt sich *res* mehrmals in ein nichts bestimmendes Pronomen auflösen. — Bei Lucretius IV, 1194 und 1265 ist *retrahere* für *crispare*. (*sic ventis significationi*.) — *Rogare* mit seiner ganzen Verwandtschaft wäre einer nähern Auseinandersetzung seiner Bedeutungen und seiner Verbindungen sehr bedürftig, um die so wichtige aber noch verborgene Wurzelbedeutung aufzufinden. Bedeutungs-Verwandtschaft hat es viel mit dem Griechischen ἀῖσιν. Daß *ruere* auch heißen könne *durch blinde Leidenschaft ins Verderben stürzen*, hätte müssen durch Liv. III, 11. *reum ruere* begründet werden. Daß *sequi* zuweilen heiße *gehen*, *glücken*, so viel als *sich leicht behandeln*, zu seinem Zwecke *gebrauchen lassen*, ist G. zwar nicht unbemerkt geblieben, wie bei Quintilian XI, 2, 39: doch hat derselbe diese Bedeutung nicht in den nöthigen Zusammenhang mit den übrigen gebracht. Überhaupt sollte bei *sequi* bedacht sein, daß der Umfang seiner Bedeu-

336 Einrichtung eines Thesaurus

L. oder der Nordkaper, ist schon bei Catulls Epithal. Verr. S. XV gedacht worden, wobei die Erinnerung sich aufdringt, daß die Lexikonschreiber die Sachen oft eben dann, wenn sie ungewiß sind, gewiß nennen. — Auch die *dii parentes* einzutragen aus jenem Epithal. 405, analog den *παρῳοὶς θεοῖς* der Griechen, die Gratius Cyneg. 453 *patrios* nennt. In *parra*, wo *G.* mehr hat als *F.*, mußte die Meinung Baxter's beim Horaz Od. III, 27. berücksichtigt werden, daß dieser Vogel, der auch beim Scholiasten des Germanicus p. 117 vorkommt, der *Grünspecht* sei, welches auch wegen des seine schnarrende Stimme nachahmenden Namens nicht unwahrscheinlich ist. Anzuzeigen war ferner der Gebrauch *patulus* von der Erwartung aus Macrobi. Saturn. VII, 5. f. Aus dem Cicero de Senect. c. 7, wo es heißt: *Themistocles civium omnium nomina percepit*, verdiente der Gebrauch dieses Verbums vom Gedächtniß Auszeichnung, desgleichen Erklärung der des *perinde*, wenn es kein Comparatum bei sich hat, wie bei Columella VII, 9. Der nicht benutzte Duker bei Livius XXIII, 21. §. 3. erklärt ihn, wie es scheint, richtig für elliptisch, wie es derselbe Fall ist mit dem Deutschen *so sehr, eben*, nemlich wie irgend etwas, was man gerade nicht weiß oder nicht bestimmen mag. Daß die *Persea* die *Cordia Myxa*, der *Sebestenbaum* sei, aus Schrebers Dissertation; daß *pertingere* bei Avien 986 vorkomme und dienen könne die Existenz dieses zweifelhaften Wortes zu begründen; daß *pinguis* auch auf die Farbe übertragen *grell* oder *dunkel* bedeute, nach

- Plinius dem ältern XXV, 36, 25. Aus dem jüngern hätte der *pinguis secessus* Epist. I, 3 wol neben der *pinguis quies* eben desselben stehen mögen, wo es den behaglichen sinnlichen Genuß bezeichnet. Über den *polypus*, der nicht ein Fisch ist, wie F. meint, sondern ein *Seewurm*, eine *Molluske*, woher G. richtiger sagt, e genere mollium, ist die schöne graphische Stelle Ovids ausgelassen Metam. IV, 366. Von *polus* war die Bedeutung nach dem Vorgange der Griechen genauer dahin zu bestimmen, daß es sei *der sich über uns hindrahende sichtbare Theil des Himmels*. Man sehe Pausan. II, 10, VII, 5. Athenäus Deipn. II, 55. Manetho Apot. I, 307 Varro L. L. VI, 4. Die Bedeutungen von *porro*, wo es nicht bloß einen materiellen mechanischen Zusammenhang sondern einen logischen anzeigt, sind nicht bestimmt worden. *Porro* ist nichts weniger als ein Flickwort und heißt gerade da *sonach*, *mithin*. Besonders braucht es Iustin häufig so, wie II, 10. IX, 4. XIV, 3. Was Salmasius bei Solin p. 663 ff. über *praevaricari* sagt, war um so mehr zu beachten, je unfester die Wurzel der Bedeutungen dieses Wortes ist, von denen die ursprüngliche gewesen sein mag: *eine krumme Ausbiegung der Richtung des Weges nach außen hin machen*. Auch die astronomische Redensart *signum premere* war wegen der Bedeutung, die *premere* darin hat: *einrücken, einen festen Platz nehmen*, anzumerken aus Seneca N. Q. VII, 4. vgl 12, 6. Der *pyrites* der Alten ist gar nicht unser Feuerstein sondern *Markasit* oder *Schwefelkies*. — Dem Artikel *qualis* fehlt noch

342 Einrichtung eines Thesaurus

der Feinde. *Pythagorae magnus honor schola tenuis* bei Valer. Maxim. VIII, 15, 1. ext. deutet auf die Beschränkung jenes *h.* auf diese. Und so will Livius XLI, 20 mit den Worten *gladiatorum munus dando modo vulneribus tenuis, modo sine missione etiam* für den ersten Fall in Bezug auf den letzten sagen, daß es bei den bloßen Wunden geblieben sei. Vorgegangen sind die Griechen mit dem Gebrauche ihres *μῆχρς*. Bei Herodot z. E. III, 160 ist *μῆχρς τοῦ ἐκείνου ζῆνς, so lange er lebte*. Überhaupt sind bei diesem Worte drei Hauptunterschiede der Bedeutung festzusetzen 1) in Bezug auf den Ort oder auf die Sache, die ihn einnimmt 2) in Bezug auf die Zeit oder die Handlung, die sie enthält 3) in Bezug auf das Verhältniß der Präposition zu dem von ihr abhängigen Gegenstande. Ebenso möchte es in syntaktischer Hinsicht drei Unterschiede geben 1) der Verbindung mit dem sechsten 2) mit dem zweiten 3) mit dem vierten Wortfalle. — Ovid Med. fac. v. 80. konnte mit den Worten *pondere, quod trahit in partes uncia sexta duas* belehren, daß *trahere* wie *ἔλκειν* auch *wiegen* heisse: daß *trama* der *Zug des Gewebes* sei, wie er bei unsern Damastwebern heisst, werde ich nächstens bei Varro L. L. IV, 23 zu zeigen suchen. — *Vacare* scheint zuweilen so viel zu sein als *praesto esse*, wie Lucan V, 327, und im Moretum 57, sofern es nemlich so viel ist als von niemand in Anspruch genommen, also zu haben oder zu Diensten sein. Aus dem Plinius IX, 15. (vgl. Solin. 52. und Con-

rad Gesner Aquat. p. 1227) und aus XVII, 30 ist nachzutragen, daß dort *ein Iersch*, vermuthlich von dem *Lampratengeschlecht*, und hier eine *Raupe* unter *vermis* zu verstehen sei. Daß die Autorität des Komikers bei Cicero im Lael. c. 26, der *versare* für *vexare*, *decipere* aliquem brauchte, entgehen konnte, ist zu verwundern: und so hundert anderes im Cicero, was die Nethenschlüssel nöthig machte. Auch wird zu *versus* im Feldmessergebrauch die Hauptstelle Hygins vermißt *de limitibus const.* p. 194: zu *vesci* bestimmte Absonderung des Gebrauches ohne Ablativ, wie bei Tacitus IV, 59 *Censorin de die nat.* 10. Gruter Inscr. c. LXXIX, 3, zu *urtica* die u. marina bei Apicius *de condim.* IV, 2. Linné's *Acclinia senilis Seeanemone*. — *Vis* im passiven Sinn mit dem Genitiv bei Valer. Fl. belegt IV, 500, und die metaphorische Bedeutung von *uterus uteri terrae* bei Lucretius V, 806 — *Usque* erklärt sich am besten im Zusammenhange seiner Bedeutungen durch eine Linie, die unbestimmt verlängert dem *immerfort* in der Zeit analog ist, so wie dem *bis* zu, wenn ihr Endpunkt bestimmt ist *usque ad*, und der Anfang von *her*, *usque a*. — *Vulpanser* ist wahrscheinlich *mergus serrator* L. *Seerochen*, wie ich anderswo zeigen werde; *vultus* im Plural von einem einzigen Menschen war der Anzeige nicht unwerth aus Cicero *de divin.* I, 37 wie auch bei uns *ein Mensch Gesichter* macht oder schneidet.

Möge nun der Leser noch einen Gang mit mir durch solche grammatikalische Trockenheiten im Gefühl der Bedeutung der Sache nicht ungern ma-

344 Einrichtung eines Thesaurus

chen, um sich auch von der syntaktischen Seite der Sprache einen Überblick über die Beschaffenheit der beiden Thesauri zu verschaffen. So viel möglich, werde ich suchen, das Unangenehme dieses Geschäfts zu mindern. Vorläufig bemerke ich im Allgemeinen, daß die ganze Reihe der jetzt zu durchwandernden Redensarten entweder gänzlich fehle, oder falsch genommen und nicht gehörig begründet sei.

Abundat vestis in sinus Appuleius Metam. VII. p. 144. — *Ex aequo disceptatio* Liv. XXXVII. 36 unter gleichen Umständen. — *Ad aerarium deferre* Liv. XXXIX, 7. — *Aestivus saltus* Liv XXII, 14. — *Aevum condere* Plin. h. n. VIII, 29, 25. — *Alligatus cum* Auctor de caus. corr. eloq. 13. vergl. Quintil. Inst. orat. XI, 2. — *Ara et altare* Plin. h. n. XV, 30. — *Ambigua via* Ovid. Heroid. X, 62. — *Gradus anceps* Claudian in nupt. Hon. et Mar. Fescenn. 23. — *Bona apparebunt esse* Seneca de provid. c. 5 — *Arbitrium agere* Curtius VIII, 1. — *Arbor pura* Ovid. Fast. II, 35. — *Quos pro felicitibus aspicitis* Senec. de prov. VI, 3 — *Aspersus urbibus* Pompon. M I, 18 — *In auctoritate alicuius esse* Liv. XXXII, 7. — *Salvum caput* Cicero Philipp. II, 38. — *Causa ad iniuriam* Cicero de off. III, 6 — *Censum accipere* Liv. XXXIX, 44. — *Agmen coactum* Liv. XXXVIII, 18. — *Color pinguis* Plin. XXXV, 26. — *Cominus pingere* Plin, h. n. XXXV, 6. — *Coniungere ad* Pallad. III, 8. — *Habere crimen* nach dem *αἵματι ἔχειν* für in crimine esse Ovid Trist. II. 564. — *Crispare cachinnum*

Sedulius I, 80. — *Desertus currere* Valer. Fl. Argon. V, 120. — *Desperare* mit einem *ne* bei Seneca de Clem. c. 17. — *Diis quoque enim* Liv. 45, 59 zum Beleg der dritten Stelle dieser Conjunction in Prosa, die in der Poesie wohl die fünfte sein kann, wie bei Virgil Aen. VIII, 84. — *Eruditus legis* bei Hieron. im Chron. p. 26, *eruditi linguas* Praefat. ff. — *Esse in funus* Petron. Satir. 40. — *Et etiam* Fr. Heusinger bei Mall. Theodor. p. 144. *Ex intervallo* Seneca N. Q. I, 1. — *Irè per exemplum* Ovid. A. A. III, 87, welches beiläufig beweiset, daß der Artikel *exemplum* bei *G.*, den Rubriken bei Rutil. Lup. p. 109 exemplarisch nennt, gleichwohl nicht unverbesserlich ist. — *Exspectare ut* für *dum* bei Senec. N. Q. III, 17. — *Fabulam serere* Livius VII, 2. — *Facere* mit dem Dativ für *convenire* bei Properz III, 1, 20 ist mit den drei vorhergehenden zusammenhängenden Rubriken in Eins zu werfen. Mit dieser Bedeutung ist die Redensart *factum alicui velle* verwandt, welche außer denen bei *G.* und *F.* hat Symmachus Epist. I, 27, 66. Besser als geschehen ist, sind zu unterscheiden das seltner *facere aliquid aliquo* und *facere a. ex aliquo*. Dieses geht nur auf einen Theil der unbestimmten Materie, woraus etwas gebildet ist, jenes auf das bestimmte Ganze derselben. So ist zu verstehen Plin. h. n. XXXIV, 18. — Sp. Carvilius reliquit limae suam statuam fecit. Eine andere öftere Bedeutung dieses Gebrauchs ist, *etwas mit etwas machen oder anfangen*. Auch die Unterschiede der beiden Verbindungen des *facere* mit

346 Einrichtung eines Thesaurus

dem Acc. und Inf. und mit ut sind nicht deutlich genug dargelegt. — *Figere quem lumine* Statius Silv. V, 1. — *Flagrare ignominia* bei Florus II, 18. Die Redensarten *gerere corpus* Tac. Germ. 46, bei andern sogar *gerere pectus*, *g. cupiditatem*, zeigen, daß nicht bloß *geritur*, was man an und auf sich, sondern wesentlich in und bei sich trägt. Ungeachtet des guten Vorgangs von Salinas. zu Solin., pag. 512 und des eigenen sogar unter *aqua*, wird von G. doch die Redensart *haeret a.* falsch erklärt. *Iacere in longum* Tacit. Annal. I, 69. — *Illico atque* für *simulac.* Eumen. Paneg. 8. — *Imbuere* ad Tacit. Annal. XII, 32. und *imb. exemplum* Propertius IV, 10, 5. — *Intelliguntur perire* Plin. h. n. II, 14. — *Rationes intervertere* Frontin. Strateg. III, 16, 3. — *Ita* mit folgendem Accus. und Inf. Liv. III, 40: *ita accipiebant, privatos eos a Claudio iudicatos.* — *Iter stringere* Mela II, 1. — *Iubere prandia* Spartian in Get. 5. — *Ius utrumque* Quintil. Declam. IV, 7. — *Latus dare* in dreifachem Gebrauch von Schiffen Virg. Aen. I, 109. von Fechtern Tibull. I, 4, 46, von Vornehmen denen man zur Seite geht, Seneca N. Q. VII, 23, 4. — *Magis est ut* eine in dem Corpus iuris häufige Redensart z. B. II, 9, 1: *magis esse putat, ut non videatur in eadem causa sisti.* — *Pro magistratu* für *ut in.* Liv. XXXIX, 5. — *Iacere in manus* Lucr. V, 103. — *Coetus miscere* Tacit. Ann. I, 18. *Dare modum remis* Ovid. Metam. III, 618 — *Motus agere* Seneca H. f. 1040. — *Agricola acerbior narratur* Tacit. Agric. cap. 22. — *Nuptum dare,*

nicht *nuptui*, Drakenborch bei Liv. I, 49. — *Per numeros suos venire* Ovid A. A. I, 482. — *Militaria odia* Tacit. Annal. I, 32. — *O iterum* gern und häufig so von Arnobius verbunden c. gent. I, 20. — *Ordinare aliquem in successionem* Iustin XVII, 1. — *In partem* für ein Theil oder für dasgehörige Theil Horaz Epod. II, 39. — *Ponere pignus* Ovid A. A. I, 167. — *De plano* von kurzem Entscheiden einer Sache ohne Umstände Seneca N. Q. I, 4. und Auson. Gr. Act. pag. 294 Zw. A. *Polliceri* mit *ut* Iustin IX, 2. — *Praefecti castrorum* bei Tacit. Annal. I, 23. — *Praedae habere* Sallust. Jug. 32. *Proelium gerere* Aurel. V. A. V. ill. 8. — *Quassare aetatem* Palladius IV, 1. — *Stant proelia* Properz N, 2, 40. — *Occupare praesidiis* Curtius IV, 1. — *Rationem exactam habere* Liv. XXVI, 43. — *Regnare* mit dem Ablativ Iustin XI, 7 *tota Asia regnaturum*. — *Rogare ad prandium* Lampridius im Heliog. 24. — *Sacra referre* Ovid Fast. II, 512. — *Sacramento dicere* Liv. IV, 53. — Bei der Redensart oder vielmehr bei dem Sprüchwort *in solum venit* hält mich die Frage nach jener Aufgabe in Ihrem Deutschen Museum I. S. 583 etwas länger auf. Unglücklicher Weise gibt uns keine Stelle darüber einen festen Punkt. Alles, was sich sagen läßt, wird also nur schwankende Vermuthung sein. Man weiß nicht einmal recht, wie man mit dem Worte daran ist, geschweige mit seiner Bedeutung. Wenn *in* mit *solum* nicht Ein Wort, auch *solum* nicht Adjectiv sondern Substantiv ist, so möchte der Aufschluß zu suchen sein entweder in einer Römischen

348 Einrichtung eines Thesaurus

Tischsitte, oder in der Römer Bauwesen und desselben Sprache oder in einem Rechtsgebrauche. Im ersten Falle wäre es von allem zuerst und eigentlich gesagt worden, was bei Tische verworfen oder verschüttet wurde, worauf also nicht viel ankam. Diesen Einfall hatte ich zuerst, und eher, als ich den Erasmus in adag. p. 144 verglich, der dieselbe Erklärung gibt. Allein das *venire* ist dawider, statt dessen *cadere* stehen müßte. Auch scheint nicht sowohl das schlechte und verächtliche gemeint zu sein, als das erste, das beste, was einem in den Weg kommt. Dies erhellet besonders aus Varro's Fragment bei Nonius IX, 8. Also hätte man ein besseres Unterkommen für das Wort zu suchen. Das schiene sich im zweiten Fall zu finden. Denn da *a solo facere, restituere* in den Inschriften sehr oft so viel heisst als zu *Stande bringen*, so könnte *in solum venire* im Gegentheil von Dingen gesagt werden, die man nicht achtet, verwirft. Allein, da eben auch diesem Falle die Unpafslichkeiten des vorigen anhaften; so ist auch hier nicht gut zu hausen. Vielleicht gibt also der dritte Fall, wo nicht das wahre, doch etwas besseres. Da nemlich *res soli* die unbeweglichen, von einem Boden- oder Gute unzertrennlichen Dinge bedeuten, und als solche den beweglichen entgegengesetzt werden (s. Institutt. II, 6, 7. Brisson de form. p. 1261 de verb. sign. p. 555. Bynkershoek Obs. Iur. Rom. p. 270) so wäre denkbar, daß man *in solum venire* von den Dingen sprichwörtlich gesagt hätte, die einem in den *Wurf* kommen, die man *fixiren*; deren man sich

versichern und habhaft werden kann. Dies scheint keiner der Stellen, worin diese Phrase vorkommt, zuwider zu sein, und sogar von der Varronischen Stelle begünstigt zu werden. Indessen verwerfe ich auch dies gern für etwas besseres. Und nun weiter. *Partem subire* vom Bretspiel *einen Platz besetzen* Ovid A. A. III, 356. — *Succisus a passiv*, Lucrez V, 1331. *Est quatenus* Cicero de amic. 17, *est ut* Cicero pro Coelio 13 und de divin. I, 56. — *A summo* hat G. gar nicht und F. nicht die Stelle Cic. de sen. 13. — *Supra se dare* Seneca N. Q. II, 4. — *Tantum ut* Liv. XXXV, 21. — *Suspirare lucra* Prudent. Cathem. 100. — *Ex tempore*, unordentlich, *κατὰ καίρον*, temere. *Factus ex tempore saxis* in der Aetna 104. — *Sol mutato cursu in nostram (partem) rectior tenditur* für *tendit*, ein ganz eigener Gebrauch des Seneca N. Q. V, 10, 2, vernuthlich weil es ein lebloses Wesen ist. — *De tenente* für *uno tenore* Pervig. Ven. 46. — *Terrae filius*, Symmach. Epist. I, 3. — *Timere* mit Acc. und Inf. Liv. II, 7. *me ipsum cupiditatis regni crimen subiturum timerem*, und in passiver Form *languere ira, redire amor timebantur* Tacit. Annal. XI, 57, welche Verbindung noch seltener ist. — *Tumescunt bella* Velleius II, 15 — *Venire ab aliquo* von jemand verkauft werden Seneca Contr. I, 2, p. 88. — *Per vestigia* Iustin. XIV, 1. — *Vicem praestare* Sallust in den Fragm. p. 241. — *Ut hoc utar* Quintil. XI, 2.

Mit allem diesem ist aber lange noch nicht alles abgethan: denn nicht allein lassen sich diese

350 Einrichtung eines Thesaurus

Register auf, wer weiß das wie vielfache, vermehren; sondern noch sehr vieles in dem Wesen, der Form, der Bildung und der Ableitung der Wörter bessern und nachtragen. Zwar will ich dies nicht auch mit Reihen von Anführungen ins Licht setzen. Allein ganz unerörtert darf es nicht bleiben, weil es zur Darstellung des Ganzen gehört.

Das Mangelhafte der Darstellung einzelner und in der That nicht weniger Wörter geht inanchmal so weit, daß die sie erklären sollenden Verzeichnisse nicht einmal angeben, was sie für Redetheile sind; und dies ist eben nicht immer leicht, weil die Grenzen der Provinzen der Redetheile noch nicht überall mit allgemein gültiger Schärfe bestimmt sind, und man selbst noch nicht einmal darüber einig ist, in wie viele solcher Provinzen man das ganze Sprachgebiet zu vertheilen habe. Letzteres kann indess einer bestimmten Angabe des Redetheils aus keinem Grunde hinderlich sein. Ersteres kann freilich die Ungewißheit in dem einzelnen Falle bewirken, aber nicht entschuldigen, am wenigsten den tief eindringenden Sprachforscher, wenn er sich nicht für etwas entscheidet, was schwierig zu finden man kaum in den Fall kommen kann. Es ist einem Thesauristen immer zu verargen, wenn er ein Wort ungetauft in der Gemeinde Platz nehmen läßt. Er wird zwar Grenzstreitigkeiten, namentlich zwischen den Substantiven und Adjectiven, noch mehrere und wol die meisten und größten von allen zwischen diesen und den Fürwörtern, auch Usurpationen finden, wie zwi-

schen den Zeitwörtern und Nennwörtern, zwischen den Adverbien und Präpositionen. Über jene muß er aber im einzelnen Falle eben so leicht wie über diese nachsinnen, und bei ihm voraussetzenden, bestimmten Begriffen bald entscheiden können. Wörter also wie *tot*, *cedo*, *praesto* werden ihn nicht aufhalten. Diese haben auch die beiden Thesauristen benannt, allein mehrere andere nicht, vermuthlich weil sie sie für leicht durch sich selbst erkennbar hielten. Aber hier sollte gleichmäßige Genauigkeit durchweg herrschen um der vielen, auch exoterischen Leser willen, die für eine einzelne Kategorie eines einzelnen Wortes oft nur Belehrung wünschen. Auch darf ich nicht unbemerkt lassen, daß bei der Bestimmung der einzelnen Wörter in Anschlag zu bringen ist, was sie früher waren und was sie später geworden sind; denn in ältern Zeiten konnten mehrere sein, und waren wirklich, andre Redetheile als wie in den neuern. Besonders sind viele späterhin aus der Provinz der Adjective in die der Substantive übergegangen, wie *avia* (*uxor*) *noxia* (*res*, *causa*) *iniuria* (*res*) *impensa* (*pecunia*) *repulsa* (*petitio*) *offensa* (*res*, *voluntas*). Diese und viele andere sind so gut wie *δεξαμενή* und *ελαμηνή* den Substantiven beizuzählen: allein es ist um so weniger zu vergessen, daß man ihre ursprüngliche Abkunft nachweise, je größern Einfluß dies auf die Kenntniß und den sprachgemäßen Gebrauch der Wörter hat.

Bei richtiger Darstellung der Form derselben kommt zunächst gar vieles an, sowohl fürs Auge,

Schreibart, als fürs Ohr, auf die Aussprache aufbauen. Was jene betrifft, so ist der genealogische Gang sicher der beste, daß man aus der ältesten Schreibart die spätere herleite, und alle zu leichterer Übersicht dicht hinter einander stelle, wobei die unrichtigen Schreibarten der spätern unreinern Latinität, im Lapidarstil besonders, wie *author*, *optinere*, *proximus*, u. dgl. nicht zu vergessen sind. Nur dürfen diese das Recht nicht haben, in der alphabetischen Ordnung zu stehen. Das darf aber bei denen Schreibarten nie unterbleiben, die, wie bei *caelum* und *coelum*, *praelium* und *proelium*, unter vielen Gelehrten noch immer streitig sind. Vorzüglich pflegt dies der Fall bei den eigentlich Lateinischen Wörtern zu sein. Nur werde man bei diesem ohnehin frostigen Geschäfte nicht pedantisch aufgehalten oder gar irre geführt, wie es der leider nicht seltene Fall in so vielen Wörterbüchern ist. Zu verwundern ist auch, wie selbst die Thesauristen die Verba unter das Thema der ersten Person bringen konnten, um so mehr, da hiezu der Vorgang der Alten keinesweges berechtigt. Die Infinitiven enthalten den Begriff der Zeitwörter nicht allein am reinsten, sondern sie geben auch durch die nie irre leitende Quantität der Charactersylbe am sichersten die Form an, zu der ein Verbum gehört, wogegen die ersten Personen des Praesens, wie *cipio* und *fodio*, den Unkundigen so leicht irre führen. Wenn diesen noch das Auffinden der Wörter damit erleichtert wäre. Aber meist werden sie aus den einzelnen Tempora auf den Infinitiv nicht

schwerer oder gar leichter kommen, als ^{die} erste Person des Präsens, wie gleich von *fodere* auf *fodere*. Und für Anfänger sind ja die Thesauri nicht gemacht.

In Bezug auf die Prosodie ist es befremdend, wie wenig noch geschehen, so daß die Smetii und mancherlei Gradus ad Parnassum, so unvollständig und verführend diese oft selber sind, dennoch mehr darbieten als die Thesauri. Diese sollten wenigstens von jeder Quantität, die sich nicht aus der Trivial-Grammatik versteht, metrische Beispiele correct aufstellen, um so zugleich dem Verdrucken der Zeichen vorzubauen. Auch sollten sie der Ausnahmen sorgfältiger gedenken, die in verschiedenen Zeitaltern entstanden sind, wie bei den Verben auf *ere*, *ere*; keine modernen Autoritäten geltend machen, wie I. C. Scaliger's bei *ridica* etc. oder Quantitäten auf gut Glück angeben, wo alle Mittel fehlen, wie bei *samulus*. Doch in ein größeres Detail hierüber zu gehen, hindert mich der mir vorgeschriebene Raum.

Bis hieher war von Formen einzelner Wörter die Rede; und diese waren mehr äußerlich, zufällig und unwesentlich. Es gibt aber bekanntlich auch innerliche, regelmässige Abänderungen, welche sich bildeten, um durch Biegungen die verschiedenen Verhältnisse auszudrücken, welche die Nennwörter und Verben andeuten können. Nun ist es zwar nicht nöthig, alle analoge Biegungen mit Beispielen zu begleiten. Dies würde bei bekannten und üblichen Wörtern ein lästiger Überfluß werden. Aber bei allen selten vorkommenden, defectiven, unregel-

man muß auch hierin mehr Sorgfalt statt finden, so wie bei gar nicht oder sich selten darbietenden Biegungen einzelner sonst bekannter Wörter. Ein vollständiger Thesaurus muß z. B. Auskunft geben, ob überhaupt oder in richtigem Stil *penus* im Plural nach der 4 Decl. gehe, ob die Verba composita von *ire* das *v* und welche es durch die Praeterita und die davon herkommenden Tempora behalten können: wie z. B. mit *redivi* Quintilian. decl. VII, 20 der Fall ist: ob sich *cornu* und ähnliche Wörter als Genitivi Sing. zeigen. Die Nichtexistenz des nicht vorkommenden durch Nichtanzeigen anzudeuten, ist durchaus nicht hinlänglich, weil man diese Auslassung einer so gewöhnlichen Nachlässigkeit zuschreiben könnte. Sogar dürfen die Nebenformen, die eine Biegungssylbe etwa hat, nicht aus der Acht gelassen werden, wie hin und wieder der Fall ist. So sind z. B. die drei Nebenformen der Endung des Genitivs Sing. auf *uis*, *uos* und *uus* in der 4 Decl. nicht bei allen Wörtern bemerkt worden, wo sie vorkommen. Die erste braucht Varro viel, der z. E. *fructuis*, *quaestuis* und, wie mehrere Ältere, *anuis* schrieb. S. die Fragm. der Zw. A. p. 312, 320, 321. Die andere kommt in dem S. C. de Bacch. vor Zeile 8, 17, 21, 23 im Drakenborch. Livius T. VII. p. 196; die dritte auf *uus* von unechter später Latinität, wie *conventus* und *domuus* in Gruters Thes. LXXXIII, 4. CVI, 13.

Zu der Form der Nennwörter besonders gehört auch ihr Geschlecht, und es ist seltsam, daß in einer gewissen bekannten Lateinischen Grammatik

matik die Lehre desselben in die Syntax verwiesen ist, gleichsam als ob sich die Geschlechter erst entwickelten, nachdem die damit versehenen Wörter in ihre Verbindung gebracht wären. Wollte man sagen, die Geschlechter würden erst durch die beigesetzten Adjectiva oder Pronomina erkannt, so müßte man sich vorher erst fragen, wodurch denn diese das Geschlecht jener kenntlich machen. Und da muß sich doch zeigen, daß nicht allein diesen sondern den Nennwörtern überhaupt sich Endsyllben angebildet haben, die in der Regel eine gewisse Analogie mit der männlichen und weiblichen Natur haben; die Unfügbarkeit so vieler Begriffe in diese Analogie erzeugte dann das Neutrum. Doch um mich nicht in das Gebiet der Grammatik zu verirren, bemerke ich mit näherm Bezug auf die Theorie des Thesaurus der L. Sprache, daß außer dem bekannten Geschlechte eines Wortes auch die andern seltenern, wenn es deren mehrere hat, nicht allein nicht fehlen dürfen, sondern entweder so viele und so classische Stellen angeführt werden müssen als dienen, den Gebrauch desselben z. B. des weiblichen Geschlechts von *finis*, als gut zu bewähren, oder die wenigen nicht classischen, die sich finden lassen, zusammengestellt werden müssen, zum Beweise daß davon kein praktischer Gebrauch zu machen ist. So ist es mit dem männlichen Geschlechte von *alvus*, wozu Iul. Obseq. de prodd. c. 100 unbe-nutzt geblieben ist; so mit dem männlichen Geschlechte des mehr poetischen Wortes *iubar*, dessen Masculinum zwar G. bemerkt, doch ohne die we-

356 Einrichtung eines Thesaurus

sentliche Erinnerung Priscians, daß es oft so vorkomme, anzuführen. Daß beide Thesauristen sonst viel sorgfältiger hierin gewesen, zeugt die gute Benutzung des Festus unter *specus* pag. 210 ed. God. unter *malo cruce* pag. 224 und des Nonius Marc. in andern solchen Wörtern. Desto mehr ist zu wundern, wie *F. ador* ohne alle Geschlechtsbezeichnung lassen konnte, das *G.* als Neutrum aufstellt, und er selbst als solches in der angeführten Stelle des Horaz II. Sat. 6, 89. nicht verkennen konnte, das aber vermuthlich auch männlichen-Geschlechts war, wie aus dem auch mit langem *o* vorkommenden Genitiv zu schliessen ist.

Nicht außer Zusammenhang mit der Geschlechtstheorie steht die Etymologie. Aber dies ist ihr geringster Werth. Derselbe ist weit höher anzuschlagen. Zwar kann sie wegen des vielen Unfugs, der mit ihr getrieben worden, leicht den Kopf verdrehen, und von der richtigen Kunde der einzelnen Wörter abführen. Allein sie kann auch oft ebenso gut über die Natur und eigentliche Bedeutung der Wörter aufklären. Ohne sie ist die Genealogie der Bedeutungen ein schwankender Stamm ohne Wurzel. Ohne dieselbe ist es unmöglich über die richtigen Les- und Schreibarten der Wörter Gewißheit zu erhalten, wie bei *percunctari*, welches so oft mit *percontari* variirt, und bei dreißig andern. Diese Wurzel geht oft tief in den Boden fremder Sprachgebiete, der Hebräischen, Griechischen, Etruscischen und anderer Italischer Sprachen. In den letzten beiden Fällen ist sie, ungeachtet sie sich vom

Stamine nicht so weit entfernt, sehr schwer aufzufinden, weil wir von diesen Sprachen viel zu wenig wissen, um einen festen Gang zu halten und die Wurzeln weit und sicher genug zu verfolgen. Ungleich besser geht der Etymologie ihr Werk bei der Hebräischen und Griechischen Sprache von statuten. In Absicht jener bin ich der festen, auch durch die Geschichte begünstigten Meinung, daß ein genealogischer Zusammenhang der Hebräischen Sprache mit der Lateinischen nicht eine leere Träumerei sei, und wundere mich, daß ein Mann wie Bentley in dem von Ihnen Anall. I. p. 94 gedruckten Briefe dies ableugnen konnte. Mit Recht trat dagegen J. A. Ernesti in seinen Opuscula philolog. auf. Niemand aber hat dies evidentier gemacht als Angerstein im Deutschen Mercur 1799 Mai S. 27 — 62, in einer Abhandlung, die weniger beachtet worden ist als sie verdiente. Die Ableitungen aus dem Griechischen bedürfen vollends keiner Belege, da niemand daran zweifelt. Inzwischen gibt es der Lateinischen Wörter mehrere, die man entweder nicht oder wenigstens nicht recht aus dieser Sprache herleitet. Solche sind z. B. *fretus*, *probrum*, *duntaxat*, *frivulus*, *congruere* u. a., über welche ich Ihnen vielleicht ein andermal meine Einfälle vorlegen darf. Lächerlich ist oft das Vorurtheil, das Varro und andere alte Etymologen veranlaßten, als müßten die meisten Lateinischen Wörter ihre Wurzeln in eigenem Gebiet liegen haben.

Dies wären ungefähr die vorzüglichsten Bestandtheile eines Thesaurus der Lateinischen Spra-

358 · Einrichtung eines Thesaurus

che. Sollte es jedoch nicht auch negative geben? und sollten diese nicht ebenso bei der Sprachtheorie in Betracht kommen müssen, wie die Minusgrößen in der Mathematik? Ich gestehe offen, dieser Meinung zu sein, wegen der vielen absoluten Ellipsen, woraus Bedeutungen entstehen. Da dies nun gleichsam eine negative Eigenschaft so vieler Wörter ist, warum sollte sie nicht ebenso gut an ihnen wie die positiven bemerkt werden? Und wo hätte diese Bemerkung mehr ihren Platz als in einem Thesaurus, der ohne dieselbe in der That unvollständig sein würde, um so mehr da ihre Notizen der Theorie oft so nothwendig und in der Praxis des Stils ebenso anwendbar sind als jene. Kann z. B. der elliptische Nichtgebrauch des *sive* oder *aut* in *velit nolit, par impar, serius ocius, per aequa per iniqua* (Liv. II, 32.) also ebenso gut durch Exempel gezeigt werden wie der positive, warum sollte er nicht ebenso wohl bemerklich gemacht und sein Umfang durch Exempel ins Licht gesetzt werden? Bei *esse* wäre es immer der Mühe werth gewesen, die Ellipse des Participiums *ens* durch Beispiele zu erklären. Dieselbe ist fast unleugbar in den sogenannten Ablativi absoluti, wie *Cicerone consule, natura duce* und in der Verbindung der Präpositionen *a, ex, pro*, mit Wörtern die Amtsachen oder Amtspersonalitäten bedeuten, wie *a commentariis fisci* Reines. Inscr. IX, 31. *Fulginus ex hastato* Caes. B. C. I, 46. *Polybius a studiis* Sueton Claud. 28. *Pro consule, pro praetore* u. dgl. sind gar bekannt. Allein da diese Beispiele theils scheinen möchten

durch andere Ellipsen auflösbar zu sein, wie in jenen durch *sub*, so unpassend dies auch ist, theils nicht vollgültig, aufer in schlechter Latinität, oder kritisch verdächtig, so sei es mir erlaubt, nur mit ein paar Beispielen zu beweisen, daß die Lateiner da, wo die Griechen *ὃς* oder den Artikel setzen würden, zuweilen Sätze aus Worten zusammensetzen, in denen es nothwendig wird dies Participium als Subject oder Object hinzuzudenken: Ovid Metam. I, 20. *Pugnabant mollia cum duris*, (cum entibus) *sine pondere habentia pondus*. Tacitus Annal. XII, 58. *alia haud procul (entia) fabulis vetera facunde exsequutus*. Wie fern die Thesauristen sind, dergleichen Ellipsen mit zur Sprache zu bringen, erhellet schon daraus, daß sie oft nicht einmal diejenigen Wörter, die ihrer Natur nach elliptisch sind, ergänzen, wie z. B. *adorea* (donatio), welches wahrscheinlich ein Adjectiv ist.

So wäre denn alles Wesentliche aufgezählt, was erforderlich ist, einen Thesaurus seiner würdig zu behandeln, und wir werden nun zu summiren im Stande sein. Jeder Artikel wird, mit Ausnahme nur weniger, in drei Haupttheile zerfallen, von denen der erste die Formenlehre, der andere die Bedeutungslehre oder Hermeneutik, der dritte die Verbindungslehre oder Syntaxis betrifft. In jenem ist das erste das Wort selbst in seiner bekanntesten Hauptform und zwar 1) ungebeugt; dann stehen die übrigen Formen und Schreibarten desselben a) in genealogischer Folge mit Bemerkung der Zeitalter, aus denen sie sind, und mit ihrer grammatisch-

360 Einrichtung eines Thesaurus

kritischen Würdigung in orthographischer Hinsicht. Dann folgen die Formen, in denen es in den bessern Handschriften vorkommt b) in artistisch-mechanischer, nebst den Zeichen, Abkürzungen, Monogrammen und der Anzeige der übrigen Wörter, mit denen es der Ähnlichkeit wegen leicht verwechselt wird, hierauf c) in prosodischer. Nun würde diese Form 2) in den wichtigsten Flexionen darzustellen sein, wohin also auſser der eigentlichen Declination die Motion, Comparation und Conjugation gehören. Bei den bekannten und vollständigen Wörtern wäre es unnütz, alle Biegungsformen mit Beispielen zu belegen und es wird bei diesen nur da der Belege bedürfen, wo einzelne zweifelhaft sind, wie etwa die Participia passiva von *minuere*, *silere*, *tacere* und dgl. Aber alle seltnere Abweichungen von der gewöhnlichen Form müssen nicht allein mit Beispielen, sondern sogar mit allen vorhandenen Beispielen begründet werden, um den Werth und die Gültigkeit des Wortes richtig zu schätzen. Zuweilen kann indess der Fall sein, daß mehrere Formen so in eine verschmolzen sind, daß keine vor der andern hervorsteht, und alle ziemlich gleichen Theil an der zusammengesetzten Form äußerlich oder innerlich haben. Insgemein sind dieser Theile zwei bis drei. Bei den Nennwörtern macht deren einen gewöhnlich der Nominativus singularis aus, wie bei *iter* und *senex*, und das übrige den andern; bei den Verben das Praesens den Haupttheil des einen, und das Praeteritum nebst dem Supinum den Haupttheil des andern; oder auch das

Praesens, Praeteritum und Supinum machen jedes die Stammtheile der einzelnen Formen aus, wie in *cogere*. Auch in diesem Falle bedürfen nur die Stammbiegungen, also der Genitiv und das Praeteritum und etwa noch das Supinum, auſſer dem Nominativ und Praesens, Anzeige, weil das übrige sich hienach richtet.

Der zweite Haupttheil eines Artikels würde sein die Bedeutung. Zwar scheint diese eigentlich noch zu der Form zu gehören, weil sie nebst der Form das Wesen des Wortes ausmacht. Allein, nicht zu gedenken, daß Form und Bedeutung nicht so das Wort ausmachen wie Leib und Seele den Menschen, so wird die Bedeutung doch wohl füglicher von der Form getrennt, weil sie dadurch, daß diese sinnlich und sie intellectuell ist, eine wesentliche Verschiedenheit hat. Auch bedarf die Bedeutung zu ihrer Erklärung übersetzender Ausdrücke aus andern Sprachen, auf die sie angewendet wird, und wird nicht selten aus dem Zusammenhange erräthen. Sie hat also auch in sofern einige Verwandtschaft mit der Wortfügung, und steht mithin als ein Mittelwesen am besten zwischen beiden. In der Behandlung dieses Theils muß sorgfältig in Acht genommen werden, daß die Bedeutungen gehörig gestellt und aus einander entwickelt werden. Es muß daher das Allgemeine vorausgehen vor dem Besondern, das Eigentliche vor dem Uneigentlichen, das Sinnliche und Concrete vor dem Intellectuellen und Abstracten, dem Entwicklungsgange des menschlichen Geistes gemäß. Alle Bedeutungen müssen

362 Einrichtung eines Thesaurus

so richtig, bestimmt und deutlich als möglich dargestellt werden. Hiezu ist aber wesentlich nothwendig, daß die Bedeutungen nicht bloß absolute sondern auch relative d. i. ihre Unterschiede von gleichbedeutenden oder von vermeinten Synonymen genau angegeben werden, zu welchem Ende alle diese Wörter hie und da unter Einen Artikel zusammenzufassen sein dürften. So kann es freilich geschehen, daß ein Wort nach verschiedenen Bedeutungen mehreren andern synonym sei oder zu sein scheine, wie *recipere* dem *promittere* und dem *recuperare*. Eigentlicher völliger Synonymen wird es nur wenige geben. Seien sie es indessen wirklich oder nur vermeintlich; so bringt es immer sowohl praktischen als theoretischen Nutzen, sie irgendwo beisammen zu finden, sowohl die gleich als die ähnlich bedeutenden Wörter. Dazu müssen den Weg bahnen 1) die Etymologien, die als die Grundlagen des Bedeutungssystems von rechts wegen von keinem Artikel wegbleiben dürfen. Darauf folgen 2) die Bedeutungen selbst in gehöriger folgerichtiger Ableitung aus einander und mit Unterabtheilungen, wo es die Sache fordert. Dieselben zu beweisen, müssen überall die treffendsten Stellen beigelegt werden, und zwar a) diejenigen, durch die oder in welchen die Alten die Bedeutung selbst geradezu erklären oder bestimmen; b) diejenigen, in welchen dies zwar indirect aber durch Vergleichung, Gegenstellung, Verbindung, Beziehung; so geschieht daß sie von keinem hellsehenden Leser verkannt werden kann. Sind diese Stellen, die richtiger als

von *G* angegeben werden müssen, wie z. B. gleich in *ago*, mehrere, so müssen sie inöglisch chronologisch gestellt, und die Belege derselben, wenn es lohnt, durch ganze Zeitstrecken durchgeführt werden, um daraus entweder auf die Festigkeit und Häufigkeit oder auf die Vergänglichkeit und Seltenheit einer Bedeutung zu schließen. Dieselbe muß dann in zwei bis drei Sprachen der heutigen litterarischen Welt übersetzt werden, wozu es an richtig leitenden Hülfsmitteln jetzt ganz und gar nicht fehlt. Auch kann es noch auf mancherlei Weise nützen, jedes Wort, mitunter auch wol Redensarten ins Griechische zu übersetzen: denn keiner von den beiden Fällen kann uninteressant sein, so wenig der der Verschiedenheit als der der Übereinkunft, der vollends allemal seine vielseitige Brauchbarkeit hat. Beendigen kann dann diesen Theil 3) die Angabe des Geschlechts, welches durch die letzte oder die beiden letzten Sylben angedeutet zu werden pflegt. Dadurch, daß dasselbe in den Substantiven durch die beigetzten oder relativen Adjectiva und Pronomina klar wird, also die nächste Verwandtschaft hat mit der Syntax, macht es auch den schicklichsten Übergang auf den

Dritten Haupttheil, den syntaktischen, der es darauf anlegt alle wesentlichern Verbindungen, in welche ein Wort mit andern treten kann, zusammenzustellen. Hier kommt hauptsächlich dreierlei in Betracht: 1) welche Stelle ein Wort in Sätzen oder mit andern Wörtern verbunden einnehmen, und bei einem Pronomen, wann es sich einem

364 Einrichtung eines Thesaurus

mit einem Adjectiv verbundenen Substantiv zugehörig; 2) mit was für andern Wörtern ein Wort verbunden vorzukommen pflegt, wobei die Natur der Wörter mancherlei feine Unterschiede macht. Ist es ein Substantiv, so kommen in Betracht die Verbindungen desselben mit andern Substantiven, wobei die Genitiv-Form von der nominativen, die passiven Beziehungen von der activen zu unterscheiden sind, mit Adjectiven und mit Verben zu Redensarten und Sätzen. Ist es ein Adjectiv, so sind nur die Substantiva aufzuzählen, mit denen es verbunden wird, wenn nicht etwa Verbindungen mit andern Adjectiven üblich sind, oder ein Adjectivum substantivisch gebraucht wird. In diesem Falle nur findet solches auch bei den Pronomina statt, die, da sie gleichsam keine eigene Natur haben, in keine besondere Verbindungsverhältnisse treten können. Bei den Verben sind syntaktisch zu berücksichtigen die Subjecte, die Objecte, die Verbindungen mit den Casus, nicht weniger die Regierungen, nachfolgender Sätze nebst der Verschiedenheit der Art, mit der dies geschieht. Für die Adverbia brauchen nur die Verba angegeben zu werden, mit denen sie sich verbinden, analog der syntaktischen Beziehung der Adjectiva auf die Substantiva. Bei den übrigen Partikeln, namentlich den Präpositionen und Conjunctionen, führt sich alles hauptsächlich auf die beiden Punkte zurück, welche Stelle sie haben, und was sie regieren. Das ist nemlich die dritte syntaktische Beziehung, in welche Wörter entweder mit Wörtern oder mit Sätzen kommen. Dieselben

müßten dann wohl zum bequemern Gebrauch alphabetisch geordnet werden. Durch diese Reihen wird man in den Stand gesetzt zu wissen, welche Verbindungen und Redensarten Lateinisch und wiefern sie Lateinisch wären, und sie werden der beste Prüfstein des guten Lat. Ausdrucks. Durch dieselben hat *Gesners* Thesaurus einen wesentlichen Vorzug vor dem des *Forcellini*. Alle besondern, seltsamen, sprichwörtlichen Redensarten, die sich auf keinen der vorigen Punkte bringen lassen, würden nächst diesem 4) ihren schicklichsten Platz finden und zuletzt 5) der elliptische Nichtgebrauch die Reihe beschließen, die hier in dem syntaktischen Theil des Artikels den ihr zukommenden Ort hat, weil sie ohne Verbindung mit andern Wörtern undenkbar ist. Zuweilen läßt sich mit dem elliptischen Nichtgebrauch eines Wortes auch wohl der pleonastische Gebrauch verbinden.

Das, was dem Thesaurus L. L. eingelegt werden soll, scheint hiernach freilich etwas viel, und viel mehr als sonst gewöhnlich war. Allein das alles ist auch nöthig, und so wird den vielen Ergänzungs-Arbeiten, wie den Registern von Synonymen, Partikeln, Ellipsen u. a. deren Existenz nur eine indirecte Anzeige der Mängel des Thesaurus ist, ein Ziel gesetzt werden.

Überall muß das chronologische Princip in dem ganzen Thesaurus und in jedem Theile jedes Artikels durchherrschen, weil dadurch die Charakterisirung der Stilarten jedes Zeitalters so sehr gefördert wird.

366 Einrichtung eines Thesaurus

Um aber das Gesuchte in jedem Falle leichter zu finden, wird es erspriesslich sein, Abtheilungen zu machen, wenigstens bei weitläufigen Artikeln, und zu dem Zwecke dieselben am Rande durch Wörter oder Ziffern zu bezeichnen. Was in den Artikeln der Thesaurist Eigenes zur Erklärung beifügt, wird von dem übrigen durch Cursivschrift zu unterscheiden sein.

Damit endlich das Aufsuchen einzelner Wörter weniger aufhake; so ist das beste, strenge nach dem Alphabet sich zu richten und es nicht wie *Gesner* zu machen, der das etymologische Princip immer wieder geltend macht, gleich einem der nicht unterlassen kann, nach einer Geliebten, der er für eine andere den Abschied gegeben hat, immer wieder zurückzublicken.

Hiemit will ich nun endigen, in der Hoffnung jeden Leser überzeugt zu haben, daß nicht bloße Verbesserung hinreiche, das alte Gebäude des Lateinischen Thesaurus in guten Stand zu setzen. Ich will aber keinesweges zu verstehen geben, als ob ich selber einen neuen Bau aufführen möchte oder könnte. Ungeachtet meiner seit vielen Jahren zusammengebrachten Materialien ist an eine solche Arbeit in meiner jetzigen durchaus ungünstigen Lage bei geschwächter Gesundheit nicht zu denken: ein solches Unternehmen kann nur jemand ausführen, der in unbeengten Verhältnissen lebt, und sich eine Menge hülfreicher Hände gebildet hat, die nach Einer Hauptidee und in Einem Geiste arbeiten können. Kaum meine ich zu irren, wenn ich

dafür halte, daß es Ihnen in Verbindung mit so belesenen Männern, wie *Schneider, Hermann, Jacobs* und ähnlichen binnen 10 Jahren gelingen müßte, einen ganz andern und vollkommenern Thesaurus L. L. ans Licht treten zu lassen, als die uns *G. und F.* gegeben haben. . . .⁷

D.

G. D. K.

⁷ Wie diese ganze Abhandlung, auch nach allen Veränderungen und Abkürzungen, die ihr Verfasser endlich genehmigte, noch immer viel ausführlicher ist, als ihr Zweck und strengere Forderungen des Stils erlauben, so war besonders der Epilogus ursprünglich sehr umständlich, indem er auf der Sache fremde Persönlichkeiten abschweifte, und sich um ein Project drehte, das dem Verf. vor 20 Jahren mitgetheilt wurde, wo sich der Ausführung mancher gelehrten und nützlichen Pläne weit weniger Schwierigkeiten als späterhin entgegenstellten. Um von der Sache ein paar Worte zu sagen, die Andern vielleicht zu anderer Zeit nutzbarer werden können: der Hauptgedanke ging dahin, theils in Deutschland, theils in Holland, Frankreich, Italien und England, eine Zahl von zehn oder mehrern Gelehrten zu vereinigen, die sich in die sämtlichen Schriftsteller bis auf die Zeit, wo das Latein als lebende Sprache verschwindet, nach Neigung und Vorkenntnissen theilen, und dann ihre Vorräthe zweien selbstgewählten Redactoren überlassen sollten. Der Plan gefiel etlichen verbundenen Freunden, und besonders dem damals mit der Holländischen Redaction des Schellerschen Wörterbuches beschäftigten *Ruhnkenius* so wohl, daß er noch etliche Jahre hindurch gepflegt und in Gesprächen und Briefen besprochen wurde, bis zu dem Zeitpunkte, wo nur Jüngern und Begünstigtern vergönnt war, ein litterarisches Leben wie von

368 Einrichtung eines Thesaurus

vorn anzufangen. Doch was sich nicht auf Einmal zu Stande bringen läßt, möchte sich wol allgemach, auch bloß in Deutschland, bewirken lassen. So drängt sich der Gedanke auf, welche schöne Vorsammlungen zusammenkommen müßten, wenn nur in einem und andern Theile unseres Vaterlandes die gelehrtesten Schulmänner von einsichtigen Aufsehern aufgefordert würden, zu ihren Programmen den Stoff aus der Lexikographie beider Sprachen planmäßig zu wählen. Leicht ließen sich so alljährlich ein paar Dutzend solcher Schrifften erwarten, worin bald ganze kürzere Autoren für den Thesaurus erschöpft, bald einzelne schwierige Artikel nach einem höhern Ideal als bisher behandelt, bald die Lücken, die G. und F. gelassen haben, ausgefüllt werden könnten. Der erstere ließe deren oft recht wissentlich, und stellte da, wo er irrig zu citiren fürchtete, lieber Punkte, um eine Nacharbeit künftiger Leser zu reizen; dies selbst bei ziemlich gelesenen Schriftstellern, wie Livius, Seneca, sogar Cicero: eine Weise, die unser Verfasser billig hätte nachahmen sollen. Bis jetzt gibt es sonach wenige Autoren, die von den Thesauristen (wie sie Einmal hier genannt werden) bei aufmerksamem Studium wirklich und durchaus berücksichtigt scheinen, wie es etwa Persius von Gesner ist; und Claves und Glossaria, an sich dürftige Hülfsmittel, müssen daher bei einzelnen noch lange wünschenswerth bleiben. Ehe aber nicht durch solche absichtlich angelegte Beiträge der Grund gelegt worden, kann schwerlich ein allgemeines Wörterbuch zu Stande kommen; und ehe dieses nicht vorliegt, läßt sich auch nicht an ein genügendes Schul-Lexikon denken, das, nach Ruhnkenius' richtiger Grenzbestimmung, nicht viel über das Zeitalter der Antonine herabgehen muß, und, wenn es auch noch für Ammiane und Claudiane brauchbar sein mag, doch mit den Tertullianen und Martianen gar nichts zu schaffen haben darf. Vielleicht aber daß, während dieses Wenige hier angedeutet wird, Hr. Lünemann in seinem versprochenen Wörterbuche Schritte zum Bessern thut, dergleichen die Absicht der gethanen Vorschläge waren. Schade nur, daß H. L., wenn er

doch etliche Quartbände beabsichtigte, sich nicht sogleich zu einem kleinen Thesaurus L. L. in Lateinischer Sprache entschloß. Denn Werke dieser Art wollen schlechterdings Europäisch Gemeingut sein; so wie überhaupt die alte Litteratur und deren Lat. Vortrag das trefflichste Band ist, die Gelehrten mehr als Eines Erdtheils zu verbinden, ein Band, das nimmermehr durch die Deutsche Sprache fest geknüpft werden kann.

d. H.

II.

Biographische Nachrichten
 von
*Jerem. Markland.*¹

Der nicht viel weniger als *Bentley* berühmte Kritiker, *Jeremiah Markland* wurde im J. 1692 zu London geboren. Sein Geburtsmonat wird verschieden angegeben; von einigen der October, von Neuern, vermuthlich nach genauerer Erkundigung, der August.² Er war der Sohn eines achtungswürdigen Geistlichen, *Ralph (Radulphus) Markland*,
 der

¹ Bei diesen Nachrichten liegt, außer manchen zerstreuten Bemerkungen, ein Aufsatz zum Grunde, der im IV B. von *J. Nichols's Literary Anecdotes of the XVIII Century*, L. 1812. 8. steht, wo sich zugleich von dem Manne ein stattlicher Kupferstich findet, der viel Ähnlichkeit hat mit dem Bilde *J. M. Gesner's* vor dessen Thesaurus. Auch waren dem Verf. von Zeit zu Zeit beinahe alle Schriften *M's* zur Hand.

² So z. B. *Kidd* im Register zu *Porson's* früher von uns erwähnten Tracts and Misc. Criticisms. Seinem Freunde *Herben* soll er selbst den 29. Oct. als seinen Geburtstag genannt haben.

der zu einer sehr ausgebreiteten Familie gehörte, und außer diesem noch Kinder hatte. Unser *M.* wurde Anfangs auf eine London'sche Schule gebracht, aus der er in seinem siebzehnten Jahre nach Cambridge in das Peters-Collegium kam; wo er zuerst durch einen des Lateins gründlich kundigen Tutor, Dan. Walter, eine besondere Vorliebe zu dieser Sprache und ihrer Litteratur gewann.³ Dort wurde er 1713 sogenannter Bachalar (*Baccalaureus artium*), dann 1717 Magister⁴ und Mitglied oder Fellow des

3 Er gedenkt des gelehrten Mannes in der *Vorr.* zu *Stat. Silvae* p. XLV bei Gelegenheit der Stelle im *Florus* II, 2 gegen das Ende, wo das grob entstellte *omnium imperia gentium insularum litora* von *M.* selber nur halbrichtig so emendirt wurde: *omnium in eo mari iacentium insul. l.*, worauf ihm fast zugleich *Bentley*, *Hare* und sein ehemaliger Tutor die entschieden gewisse Verbesserung mittheilten: *omnium interiacentium inst. litora*. Ob diese durch Leichtigkeit und Wahrheit sich gleich empfehlende Lesart seitdem ihren Platz im Texte eingenommen, mögen Andere sehen, die mehr neuere Ausgaben des *F.* haben als der Schreibende. Dieser erinnert sich indeß eines in den achtziger Jahren gedruckten Programms, worin dieselbe Emendation als neu sehr umständlich vorgetragen war. Sie schien jedoch, nach der sonstigen Kunde von dem Verfasser, nicht auf eigenem Garten gewachsen zu sein.

4 Ein Titel, bei dem man in England von jeher blieb, und wahrscheinlich immer bleiben wird, ohne Neid auf den nach Sprache (denn wer lehrt nicht?) und nach altem akademischen Brauch weniger bedeutenden eines Doctors, mit dem jemand überdies leicht in Gefahr kommt von Hilfsbedürftigen angesprochen zu werden, denen mit allen sieben Künsten nicht zu helfen steht.

gedachten Collegiums; von welcher Stelle er eine jährliche Einnahme von 70 bis 100 Pf. bezog. Da nach der tüchtigen Verfassung der Englischen Universitäten ein solcher Gehalt lebenswierig ist, und dem Empfänger keine gemessene Thätigkeit auferlegt, so begnügte er sich mit demselben, um seine Unabhängigkeit von jeder nicht frei gewählten Lebensweise zu sichern. Geistlicher zu werden, wozu es ihm an theologischen Kenntnissen keinesweges fehlte, konnte er sich nicht entschließen, weil er eine so schwache Brust hatte, daß ihn ein Vortrag von einer Stunde angriff, und weil er überhaupt von Jugend auf kränkelte; so wenig sich dies seinem vorhin erwähnten Bilde ansehen läßt. Aus gleicher Ursache oder, wie Andere meinen, aus unüberwindlichem Widerwillen gegen jede Art von Amtsverbindungen, lehnte er auch zweimal die Professur der Griechischen Sprache ab, die ihm auf der Universität Cambridge angetragen wurde. Dafür beschäftigte er sich während der Jahre, die er in Peter'shouse zubrachte, als Tutor mit Privat-Unterricht, und hierauf verband er sich als Reise-Hofmeister mit einem begüterten Jünglinge *Will. Strode*, den er dann ein paar Jahre lang nach Frankreich, Flandern und Holland führte. Merkwürdige Bekanntschaften scheint er auf dieser Reise nicht gemacht zu haben, außer mit *d'Orville* zu Amsterdam;⁵ nicht z. B. mit

⁵ Davon zeugen etliche mit *d'Orville* gewechselte Briefe, die sich in der *Gaisford'schen* Ausgabe seiner *Supplices* von S. 295 befinden. In einem dieser Briefe kommt die richt-

Hemsterhuys und *Weissling*, denen er nachmals seine Ausgabe der *Euripideischen Supplices* widmete. Immer blieb er seit jener Zeit in einem angenehmen Verhältnisse zu dem genannten *Strode*, und übernahm selbst von 1744 bis 1752 die Erziehung eines Sohnes desselben, als eines Kindes von 6 Jahren; wofür er später, da erhöhte Kränklichkeit ihm seine beschränkten Umstände drückend machte, mit einem Jahrgelde von 100 Pf. belohnt wurde. Solche Unterstützung aber ihm zuzuwenden, kostete nicht geringe Mühe: wie sich z. B. der Erzbischof *Secker* einmal mit einem Anerbieten ähnlicher Art mußte abweisen lassen.

In seinem sechzigsten Jahre zog er sich endlich ganz in die Einsamkeit, an einem reizenden Orte (unweit Dorking in Surrey), dessen Name Milton-Court ist. Allda lebte er unbemerkt und ehelos, und ohne von Ehrsucht oder sonst einer Leidenschaft seinen Studiendie Mäße entzogen zu sehen. Nur raubte ihm viele Zeit die Abwartung seiner oft peinigenden Gliedergicht, die ihn schon seit 1743 befiel, nachher selten verließ, und besonders seine letzten Lebensjahre verbitterte. Zuweilen kam noch

bar gewordene Stelle vor, wo ihm *τοταγρον αβρονα* entwirrt war, worüber er Jahr und Tag nachher seinen Verdruß bezeugte. Mit Recht aber nennt er jenen Gebrauch nur *κακόζηλον*, (wiewohl zu dergleichen eine wirkliche Absicht gehört,) da er bloß selten und archaisch ist, und es hier nicht, wie sonst manchmal, Gelehrsamkeit bedarf, um falsches Latein durch gute Autoritäten als echt zu vertheidigen.

die Gelbsucht und heftige Anfälle der Rose hinzu. So wurde er lange vor der Zeit alt, und in höhern Jahren außerordentlich stumpf, verlor zuletzt fast den Gebrauch seines Gesichts, und konnte wegen Zitterns der Hände nur mit höchster Unbequemlichkeit schreiben. Im achtzigsten Jahre hatte er, wie er seinen Freunden meldet, kaum noch ein Buch um sich, und weder Gedächtniß noch Sinn dafür; in welchem traurigen Zustande ein neuer Anfall von Gicht, mit Fieber begleitet, am siebenten Juli 1776 seinem Leben zu Milton ein Ende machte, als er in dem übrigen Europa schon einige Zeit vorher wie unter die Abgeschiedenen gezählt war. Eine Vergleichung dieses kümmerlichen Lebens mit dem des immer rüstigen unverwüsthlichen *Bentley*, bei sehr ungleichen Temperamenten, aber ähnlichen Geistesgaben und Studien beider Männer, muß jedem Leser noch jetzt ein wehmüthiges Gefühl erregen.

Was hätte bei solcher Muße *M.* im Genuß eines bessern Körperbaues und dauerhafter Gesundheit nicht alles wirken und für Mit- und Nachwelt leisten können, da er schon so viel leistete! Wir durchlaufen seine Schriften, mit obenhin angedeutetem Urtheil, der Zeitordnung zufolge.

Die erste, die er in seinem dreißigsten Jahre drucken ließ, war die bekannte *Epistola critica ad Franc. Hare S. T. P. Decanum Vigorniensem, in qua Horatii loca aliquot et aliorum veterum emendantur*. Cantabr. 1725. 8. Schon hier zeigen sich seine kritischen Talente ziemlich in der ganzen Cha-

akteristik, worin sie sich weiterhin entfalteten. Den Beweis hievon gibt die zunächst erschienene Ausgabe von *P. Papinii Statii Silvae*, L. 1728. 4., wo seine Kritik Gelegenheit hatte sich um einen der schwierigsten Lateinischen Dichter verdient zu machen. Er benutzte dazu bloß ein paar der ältesten Ausgaben, glaubte jedoch von 300 verdorbenen oder vorhin unverständlich gebliebenen Stellen durch neue Muthmaßungen nicht 40 unverbessert oder unaufgeklärt gelassen zu haben. Hat er sich auch hierin nach Kritiker-Weise etwas verrechnet,⁶ so bleibt doch immer sein Verdienst, auch nach trefflichen Vorgängern, eines der größten, und man muß bedauern, daß er den noch 1746 gehegten Vorsatz, auch die übrigen Gedichte von Statius zu bearbeiten, nicht erfüllt hat. Es wurden übrigens von diesen beiden Büchern so kleine Auflagen gemacht, daß sie deshalb in Bibliotheken nicht zu den häufigsten gehören: von Statius wurden 425 Exemplare abgezogen.

Seit jener Zeit fing er an sich mehr zu den spätern Lateinischen Schriftstellern zu neigen. Unter andern beabsichtigte er auch etliche Jahre hindurch eine neue Recension des *Appuleius*, (nicht, wie noch Viele schreiben, *Apuleius*; wie *Apicius* etwa st. *Appicius*,) und ließ den Druck desselben rasch anfangen. Hier begegnete ihm, daß in einem der ersten sieben Bogen, die sogleich an *Bentley* ge-

⁶ Die Beweise davon wird uns ohne Zweifel Hrn. Prof. Hand's große Ausgabe liefern.

sandt wurden, eine ganze Zeile ausgefallen war: darüber liefs ihm jener eine so derbe *Strafrede* (*a rude message*) zukommen, dafs ihm dadurch seltsamer Weise das ganze Unternehmen verleidet wurde. Schon hieraus lernt man des Mannes eigene Sinnesart kennen: er mufste aber dafür von Andern den gerechten Vorwurf hinnehmen, dafs er gegen den Tadel des hochverdienten Veterans viel zu empfindlich gewesen wäre.⁷

Einige Zeit hierauf zog *Taylor*, der eben damals den *Lysias* herausgeben wollte, unsern nun schon anerkannten Gelehrten sofern in seinen Plan, dafs er ihn zu Beiträgen und gelegentlichen Anmerkungen aufforderte; und so trat der Redner 1739

⁷ Dafs er seitdem kein weiteres Verhältnifs mit *Bentley* gehabt, und sich ganz an dessen Gegner *Hare*, dem er auch den *Statius* widmete, angeschlossen, liefs sich auch ohne bestimmtere Data vermuthen. Jetzt erfahren wir, dafs es wirklich so war, und dafs er noch eine merkwürdige Verbindlichkeit von *B.* mit auf den Weg genommen. „In the days of their friendship, J. Markland presented R. B. with a copy of his *Statii Silvae*, which he looked over with Markland and suggested those brilliant restorations, which are registered in the margin of a copy in the custody of a friend. Afterward this amiable scholar was induced to attach himself to Bishop Hare, and to share the credit of unsuccessful resistance against the great Bentley with that party.“ Kidd in den *Tracts of R. Porson* Vorr. S. XXII. Schon früherhin mufs nothwendig *M.* die Aufmerksamkeit von *B.* auf sich gezogen haben. Seinen *Causidicus vafer hic* in Horazs *1ster Satire*, sagt ein anderer Engländer, saw old Bentley, but shook his head, and would not meddle with him.

ans Licht.⁸ Wie aber *Taylor*, so that um gleiche Zeit *J. Ward*, der Besorger der zweiten und vermehrten *Davies'schen* Ausgabe des *Maximus Tyrius*, die mit *Markland's* kritischen Anmerkungen ausgestattet zu L. 1740 erschien. Darin trug *M.* zuerst den Gedanken vor, daß die philosophischen Declamationen dieser Sophisten, wie einige andere alte Schriften, eine zwiefache *διασκευή* oder Bearbeitung von dessen eigener Hand erhalten hätten: was Vielen eine Entdeckung dünkte, die seinen Namen den ausgezeichnetsten älterer Kritiker beigesellen könnte.⁹ Auf ähnliche Weise wünschten bald noch andere Herausgeber Griechischer Schriftsteller seine Beihülfe zu gewinnen. Besonders rühmt sich deren *Th. Mangey* bei seiner Ausgabe (1742) des Juden *Philo* am Ende der Vorrede, aber, wie uns einige Engländer melden, nur aus gelehrter Eitelkeit: wie oft jüngere berühmten ältern Gelehrten schmeichelhafte Complimente machen, um sich damit selbst einen Paß für die gelehrte Welt zu schreiben.¹⁰

⁸ In der zweiten Ausgabe v. 1740 in 8 sind die Anmerkungen beider Gelehrten oft so durch einander geworfen, daß sich *M's* Antheil nicht recht unterscheiden läßt. Sonst ist diese Handausg. einigermaßen vermehrt und verbessert.

⁹ Die Entdeckung schien uns bei mehrmaligem Lesen des Schriftstellers immer unsicher; und dies sehen wir jetzt durch die Gründe bestätigt, die ihr Hr. R. Bornemann *De gemina Xenophont. Cyropaeidae et Maximi Tyr. recensione* entgegenstellt.

¹⁰ „Summa cum laude a me commemorandus Cl. Ier. Markland A. M. Collegii S. Petri Socius, Academiae Canta-

Wenigstens äußerte *M.* dies, da er in sein Exemplar neben jene Worte schrieb: *Ne unam quidem paginam huius operis vidi, antequam totum publicaretur.* Das Buch ist noch mit dieser Randschrift übrig in den reichen Sammlungen des neulich verstorbenen *C. Burney*, die nun ins Britische Museum gekommen sind, und soll eine Menge guter Emendationen von *M's* Hand enthalten. Selbst gab er jedoch einige Verbesserungen zu *Squire's* Ausgabe der Plutarchischen Schrift *de Iside et Os.* 1744, wofür sich dieser mit allem Recht in der Vorrede bedankt. Auch kommt noch später *M's* Name auf den Titeln fremder Arbeiten vor, z. B. in der *Musgrave'schen* Ausgabe von *Eurip. Hippolytus*, 1756. Doch auch hiemit war er nicht zufrieden, weil die wenigen Anmerkungen zum Hippolytus nicht eigentlich für den Herausgeber von ihm niedergeschrieben waren, sondern diesem nur durch einen vermittelnden Freund zugekommen.

Zunächst erwähnen wir die am meisten bekannt gewordene und von gleich gelehrten aber hierin weniger scharfsichtigen Gegnern bestrittene Entdeckung der Ueetheit jener so viele Jahrhunderte hindurch als Ciceronisch gelesenen und zur Nachahmung gezogenen Reden, *Post reditum in Senatu* etc. 1745. Hiebei ging er davon aus, daß er zuerst die dem großen Haufen der Philologen anstößigen Behaup-

brig. decus egregium, et in re critica facile princeps, cuius opera, consilio, iudicio in toto operis decursu perpetuo sum usus."

tungen *Jac. Tunstall's* über den angeblichen Briefwechsel von *Cicero* und *Brutus* durch neue triftige Gründe bestätigte. Denn sobald er dessen Epistel an *Middleton* (1741) ein paarmal gelesen, überzeugte er sich vollständig von deren Unwiderlegbarkeit, und umfalste sofort mit demselben Urtheil jene vier Reden,¹¹ während *Middleton* von dem allen wenig oder nichts begreifen wollte. Desto einleuchtender wurde die Sache den Wenigen, die die Bahn des kurz vorher verstorbenen *Bentley* zu betreten nicht scheueten. Hierüber gab uns einst (1802) der Französische Litterator *Larcher* einige interessante briefliche Nachrichten aus seinen Reisespapieren. Dieser war eben um die Zeit der Streitigkeit in England und vernahm zu London, Oxford und Cambridge die mit *M.* übereinstimmigsten Urtheile unpartheiischer Kenner, die ihre Stimme grade am wenigsten in öffentlichen Blättern erschallen ließen.¹² In seinen Briefen an Freunde

¹¹ Remarks on the Epistles of Cicero to Brutus and of B. to C. With a Dissertation upon four orations etc. Genauer ist der Titel p. IX vor unserer Lat. Übersetzung dieses 392 Seiten starken Buches angezeigt.

¹² Seitdem scheinen die vier Reden bei vielen Engländern bis kurz vor der Lateinischen Bearbeitung wieder zu ihrer alten Ehre gelangt zu sein. Noch im Jahre 1800 läßt sich z. B. *Alex. Adam* in seiner zu Edinburg erschienenen Classical Biography, S. 113, wo es darauf ankam, kein Wörtchen über *M's* Angriffe entfallen. Natürlich ist ihm vollends die Marcelliana S. 119 eine preiswürdige Rede; sogar S. 120 die *Sigonische Consolatio* war „a treatise thought to be spurious.“

würde entwunden haben, was er durch Krankheit und üble Laune gehindert, für Leser nicht ausarbeitete. Und so haben wir uns nunmehr vorzüglich an das zu halten, was er über Lateinische Schriftsteller geschrieben hat; worunter übrigens die pseudo-Ciceronische Verhandlung uns immer für tief eindringende Sprachkritik in der Römischen Prosa die meiste Belehrung zu geben schien.

Wie M. von seinen Zeitgenossen als emendirender, besonders als divinatorischer Kritiker allgemein hochgeachtet wurde: (nur tadelte man an ihm, daß er sich allzu wenig um anderweitige Gegenstände des gelehrten Alterthums bekümmerte: er konnte sich z. B. kaum entschließen, seines Freundes W. Clarke gelehrtes Werk, *Connexion of the Roman, Saxon and English Coins* durchzulesen) ebenso galt er, als Mensch, für die reinste und biederste Seele, für ein Muster der einfachsten Sitten und einer seltenen, ja übertriebenen Zartheit des Gefühls, die ihn, trotz seiner mittelmäßigen Glücksumstände, oft bis zu Handlungen der ausgezeichnetsten Wohlthätigkeit trieb. Jene Seite seines Charakters läßt sich schon aus dem Tone seiner Schriften erkennen, und deutlicher spricht sie sich aus in der an die beiden Holländischen Philologen gerichteten Zueignung der *Supplices*. Oft hat man ihn daher als ein Ideal philologischer Humanität oder Lenität gepriesen, einer Tugend, deren Ausübung ihm desto leichter wurde, da er von jeher lieber sich mit Sachen als mit Menschen beschäf-

Im Jahre 1761 erschienen von ihm ein paar verbundene Aufsätze, die eine bessere Formenlehre in beiden gelehrten Sprachen vorbereiteten: *De Graecorum, quinta declinatione imparisyllaba*, und, *De tertia declinatione Latinorum formata ex V. imparis. Graecorum*, bloß in 40 Exemplaren, zur Vertheilung an Freunde: daher beide nachmals der Ausgabe seiner *Supplies* beigelegt wurden L. 1763. 4., und so auch in dem dritten, mit Zusätzen *Porson's* und Anderer vermehrten Drucke, Oxf. 1811. 8. Wenn die itztgenannte Tragödie des *Euripides* ohne *M's* Namen erschien, so hatte es mit dieser Anonymität wenig auf sich. Er schrieb einem

M. Cicero Celio edili curuli S. D.

Marcho Fabio, vira optima et homine doctissimo, familiarissime utor, mirificeque eum diligo, tum propter summum ingenium eius summamque doctrinam, tum propter singularem modestiam. Eius negotium sic velim suscipias, ut si esset res mea. Novi ego vos magnos patronos: hominem occidat oportet, qui vestra opera uti velit. Sed in hoc homine nullam accipio excusationem. Omnia relinques, si me amabis, cum tua opera Fabius uti volet. Ego res Romanas vehementer exspecto et desidero, imprimisque quid agas scire cupio. Nam iam diu propter hiemis magnitudinem nihil novi afferebatur. —

Ganz anders klingen freilich die Epp. Cic. ad Brutum et B. ad Cic., worunter einige in Absicht des Stils aufs schönste gerathen sind. Um so belehrender wird die Kritik sein, wenn alles darüber von den Engländern Verhandelt zusammengebracht und mit den nöthigen Zusätzen bereichert wird, wie einst Hr. Prof. *Ulrich* zu Zürich vorhatte, den wir hie mit an seinen Vorsatz freundschaftlich erinnern wollen.

emplar in die Hand, zugleich aber die Feder, und schrieb die Worte hinein: „Niemals that ich einen Blick in dies Buch, J. M. den 4ten April 1745.“

Dafs er sich in den letzten 25 Jahren seines Lebens fast von aller Gesellschaft zurückzog, ist schon oben gesagt worden. Er verlebte diese Zeit zu *Milton* in der Familie eines Pächters, bei welchem er sich in Wohnung und Kost gegeben hatte, und setzte nur noch den Briefwechsel mit einigen seiner frühern Bekannten, am längsten mit dem gelehrten und würdigen Buchdrucker *Bowyer*, fort. Zur Bewegung diente ihm zuweilen ein Garten am Hause, wie zu sonstiger Erholung ein Spiel Karten, woran er nicht weniger Vergnügen fand als der berühmte Theol. *Clarke* und sein Freund *Taylor*. Ob aber sein häufig bis zum Überdruß des Lebens ausschweifender Unmuth blofs körperliche Ursachen hatte, oder ob derselbe aus dem ehemaligen Umgange mit Menschen entsprungen war, scheint auch seinen vertrauten Freunden Geheimniß geblieben zu sein. Doch durch einen hat sich die Überlieferung erhalten, die Wahl seines einsiedlerischen Lebens sei aus einem bestimmten Verdrusse abzuleiten, den seine überreizbare Delicatesse aus dem Gange einer Verhandlung geschöpft habe, die der reiche Arzt *Mead* mit ihm einst über eine auf dessen Kosten zu machende litterarische Reise angefangen hatte. Der Spleen muß schon in den besten Jahren in ihm gewurzelt haben: schon 1744 drohte er in einem Briefe gräulicher Weise, er wolle alles Studiren aufgeben und sich mit dem animalen

Leben begnügen. Schwerlich mag er darum in seinen spätern Jahren noch vieles mit Ernst und Liebe betrieben haben; wovon selbst die nicht gar tief eindringenden Anmerkungen zu den *Iphigenieen* manche Spur enthalten. Gegen Ende des Lebens befahl ihm, wie Viele seines Gleichen früher, ein Widerwille gegen allen gelehrten Ruhm, dermaßen daß er mehrere lange gepflegte Arbeiten theils zerstreute, theils verbrannte;²² und niemand, scheint es, war um ihn, der den Verlust abzuwenden vermochte oder werth hielt.

So viel, das heißt so wenig, Denkwürdiges fanden wir über das Leben Markland's zu erzählen. Daß ihm, dem Senior Fellow, ein jüngeres Mitglied seines Collegiums, *Edw. Clarke* eine lange und lobreiche Grabschrift anfertigte, würde der Erwähnung unwürdig sein, wenn sich nicht darin ein grammatischer Schnitzer und ein paar historische Fehler fänden.

W.

²² Sie mögen etwa einige Griechische Tragödien, den Propertius und Juvenalis betsoffen haben.

III.

Über den Prologus der Danae.

Als ich mich in frühern Jahren viel mit dem Euripides beschäftigte, und unter anderm auch versuchte, wie viel sich etwa aus den Bruchstücken der verloren gegangenen Trauerspiele für die ursprüngliche Ökonomie derselben ausmitteln liefse, mußte die Danae meine Aufmerksamkeit vorzüglich auf sich ziehen, da mir der erhaltene Prologus einen Faden zu bieten versprach, an den sich die übrigen Bruchstücke dürften anreihen lassen. Ich sah mich bald in dieser Hoffnung getäuscht, und als ich ihn, wie mehreres andere, eben zu dem erwähnten Zwecke übersetzte, überzeugte ich mich, daß dieses Bruchstück weder von Euripides, noch überhaupt sehr alt sei.

Diese Überzeugung steht auch jetzt noch so fest, wie vor zwanzig Jahren, wo ich meine Zweifel zuerst auf's Papier warf;¹ und ich halte noch im-

¹ Als ich sie vor einiger Zeit einem Freunde mittheilte,

mer diesen Prolog mit seinem lyrischen Anhängsel so wenig für echt, als die Klytämnestra, die uns vor mehrern Jahren als ein Werk des Sophokles ge-

dem der Griechische Tragiker schon vieles verdankt, und künftig noch mehr verdanken wird, schrieb er mir, er erinnere sich, diese Behauptung in einem Englischen Journale gelesen zu haben; wo? konnte er sich nicht erinnern. Da ich bei dem Mangel an jenen Zeitschriften diese Spur nicht verfolgen konnte, so glaubte ich, daß auch die Mittheilung einer von fremdem Urtheile ganz unabhängigen Untersuchung für Freunde des Euripides und der Kritik einiges Interesse haben dürfte.

d. Verf.

Ist dem scharfsinnigen Verfasser an fremdem Beitritt gelegen, so können wir ihn versichern, daß wir noch jemand kennen, dem dies sogenannte Bruchstück ebenfalls seit lange als ein späteres schlechtes Machwerk erschien: obwohl so etwas post festum nur anzudeuten in der Kritik nicht erlaubt ist; eine schöne Sitte, um die gelehrten Zauderer mit ihrem Festina lente zu entzweien. Aber da Kritiker, wie Toup und Porson zum Orestes V. 393, das Stück als Euripideisch erwähnten: denn selbst bei solchen Seelen gewinnt nach Markland's Ausdruck, der alte Glaube manchmal die Oberhand über verständiges Urtheil: so war das kurze Verdammungswort des Englischen Journalisten bei weitem nicht hinreichend. Denn es bestand nur in wenigen Zeilen, wie mir deutlich Erinnerung ist, ohne daß es auch mir gelingt, Ort und Namen im Gedächtniß wiederzufinden. Doch genug zur Einleitung der vollständigen Entlarvung der vornehmen Maske, wodurch die Sache mit Einem male gründlich abgethan wird, und Jüngere ein neues Muster erhalten; um ihre Nasen gehörig brauchen zu lernen, die sich jetzt oft gewöhnen gerade da am schärfsten zu riechen, wo nichts zu riechen ist.

d. H.

boten wurde; nur daß die letztere eine ungeübtere Hand verräth.² Daß es dabei auf einen eigentlichen Betrug angelegt gewesen, möchte ich indess nicht behaupten. Es mochte ein Versuch sein, was man von dem Lesen des Tragikers behalten, und wie weit man im Stande sei, seine Sprache nachzubilden; ein Einfall, dergleichen wol vielen Liebhabern des Alterthums in den Sinn mag gekommen sein. Auch mochte der Verfasser bald gewahr werden, daß er der Arbeit nicht gewachsen sei, und brach daher noch früh genug ab. Mögen ihm doch schon diese fünfundsechzig Zeilen sauer genug geworden sein.

Schon der Umstand, daß sich das Fragment nirgends anders gefunden, als in der einzigen Pfälzer Handschrift, aus welcher es Commelinus im Jahre 1597 zuerst ans Licht gezogen hat, könnte Verdacht erregen. Wenn jene Handschrift noch vorhanden ist, so möchte ich fast wetten, daß sich unsere Danae auf irgend einem Vorsatz- oder Anhangsblatte findet, wohin man dergleichen Waare — wiewohl Besseres zuweilen — zu schreiben pflegte.

Allein hierauf kommt wenig an. Wäre nur Inhalt und Form, Gedanken und Sprache des großen Tragikers würdig! Aber ich finde den *Euripides* nur in der Überschrift.

Zuerst ist die ganze Absicht des Prologs nichts

² S. Harlesii Brevior Notit. litt. Graecae p. 103.

weniger als klar bestimmt, wie es doch in andern Fällen ist, wo Euripides Göttern den Prologus anvertraut. Aphrodite erscheint in Theseus' Hause, um den Übermuth des Hippolytus zu züchtigen, und hat deshalb seine Stiefmutter mit einer unbesieglischen Leidenschaft gegen ihn erfüllt. Die Erzählung, mit der sie nach vollbrachtem Geschäft von dannen geht, unterrichtet uns auf das vollständigste über ihre Absicht sowohl, als über die gegenwärtige Lage der Dinge. Apolls Erscheinung in dem Hause Admets ist durch seinen Wunsch die Gattin des Freundes zu retten genugsam begründet. In den Trojanerinnen verläßt Poseidon die eroberte Stadt, und trifft beim Weggehen auf Athene, die den frevelnden Achäern Strafe bereitet. Auch im Ion tritt Hermes auf, aber durch eine genügende Veranlassung, durch die zärtliche Theilnahme an dem Knaben herbeigeführt, den er einst auf Apolls Bitte in dem Tempel ausgesetzt, und dessen Schicksal eben jetzt entschieden werden soll. Aber was will dieser selbe Gott im Hause des Akrisius? Eine Sendung des Zeus, sagt er, führe ihn hieher, der Befehl, Danaen *gefällige Worte* zu bringen. Den Inhalt dieser Worte erfahren wir nicht, so sehr wir eine solche Mittheilung von dem Prologus erwarten durften. Auch zu errathen ist er nicht. Soll es ein Höflichkeits-Gruß des Olympischen Liebhabers sein? ³ Wie armselig! Oder Verheißungen,

³ Etwa nach den Andeutungen *Lucians* in den Götter-

welche die Drohungen des Akrisius aufwiegen sollen? Dann wird aus der unglücklichen Danae eine Schauspielerin, welche die Trostlose spielt, während sie im Herzen ihrer Rettung gewirkt ist.

Die Erscheinung des prologisirenden Gottes ist also keineswegs gehörig begründet. Ein armseliger Vorwand muß ihn herbeiführen, um uns Etwas von der Geschichte des Akrisius und seiner Tochter mitzutheilen.

Und auch dies ist dürftig genug. So wie der Ausgang der Handlung verhüllt bleibt, so erfahren wir auch von ihrem Anfange nicht Alles, was wir zu erfahren berechtigt sind. Wir hören, daß ein Orakel dem Akrisius verkündigt habe, „seine Tochter werde einen Sohn gebären, *der über dieses und vieles andere Land herrschen werde.*“ Wie kann das hinreichen, die Furcht des Königs und die Grausamkeit gegen seine Tochter zu begründen? War nicht dieser verheißene Enkel der natürliche Erbe des Reichs? War nicht die Ankündigung einer noch größern Herrschaft mehr eine frohe Verheißung, als eine schreckende Drohung? Und ist nicht der schlichte Apollodorus in seiner Einfachheit viel be-

Gesprächen XXIV, 2, wo der erschöpfte Hermes klagt: „Jetzt eben komme ich aus Sidon von Kadmus' Tochter her, zu der er mich gesendet, um zu sehen, was das Mädchen macht; und noch habe ich nicht Athem geholt, so sendet er mich nach Argos, die Danae zu besuchen. Dann kannst du, sagt er, von da nach Böotien gehen, und dich im Vorbeigehen nach der Antiope erkundigen.“

lehrender, wenn er (II, 4, 1.) sagt: „Als Akrisius den Gott wegen Zeugung männlicher Kinder befragt, antwortet dieser, es werde von seiner Tochter ein Sohn geboren werden, der ihn tödten würde.“ Auch über die Mafsregeln des Akrisius, die Keuschheit seiner Tochter zu sichern, ist der Pseudo-Euripides ungebührlich kurz und ungenügend, indem er sagt, „er habe sie in einem Gemache (*ἐν παρθεῶναι*), das er erbaut, Argivischen Mädchen zu bewachen gegeben.“ Also wol wenig anders als jede Jungfrau in Griechenland! Wie weit besser der Mythograph: „Dieses fürchtend baute Akrisius unter der Erde ein ehernes Gemach.“⁴ Niemand wird sagen, dafs dies unbedeutend sei. Die ganze Handlung des Trauerspiels, hat keinen Sinn, wenn sie nicht auf die Furcht des Akrisius vor einem künftigen Mörder, und auf seinen Zorn über die Veteilerung so wohl berechneter Mafsregeln gebaut ist.

So ist also dieser Hermes ein Deus ex machina von der schlechtesten Art, und wenn die Prologen des Euripides schon so Tadel genug haben erfahren müssen, so ist doch kein einziger unter ihnen, der mit einem solchen Mangel an Kunst eingeleitet wäre, und so wenigen Gewinn brächte, als dieser, dem alten Tragiker mühselig nachgestümperte.

Übrigens ist in der Ausführung selbst keine Spur von Euripides' Fülle, sondern die Nüchtern-

⁴ So ist's bei Sophokles Antigone v. 944. ff. Andere setzten noch feste Pforten und wachsamen Hunde hinzu. Jedermann kennt den Anfang der 16ten Ode des 3ten Buchs von Horaz.

heit eines Anfängers, der froh ist, das Nothdürftigste gesagt zu haben, und der nicht mehr zu sagen weiß, als ihm die hie und da zusammengelesenen Phrasen zu sagen erlauben.

Im Einzelnen stößt man überall an, und die Annahme zahlreicher Verdorbenheiten des Textes, mit der sich Musgrave behilft, reicht nicht zur Rettung des Verfassers hin: Gleich der Anfang ist, mit Einem Worte, abgeschmackt. Die Bemerkung des Gottes, „dafs dieses Haus und die Vesten der Stadt nicht mit reichem goldenen Schmucke prangen,“⁵ führt zu nichts. Durch einen Gegensatz, wie ihn Barnes verlangt „sondern mit der Kyklopen feuergeschmiedeten Arbeit“ — was er wol mit allem Rechte eine *mira ellipsis* nennt, würde dem Übel ein wenig, aber doch nicht ganz geholfen, und immer bliebe der Satz mit dem folgenden schülerhaft verknüpft. — Bei dem folgenden Verse, ἀρχὴν δὲ τῶνδε καὶ θεῶν ἰδρύματα Ἀγκραῖος εἴληχεν, τύραννος τῆςδε γῆς, fragt Musgrave nicht mit Unrecht, von welchem Könige man sagen könne, dafs ihm die ἰδρύματα θεῶν zugefallen? Aber anstatt diese Frage so zu beantworten, wie die Sache fordert, corrigirt er die misrathene Schulübung auf die willkührlichste Weise. In vier ganz verständlichen Versen nicht weniger als vier Veränderun-

⁵ Δόμοι μὲν οἷδ', εὐπυργὰ τ' ἰδρύματα χθονός, οὐκ ἐν πολλοῖσι χλιδαῖς. Die letzten Worte sind aus dem Prolog der Andromache V. 2 entlehnt; ζῶμα οὐ χλιδαῖς ἡσκημένον ist bei Soph. El. 452.

gen, ⁶ so verwegen als möglich, und eine Umstellung der Verse obendrein! — Der 5te Vers ist ungeschicklich eingeffickt, indem er die mit οὗτος anhebende Erzählung von dem Namen Ἀκρίσιος trennt. — In dem Anfange dieser Erzählung sind die Worte, welche die Ursache der Befragung des Orakels enthalten sollen, ἔρωτι παιδὸς ἄρσενος σχεδὸς, wenigstens zweideutig, und dürften sicher ebenso wohl von einer leidenschaftlichen Liebe zu irgend einem Knaben, als von dem Verlangen nach männlicher Nachkommenschaft verstanden werden können. Ich will gleich sagen, woher mir der Ausdruck geflossen zu sein scheint; vorher aber möchte ich fragen: Würde Euripides einen Hauptumstand der Geschichte mit solcher Trockenheit abgefertigt haben? Wir erfahren nicht, ob Akrisius verheirathet war; ob er schon andere Kinder, und nur keinen Sohn hatte? Wie lange er auf die Erfüllung seines Wunsches vergebens gehofft? Laios befand sich in dem nemlichen Falle. Aber wie erzählt hier Iokaste in dem Prolog zu den Phöniciern (V. 15.): „Mich heirathet Laios. Da er aber ohne Kinder blieb, ob schon er lange die Gattin in Haus und Bett gehabt, ging er den Phöbus zu fragen, und bittet ihn zugleich um männliche Nachkommenschaft.“ ⁷ — Im gleichen Falle war auch Xuthus, Krcusens Gemahl.

⁶ Eine derselben corrigirt auch den schlechten Bau des Trimeter, Ἀκρίσιος εἰληχεν, τύραννος τῆςδε γῆς durch Ἀ. εἰληχ', ὅν τῳ. ich weiß nicht, ob mit Glück.

⁷ εἰσατέϊ θ' ἅμα παίδων ἐς οἶκους ἄρσένων κοινωνίαν.

Fortgange der Erzählung verräth sich die Ungeschicklichkeit des Erzählers immer mehr:

τοιαῦτ' ἀκούσας Λοξίου μαντεύματα, ¹¹

γάμων ἀπείχεθ'· ὁ δέ γε μὲν τίττει λαθὼν

πρὸς τοῦ παρόντος ἡμέρου νικώμενος. ¹²

„Nachdem er diesen Ausspruch des Gottes vernommen, enthielt er sich des Beischlafs. *Er aber erzeugt doch heimlich vom augenblicklichen Verlangen besiegt.*“ Kann man ungeschickter erzählen? Akrisius enthält sich des Beischlafs, und enthält sich seiner auch nicht. Dann zeugt er, man weiß nicht was? noch mit wem? Die Worte ὁ δέ γε auf das vorhergehende Subject bezogen, mag, wer Lust hat, aus ähnlichen Stellen weniger andern Schriftsteller in Schutz nehmen; immer wird man einen Übergang vermissen, wie χρόνου προϋόντος, oder dergleichen, wie auch *Barnes* gefühlt zu haben scheint. ¹³

Und

εὐνὴ κρυφαία vergleiche man Ion. 1370. ἡ τεκοῦσά με κρυφαία νυμφευθεῖσα. und Electr. 720. κρυφίοις γὰρ εὐναῖς πείσας ἄλοχον. — Der 16te V. δὲ τῆςδὲ γ' ἄρξει θατέρας πολλῆς χθονός mag verschrieben sein st. χάτέρας, wie Heath verbessert.

¹¹ Aus Aeschyl. Prom. 669. τοιοῦτ'δε πεισθεὶς Λοξίου μαντεύμασιν ἐξήλασέν με.

¹² Dieser ganze Vers ist dem *Sophokles* entwendet, welcher b. Stobaeus Tit. XXVIII. p. 194. 19. vom Weibe sagt: ἐν τοῖσιν αὐτοῖς διπτύοις ἀλίσκεται, πρὸς τοῦ παρόντος ἡμέρου νικωμένη, was Clemens Alex. Strom. VI. p. 741. wo er die gelehrten Diebstähle der Dichter, und namentlich des Euripides und Sophokles behandelt, unerwähnt läßt.

¹³ Er will δὲν hinzugedacht wissen; eine Art von Aus-

Und nun, τίκτει λαδών! *per imprudentiam*, wie der eben angeführte Herausgeber dollmetscht, ist un-griechisch; es müßte *clam* sein; und dieses ist un-gereimt. Akrisius zeugt also, und wie wir aus dem Zusammenhange errathen müssen, eine Tochter: Δανάην δὲ πρωτόμασσε τήνδ'. Wir wollen uns bei dem unförmlichen Worte die Annahme eines Schreibfehlers gefallen lassen, und mit Musgrave ἐπρωτόμαζε, oder wie man sonst will, lesen; aber worauf soll sich τήνδε beziehen? Und sollen wir uns den angegebenen Grund des Namens gefallen lassen:

ὁδοῦνεκα ¹⁴

πολύς παρῆλθεν εἰς γονὴν παίδων χρόνος.

Welchen Grund hat diese Etymologie? Δανάη erscheint, nur mit verändertem Ton, wie eine weibliche Form von Δαναός, und kann, da die erste Sylbe ohne Ausnahme kurz ist, nicht von δῆν abgeleitet werden. Doch darnach glaubte unser Ver-

lassung, die, wie hier die Umstände sind, nichts in der Welt rechtfertigen kann.

¹⁴ So, und nicht δθ' οὔνεκα, will diese Partikel der beiden jüngern Tragiker geschrieben sein, wie schon Lobbeck im *Aias* that, und *Schneider* im Wörterbuche richtig ableitete, aus ὅτου ἔνεκα, ganz wie οὔνεκα aus οὐ ἔνεκα, und wie z. B. Euripides ἀνθ' ὅτου sagt, wo Sophocles ἀνθ' οὐ — wogegen die gemeine Auflösung ὅτι οὔνεκα, gleichsam ἐκ παλαιότητος, bei Barnes z. *Ion*, Gedike z. *Philokt.* u. A. auf einem Irrthum beruht, der schwerlich den alten Grammatikern je einfallen konnte.

sificator nicht fragen zu dürfen, dem es nur darnum zu thun war, seinen Euripides auch in dem Etymologisiren der Eigennamen nachzuäffen. Ich zweifle keinesweges, daß er auch hier den Prolog der Phönissen und die ähnliche Geschichte des Laos vor Augen hatte, und auf alle Weise kann die Vergleichung damit dienen, die Armseligkeit unseres Pseudo-Euripides in ein noch helleres Licht zu setzen. Dort warnt Apoll den König von Theben geradezu, indem er ihn den Tod von Sohnes Hand und seines Hauses blutige Greuel in der Ferne erblicken läßt. „Dieser aber vom Rausche besiegt, gab der Lust sich hin, und zeugte einen Sohn. Und als er den Sohn erzeugt, erkennt er sein Vergehen und des Gottes Ausspruch, und gibt das Kind den Hirten auszusetzen, nachdem er ihm die Knöchel mit eisernen Pfriemen durchbohrt; woher ihn dann Hellas Ödipus nennt.“ — Die nächsten Verse laufen nun ziemlich ohne Anstoß fort, ja einige sind recht gut gelungen, bis V. 28 εὐνῇ συνελθεῖν λάθρα πως ἠβούλετο, wo πως wieder als Füllstein helfen muß, λάθρα aber mit seiner langen Endsylbe gegen die Prosodie verstößt. Daß ἠβούλετο ein sehr schwaches Wort an dieser Stelle ist, wollen wir nicht einmal rügen. — Zeus will, also heimlich sich mit ihr in Lager und Liebe vereinigen, da er sie aber offenbar nicht bereden kann,¹⁵ nimmt er

¹⁵ Σαφῶς δὲ πεῖθειν οὐκ ἔχων. Wir kennen σαφῶς λέγειν, ἀνδάν und ähnliches. Aber was heißt σαφῶς πεῖθειν? mit klaren, deutlichen Worten bereden?

Zuflucht zu einer List. Die Erzählung ist auch hier dunkel. Hatte Zeus Unterhandlungen, mit der Tochter des Akrisius gepflogen, und ihr seine geheimen Wünsche mündlich entdeckt, ohne Gehör zu finden? Wo blieben die Wachen, mit denen sie in ihrem Harem umgeben war? Man sage nicht, dem Gotte könne kein Ort unzugänglich sein. Wenn das Gefängniß der Danae dem körperlichen Zeus den Eingang nicht verwehrte, so ist seine Verwandlung die größte Ungereimtheit von der Welt, und es wäre dies wol der einzige Fall, wo der Vater der Götter und Menschen eine Begierde gehegt, sich zu Anträgen verstanden, und eine Zurückweisung erfahren hätte. Aber die strenge Bewachung der Jungfrau zwang den Liebenden zur List:

Si, nunquam Danaen habuisset aenea turris,
non esset Danae de Iove facta parens. ¹⁶

und so mag es unser Autor wol am Ende auch gemeint haben, daß Zeus keinen *offenen Zugang* zu der Jungfrau gefunden, um sie zu seinem Willen zu bewegen; aber auf jeden Fall hat er sich ungeschickt ausgedrückt. — Zeus nimmt also seine Zuflucht zu einer List, und, „weil er weiß, daß Gold ein erwünschtes Besitzthum ist, (ποθεῖων εἶδος τοῦτο κτῆμα τοῖς βροτοῖς)“ fließt er durch das Dach in des Mädchens — „Händē;“ wo der erzählende Bothe der Götter kein Bedenken getragen hat, die spä-

¹⁶ Ovid. Amor. II, 19, 27.

nicht glauben wollte, daß sie vom Zeus beschlafen worden, schloß er sie mit dem Knaben in den Kasten und warf sie in das Meer." Andere (wie Tzetzes z. Lycophr. 858) lassen ihn das Vergehen früher erkennen, aber ihre Niederkunft abwarten, vielleicht um dadurch die Wahrheit ihres Vorgebens zu prüfen, wenn der Gott, auf den sie ihre Schuld schob, sie rettete, oder, im entgegengesetzten Falle, sie mit desto größerem Rechte zu strafen. So etwas mochte wahrscheinlich auch unserm Verfasser vorschweben; aber wer mag es aus seiner lallenden Rede mit Sicherheit herausnehmen? In 45ten Verse *μύθους τοὺςδ' εὐπροσηγόρους ἄγων* — läßt *τοὺςδε* eine bestimmte Anführung jener *angenehmen* und *gefälligen Worte* erwarten; da aber diese ausbleibt, so wird *τοὺςδε* müßig. Ist *μύθους ἄγειν* für *φέρειν, ἀγγέλλειν* richtige Rede? Und würde nicht V. 46 für *ἀξιόμαι τάχιστα σημανῶν*, der Sprachgebrauch *ἔρχομαι* fordern, oder *εἶμι*? — Der Prolog schließt mit einer Sentenz nach der Weise des Eurípides:

ὑπηρίτην γὰρ ὄντα τὰπεσταλμένα

πράσσειν ¹⁹ *προθύμως, ὅστις ἂν γ' ἢ νουνεχῆς.*

Aber die Wortfügung ist mangelhaft, und wird von dem Lateinischen Übersetzer durch ein eigenmächtig eingeschaltetes *oportet* ergänzt. Auch das darf nicht unbenemerkt bleiben, daß Eurípides schwerlich, wie

¹⁹ Troad. V. 1149. *σὺ δ' ὡς τάχιστα πρᾶσσε τὰπεσταλμένα.* Ion. V. 1171. von einem alten Diener: *γέλων δ' ἔδθη συνδείνοις πολέιν, πρόθυμα πρᾶσσων.*

hier im letzten Verse geschieht, dem dreisylbigen Schlufsworte eine lange Sylbe vorgesetzt hätte.

So vielen Anstofs geben diese wenigen Zeilen! so viele offenbare Fehler, die doch kaum alle dem Schreiber zur Last fallen können! so viele bedenkliche Zweifel! und durch das Ganze eine so armselige Nüchternheit des Vortrages!

Der Auftritt des Chors verdunkelt den Prologus nicht. Sogleich im 50ten V. ist ἀκουᾶν weder Dorisch, noch Attisch; ja eigentlich gar keine Form, da der Attiker ἀκοή, der Dorier ἀκοά, die epischen Dichter aber ἀκουή sagen. Im 51sten Verse ist ἀσπερχίς μετρεῖν Homerisch; doch so, dafs es *mit Heftigkeit und ohne Unterbrechung streben* bedeutet, nicht wie hier *eilen*. Der Bühne ist ἀσπερχής, so viel wir wissen, ein fremdes Wort; obschon Sophokles Ai. 971. περισπερχίς πάθος, aber in der Bedeutung von βαρύς, περιωδυνός sagt. Auch ἀμφιδοξός in activer Bedeutung kann Zweifel erregen. Die Worte des 55ten V. εἰς ὧτα φέρειν sind dem Sophokles Ai. 146 entlehnt: τοιούτους λόγους ψιθύρους πλάουσιν εἰς ὧτα φέρει πᾶσιν Ὀδυσσεύς — so wie die Schlufszeilen:

ἀλλ' εἰσορῶ γὰρ τύραννον χθονὸς τῆςδ'
Ἄργεας, Ἀχρίσιον, πρὸ δόμων στείχοντα

mit geringer Veränderung den Worten des Chores im Hercul. Fur. 138 139. nachgebildet sind:

ἀλλ' εἰσορῶ γὰρ τῆςδε κοίραν χθονὸς
λύκον παρόντα τῶνδε δωμάτων πέλας.

Wen diese Induction noch nicht überzeugen sollte, dem möchten wir rathen, wenn auch nichts

410 Über den Prologus der Danae.

anderes, doch die noch übrigen Bruchstücke der Euripideischen Danae sogleich nach diesem Prologe zu lesen, und sich dann zu fragen, ob ihn aus diesem derselbe Ton anspreche, und derselbe Geist freier Dichtung ihm entgegenwehe.

F.

jener Lehre ergänzt werden können, auch ihre Nachfolger, den Zenon und Melissós, in die Betrachtung ziehen. Wenn sich so von der einen Seite das Feld der Vergleichung ausdehnt, so beschränkt es sich von der andern wieder: denn hauptsächlich wird hier nur von dem Theile des Eleatischen Systems die Rede sein können, welcher sich mit der Betrachtung der Natur beschäftigt, da die Philosophie des Empedokles sich vorzüglich auf die Natur bezog, und der andere Theil oder die Verstandeslehre des Eleatischen Lehrgebäudes kommt also nur so weit in Betrachtung, als wir etwa auch die Physik der Eleaten in Verbindung mit ihrer Dialektik betrachten müssen.

In der Naturlehre aber ist das Eigenthümliche, welches den Empedokles von allen Ionischen Philosophen unterscheidet, die Trennung des Stoffes in die vier bekannten Elemente und der Gegensatz zwischen den bewegenden Kräften, zwischen Liebe und Streit; durch die Trennung der Elemente und der bewegenden Kräfte von dem bewegten Stoffe steht er den frühern Ioniern entgegen, durch den Gegensatz in den bewegenden Kräften aber und durch die endliche Verschiedenheit der Elemente zeichnet er sich vom Anaxagoras aus. Wenn wir nun auf die Eleatische Naturlehre sehen, so müssen wir bedauern, daß uns die Nachrichten über sie so karglich flossen, unstreitig aus dem Grunde, weil sie von geringer Bedeutung schien neben der Verstandeslehre der Eleaten, und von diesen selbst auch vielleicht weniger sorgfältig behandelt wurde; so

müssen wir uns also über die Naturlehre der Eleaten größtentheils aus sehr karglich fließenden und getrübten Quellen unterrichten. Nur allein vom Parmenides sind uns glücklicherweise einige Bruchstücke gerettet, die uns wenigstens die Hauptzüge seiner Naturlehre erkennen lassen; um daher an den sichersten Punkten anzuknüpfen, will ich zuerst von diesen zu reden beginnen. Er nun, nachdem er von dem gehandelt, was in Wahrheit sei, hebt an, auch das auseinanderzusetzen, was uns zu sein scheint und so wie er vorher alle Gegensätze auflösend verfahren war, so fährt er fort den Schein nach Gegensätzen auseinanderlegend. Deswegen stellt er an die Spitze alles Seins das Lichte und das Finstere und mehrere solcher Gegensätze, welche ihm die beiden Elemente, das Feuer und die Erde bedeuten,³ und aus der Zusammensetzung dieser beiden entgegengesetzten Stoffe und aus ihrer Mischung scheint er die ganze Reihe alles scheinbaren Seins sich entwickelt zu haben; denn man muß annehmen, daß die Eleaten, so wie sie in ihrer Verstandeslehre die Wahrheit der Bewegung mit den vielfachsten Gründen bestritten, so in ihrer Lehre von der Meinung alle Entstehung und Veränderung aus der Bewegung der einzelnen Theile mechanisch ableiteten. Daran schließt sich dann auch die Trennung der bewegenden Kräfte von dem

³ V. v. 114 und folg. der Bruchstücke des Parmenides, gesammelt von Brandis: *Commentationum Eleaticarum pars prima*. Altona, 1813.

dem beweglichen Stoffe an; jene stellte sich Parmenides in ihrer Einheit unter dem Begriff der Nothwendigkeit vor,⁴ in ihrer Getrenntheit aber unter den Gestalten des Eros oder der Liebe und der Uneinigkeit.⁵ Hierin muß man nun schon deutlich die Grundzüge der Empedokleischen Naturlehre erkennen; denn als das Wichtigste und Nothwendigste in dieser muß man die Trennung der Elemente ansehen und die Entgegensetzung der Kräfte, als weniger wesentlich aber die Trennung der Elemente in vier, an deren Statt beim Parmenides nur zwei entgegengesetzte sich finden; die Einheit der Kräfte aber, welche Parmenides in dem Begriffe der Nothwendigkeit auffasste, finden wir auch beim Empedokles unter derselben Gestalt, nur freilich so, daß sie als außer dem Gebiete der Erfahrung liegend, mehr als eine mythische Form erscheint, weil sie zur Erklärung des Wechsels in den Dingen nicht angewendet werden kann in ihrer Einheit, sondern nothwendig in einer wechselnden, sich entgegengesetzten Thätigkeit sich äußern muß, in Liebe und in Haß; so wird sich aber nothwendig auch beim Parmenides die Physik gestaltet haben, wenn er auch vielleicht nach seiner Art die Einheit der Kräfte fester zu halten suchte und bestimmter und häufiger auf sie zurückwies. Aus einer solchen genauern und mehr in die Einzelheiten eingehenden Betrachtung

⁴ V. 127 — 132. Stob. Eclog. phys. Tom. I, p. 482. ed. Heeren. Plut. de plac. phil. 1, 25.

⁵ V. 133. Cic. de nat. D. I, 21.

er habe nur zwei Elemente angenommen, das Feuer und das Wasser; Stobäos dagegen ⁹ behauptet, er habe vier Elemente angenommen und als bewegende Ursachen den Streit und die Liebe. Aus allem diesem, so schwankend und lückenreich auch das Einzelne sein mag, geht doch wol klar im Allgemeinen dies hervor, daß in der Eleatischen Naturlehre man eine Trennung der Elemente für nothwendig hielt, über die Bestimmung derselben aber ein jeder Philosoph um so natürlicher seiner eigenen Ansicht folgte, da alles in diesem Gebiete ihnen nur nach der Meinung bestimmbar schien. Denn da sie die Einheit in dem höheren Gebiete der Philosophie suchten, in welchem alle Erscheinungen verschwinden, so glaubten sie in der Naturlehre sie entbehren zu können, und da sie eben zu dem Begriffe jener höheren ewigen Einheit dadurch gelangt waren, daß sie jede Veränderung als ein Entstehen aus dem Nichts ansahen, so mußte sich natürlich bei ihnen eine mechanische Physik bilden, in welcher alles nur durch Mischung der verschiedenen Elemente entsteht oder durch die scheinbare Bewegung der Theile, welche sie in der Erscheinungswelt annahmen; durch eine solche Lehre wurde der Gedanke eines Entstehens aus dem Nichts wenigstens um etwas zurückgeschoben. Daher finden wir denn auch, daß sie in ihrer Verstandeslehre den Satz, daß durch Verwandlung

⁹ Am angef. O.

alles geschehe, nur schlechthin verneinten, als so-
gleich für sich ungereimt und unhaltbar, die meiste
Kunst ihrer Dialektik aber dazu verwendeten, die
Unmöglichkeit der Bewegung zu zeigen. An die-
se Übereinstimmung des Empedokles mit den Ele-
aten in den Lehren der Physik, welche mit Recht
als die Hauptbestimmungen angesehen werden, moch-
te sich nun auch wol manches Einzelne anschlie-
ßen, welches auf gleiche Weise von beiden Seiten
ausgebildet wurde, und zwar finden wir eine solche
Übereinstimmung vorzüglich und deutlich genug,
um hier zu Anfange gleich erwähnt zu werden,
in der Lehre von dem menschlichen Denkvermö-
gen, indem Parmenides so wie Empedokles annahm,
daß aus der Mischung der Elemente die Elemente
erkannt würden, nach dem Gesetze, daß nur das
Gleichartige das Gleichartige erkenne; ¹⁰ diesem
Grundsatzes seines Lehrers blieb auch Zenon getreu,
indem er behauptete, die Seele sei ein Gemisch aus
den vier Elementen. ¹¹

Um uns nun eine bestimmtere Vorstellung von
diesem Verhältnisse des Empedokles zu den Eleaten
zu machen, müssen wir annehmen, daß Empedo-
kles, in die Lehre der Eleaten eingeweiht, doch
von den Gründen ihrer Verstandes-Wissenschaft
nicht so lebhaft ergriffen wurde, um das Wissen
der Erfahrung, nach welchem ihn seine eigenthüm-
liche Natur zu streben trieb, völlig aufzugeben, so

¹⁰ S. V. 147 — 150.

¹¹ Diog. Laert. IX, 29.

424 Die philosophische Lehre

dafs ihm also der Theil ihrer Lehre, welcher von der Natur und ihren Erscheinungen handelte, eine vor dem andern ausgezeichnete Bedeutung erhielt; und diese Art des Philosophirens mochte ihm vielleicht um so mehr genügen, da auch in der Betrachtung des einzelnen Seins nach Eleatischen Grundsätzen die Spuren des Begriffes von dem All als Einheit, auf welchen die ganze Eleatische Schule sah, sich nicht verleugnen lassen. Aber jener Begriff von der Einheit im All, welcher die Grundanschauung der Eleaten ist, zog sich bei ihm in einen andern Kreis der Gedanken, in das mythische, religiöse Gebiet hinüber, welches man bei ihm in seiner Philosophie nicht verkennen darf,¹² und welches auch seinem Leben den priesterlichen Charakter gab, der in Verschmähung weltlicher Herrschaft bei unverhohlenem Streben nach äufserer Auszeichnung sich kund gibt.¹³ Am bestimmtesten aber scheint sich dies in dem auszusprechen, was uns Sextos¹⁴ von einem Gegensatze sagt, den Empedoklés gemacht haben soll zwischen der menschlichen und der göttlichen Wahrheit (*ἀνθρώπινος* und *θεῖος λόγος*); sollte unter diesem nicht ein ähnlicher Gegensatz verborgen sein, wie der beim Parmenides zwischen der Wahrheit (*πῶς ἐστι*) und der Meinung? Wenn dieses wäre, so würde sich uns sogleich das Räthsel lösen,

¹² Ein Theil seines Gedichtes führte die Ueberschrift *καθάρσις*, Sühnungen.

¹³ Diog. L. VIII, 63 und 66.

¹⁴ Adv. Mathem. VII. §. 122.

warum Empedokles, wenn er als ein Schüler der Eleatischen Naturlehre zu betrachten ist, nicht auch den ersten Theil der Eleatischen Philosophie, die Lehre von dem Sein und dem Einen, in seinem Werke darstellte; denn nach jener Stelle des Sextos sah er die göttliche Wahrheit als unaussprechbar an. Aber auch den Grund dieser Ansicht darf man nicht sehr fern suchen; er liegt in der Art, wie die spätere Eleatische Philosophie, vorzüglich durch Zenon, bloß auf eine verneinende Weise verfuhr, die gemeine Ansicht der Menschen bekämpfend, und von dem Einen, Göttlichen nichts bejahend, sondern nur die Eigenschaften sinnlicher Dinge ihm absprechend; aus dieser Ursach also zog sich der Begriff des Einen dem Empedokles in das Gebiet des Mythos hinüber und er stellte ihn nicht als ein wirkliches Wissen, sondern nur als den Endpunkt menschlicher Wissenschaft dar. Und mußte diese Ansicht nicht ganz natürlich entstehen in solchen, welche etwas mehr verlangten, als die bloße Verneinung? Jene Lehre des Empedokles von den Wahrheiten, welche zu erkennen den Menschen erlaubt sei und welche nicht, kann man auch in einem Bruchstücke des Empedokles finden, welches uns ebenfalls Sextos aufbewahrt hat. ¹⁵

Die Darstellung des Empedokles muß man sich ganz nach der Weise epischer Dichtung denken.

¹⁵ A. a. O. In der Sammlung von Sturz V. 342 und 345. Ich übersetze V. 342 nicht wie Sturz: Ich bitte dich, daß du hören wollest, was Sterbliche bitten dürfen; sondern wie es leichter scheint: Ich bitte, daß ich hören möge, was Sterblichen zu hören erlaubt ist.

Verwandschaft beider Lehren zu betrachten sein; ferner aber sprechen für meine Meinung die Lehren des Empedokles vom Schlafe und vom Tode; ²⁷ der Tod nemlich soll in der gänzlichen Trennung des Feuers von den Erdtheilen bestehen, und der Schlaf soll seinen Ursprung in einer theilweisen Trennung des Feuerigen vom Irdischen haben; man sieht hierin, wie der unvollkommene Zustand durch theilweise oder gänzliche Entfernung des Feuers entsteht; ebenso sind nach ihm die wärmeren Geburten die männlichen, die kälteren die weiblichen. ²⁸ Es wird einem jeden unbenommen sein zu muthmaßen, daß dieser Vorzug des Feuers vor den übrigen Elementen aus seiner größern Verwandschaft mit der vereinigenden Liebe herrflos; doch will es mir nicht gelingen für diese Meinung sichere Belege zu finden. Noch ist ein anderer Punkt in der Lehre von den Elementen einer Auseinandersetzung bedürftig, über welchen widersprechende Angaben bei den alten Schriftstellern gefunden werden; der Pseudo-Plutarch nemlich berichtet, ²⁹ Empedokles habe vor den Elementen ganz kleine Theile der Elemente angenommen; damit scheint er untheilbare Körper,

²⁷ Plut. de plac. phil. 5, 23 und 25.

²⁸ Arist. de gener. anim. 1, 18; 4, 1. Plut. de plac. phil. 5, 7. vergl. V. 241 — 243. Interpres Horatii in editione Cruquiana ad art. poet. v. 405. p. 638. Empedocl. dicebat arda ingenia frigido circa praecordia sanguine impediri.

²⁹ De plac. phil. 1, 13.

Atome, anzudeuten, wie denn auch Aristoteles³⁰ aus der Lehre des Empedokles von den Poren, die er mit dem leeren Raume der Atomisten vergleicht, schließt, daß Empedokles solche untheilbare Körper habe annehmen müssen. Nun läßt es sich gewiß auch nicht leugnen, daß Empedokles nach seiner Lehre von der Zusammensetzung der einzelnen Körper genöthigt war, eine Theilung der Elemente in gleichartige Theile anzunehmen und hieraus, so wie aus jener Stelle des Plutarch, muß man es sich erklären, wie Tennemann verführt werden konnte, dem Empedokles die Lehre von untrennbaren Theilen der Elemente zuzuschreiben;³¹ allein eben aus jener Stelle des Aristoteles ist es klar, daß Empedokles dies nie ausdrücklich gelehrt hat, vielmehr soll er nach einer anderen Stelle des Aristoteles³² angenommen, jedoch nicht deutlich gesagt haben, daß die Elemente zwar ins Unendliche theilbar wären, jedoch niemals getheilt werden würden.

Neben diesen vier Elementen, welche Empedokles als träge Masse ansah, nahm er zwei wirkende Kräfte an, Liebe und Haß, welche die Ursachen aller Bewegung, Mischung und Entmischung der Elemente sind. Über diese entgegengesetzten Kräfte

³⁰ De gener. et corr. 1, 8.

³¹ Gesch. d. Phil. S. 243; in seinem Grundriß der Geschichte d. Phil. S. 58. scheint er diese Behauptung stillschweigend zurückzunehmen, indem er nur von Elementen, die aber nicht einfach sind, spricht.

³² De coelo, 3, 6.

nen wollte, zu einer Vergleichung derselben mit dem Körperlichen seine Zuflucht nehmen, indem er sie das Feinste nannte. Aus der Entgegensetzung des Bewegten und des Bewegenden bildete sich in der Physik zuerst die Entgegensetzung des Körperlichen und des Geistigen; jener Gegensatz ist für gleichgeltend mit diesem, nur noch in einem unentwickelten, rohen Zustande zu halten. Daher darf man sich nicht wundern, daß man beim Empedokles noch solche Ausdrücke von dem Wesen des Hasses und der Liebe findet, welche ein räumliches Sein derselben, Länge und Breite, anzeigen.³⁶ Aus dieser Ursach kann ich auch nicht der Meinung Tennemann's und Krug's beitreten, welche Liebe und Haß nach dem Empedokles nicht für Substanzen anerkennen wollen, sondern nur für Kräfte der Materientheile.³⁷ Die Elemente sah Empedokles durchaus nur als tödte Masse an, und er setzte ihnen die bewegenden Kräfte entgegen, so wie wir den Geist dem Körper entgegensetzen. Hierin ist eine auffallende Ähnlichkeit und dabei doch Verschiedenheit seiner Lehre mit der Lehre des Anaxagoras; dieser faßte nemlich den Gegensatz zwischen dem Bewegten und dem Bewegenden ebenfalls in Beziehung auf den Geist auf, allein diesen betrachtete er von der Seite der Erkenntniß; der Geist ist ihm Vernunft; Empedokles aber betrachtet das

³⁶ V. 30 und 31; 51 und 52.

³⁷ Tennem. Gesch. d. Phil. Th. I. S. 245. Krug's Geschichte d. Phil. alter Zeit, S. 131.

das dem Stoffe Entgegengesetzte von der Seite des Willens oder des Begehrens und Verabscheuens, der Liebe und des Hasses. In dieser Rücksicht hat auch Aristoteles darin Recht, daß er den Gegensatz der Liebe und des Hasses auf den sittlichen Gegensatz des Guten und des Bösen durch eine freie Auslegung zurückführte;³⁸ das, worauf er sich hierbei in der Schrift des Empedokles bezog, mochte von ähnlicher Art sein, wie die Benennungen und Beinamen, mit welchen er die Liebe und den Haß belegte, jene milddenkend und ehrwürdige Harmonie, diesen blutigen und verderblichen Streit nennend;³⁹ daß aber Empedokles von jenen sittlichen Begriffen des Begehrens und des Verabscheuens in der Vorstellung der bewegenden Kräfte ausging, davon geben Zeugnis nicht die Namen allein, sondern auch mehrere andere Spuren, vorzüglich und überhaupt das Berufen auf die innere Erfahrung,⁴⁰ dann im Einzelnen das Zurückführen des Geschlechtstriebes, der Menschenfreundlichkeit und der freudigen Empfindungen auf die Macht der Liebe.⁴¹

Nach dieser Trennung des Stoffes und der bewegenden Kräfte erklärte nun Empedokles alle Naturerscheinungen auf eine mechanische Weise, und er

³⁸ Metaph. I, 4.

³⁹ Ἠνίοποιον, nach der Verbesserung Schäfers. S. Emped. et Parmenidis fragmenta illustrata a Peyron, Lips. 1810. p. 14; Plut. de Isid. et Osir. Tom. II. p. 370.

⁴⁰ V. 53; 520.

⁴¹ V. 54 — 56.

Litt. An. No. 4.

436 Die philosophische Lehre

steht hierin, so wie Anaximander und Anaxagoras, den übrigen Ionischen Philosophen entgegen, die durchaus in den lebendigen Kräften den Ursprung alles Werdens suchten; mit jenen ist ihm aber auch dieses gemein, daß er nicht, wie die Atomisten, ein Leeres annahm, sondern behauptete, daß alles vom Stoffe erfüllt sei. Aus jenen Gründen ist ihm also ein Entstehen und Vergehen im eigentlichen Sinne dieser Wörter gar nicht denkbar, und eine Natur der einzelnen Dinge, welche einer Veränderung, der Geburt und dem Tode unterworfen sind, gibt es gar nicht, dies sind vielmehr nur leere Namen, und was mit ihnen benannt wird, ist in der Wahrheit nur Trennung und Verbindung der Elementartheile. Aus einer nicht vollständigen Trennung der mechanischen von der dynamischen Ansicht muß man es sich erklären, daß Aristoteles den Empedokles deswegen tadelt,⁴² weil er den Elementen nicht eine beständige, gleichmäßige Bewegung beigelegt habe, so daß z. B. die Luft nicht immer nach oben zu sich absondere, sondern zuweilen auch das Feuer; nach dieser Ansicht behauptet sodann Aristoteles, daß Empedokles dem Zufall die Richtung der Bewegung überlassen habe, worin er offenbar mehr auf die Worte des Empedokles, die hiermit übereinstimmen, sieht, als auf den Sinn derselben, denn sagt Aristoteles, die Liebe und der Haß sind nur Ursachen der Verbindung und

⁴² Phys. II, 4; de gen. et corr. 2, 6.

der Trennung; aber wenn etwas getrennt ist, so muß es sich nach der Trennung außer der Gewalt des trennenden Hasses befinden, und seine Richtung für sich nehmen, wie Aristoteles sagt, nach seiner Natur, wie Empedokles, nach dem Zufall; dies ist aber eine Scheidung der Thätigkeit, die in dem Empedokles nicht ist, sondern von dem Aristoteles nur vorausgesetzt wird, nach jener unvollständigen Art, in welcher, wie oben erwähnt, Aristoteles den Gegensatz unter den bewegenden Kräften faßte; denn nach jenes Lehre sind die Liebe und der Haß nicht nur die trennenden, sondern auch die verbindenden Kräfte, und die Richtung zu einer andern Zusammensetzung hängt ebenso wohl von ihnen ab, als die Trennung von einer Zusammensetzung. Wenn Empedokles demungeachtet sagt, daß die Elementartheile sich bald so, bald so bewegen, wie es fällt, so bedeutet dies nichts anders, als daß die Ursach der Bewegung nicht in den Elementartheilen selbst, sondern außer ihnen in den bewegenden Kräften liegt, die nicht nach bestimmten Gesetzen, z. B. die Luft nach oben und die Erde nach unten bewegen,⁴³ sondern nur nach diesem Gesetze, daß die Liebe das Ungleichartige zu dem Gleichartigen und der Haß das Gleichartige zu dem Gleichartigen führe.⁴⁴ Jene Ansicht von der zu-

43 Vergl. Achill. Tatii Introd. in Arat. c. 4.

44 Aus dieser Ursach ist also auch die Unterscheidung des Aristoteles (de anima 1, 4.) nach der Ansicht des Empedokles zwischen der Mischung aus vernünftigem Grunde und

des Simplikios kann vielleicht ihren Ursprung in solchen Stellen des Empedokles gehabt haben, welche von dem Zustande des Alls reden, in welchem die Liebe noch nicht alles gesammelt hat, sondern Theile des Alls noch in der Gewalt des Hasses sind.⁵⁰ Aus einigen Stellen des Empedokles selbst, aber sieht man wohl, wie er dies ganze Verhältniß sich vorstellte; die Liebe sah er an als in der Mitte eines großen Kreises ruhend, so wie die Nothwendigkeit, deren Gewalt sie zum Theil in sich darstellt; aus dieser Mitte zieht sie alles an sich, und vereinigt das Ungleiche, der Haß aber wird durch das wachsende Übergewicht der Liebe immer mehr zurückgedrängt bis an die äußersten Grenzen des Alls (*ἔσχατα τοῦ κύκλου*); dann aber ist erst das Übergewicht der Liebe vollkommen und alles zu Einem geworden, wenn der Haß gar nichts mehr bewegt, sondern wirklich nur an den äußersten Grenzen der Kugel steht: hier mochte er sich den Haß als die Grenzen des Alls bewahrend denken.⁵¹ So ist auch der Grund, welchen Tennemann dafür anführt, daß die Feindschaft aus der Mischung nicht ausgeschlossen sei, weil nämlich sonst alles eins sein würde, offenbar nicht haltbar; denn in keinem andern als in diesem Begriffe der Mischung, kann man das Eine finden, welches er nach dem Berichte al-

⁵⁰ So z. B. V. 141 — 148; vergl. hierbei die angeführte Schrift Peyron's S. 37; dieser hat jene Stelle aus der Turiner Handschrift besser.

⁵¹ S. V. 136 — 150.

ler Alten gelehrt haben soll.⁵² Hierbei ist zu bemerken, daß man den Urzustand des Empedokles nur nach dem Aristoteles eine Mischung der Elemente nennt; Empedokles selbst scheint sich dieses Ausdrucks nicht bedient zu haben; er nannte ihn das Eine oder den Sphäros wegen der Kugelgestalt, welche er ihm zuschrieb, so wie die Eleaten ihrem Eins und All. So vergleicht man auch diesen Urzustand unpassend mit dem Chaos, wenigstens muß man gestehen, daß der Begriff des Chaos veredelt in ihm dargestellt wird, da Empedokles sich in ihm die Elemente nicht als unverbunden, noch auch nur dadurch Einheit in ihm dachte, weil er, da es keinen leeren Raum gibt, allen Raum erfüllt,⁵³ sondern weil er eine Vereinigung aller Elemente durch eine wirkende Kraft, durch die Liebe in ihm setzte. Daß hier von einer vollkommenen Einheit die Rede ist, läßt sich gar nicht bezweifeln, vorzüglich wenn man bedenkt, daß Empedokles nach einer Äußerung des Aristoteles⁵⁴ sich auch eine Erkenntniß

⁵² Plat. in Soph. p. 242. 243. ed. Steph.

⁵³ Tennemanns Gesch. d. Phil. S. 245. 246. Ohne Grund unterscheiden Tennemann (Abriss d. Gesch. d. Phil. S. 93.) und Krug (Gesch. d. Phil. alt. Zeit, S. 134.) zwischen Chaos und Sphäros.

⁵⁴ Metaph. II, 4; de anim. 1, 6; bei dieser Stelle des Arist. ist es merkwürdig, daß er in Zweifel darüber ist, ob nicht die Liebe das Eine des Empedokles sein möchte; zugleich aber nennt er sie auch wieder nur die Ursach, daß alles eins sei. Unterschied Emp. Ursach und Wirkung nicht immer sorgfältig genug?

442 Die philosophische Lehre

des Sphäros dachte; der Tadel aber des Aristoteles, daß Empedokles die Erkenntniß des vollkommensten Wesens sich als unvollkommener gedacht habe, als die Erkenntniß anderer Dinge, trifft ihn auch nur halb, denn freilich erkennt der Sphäros den Haß nicht, denn Gleiches wird nach dem Empedokles nur durch Gleiches erkannt; aber das Sein des Hasses ist auch in dem Zustande des Sphäros der That nach völlig aufgehoben, und nur den Worten nach beibehalten; der Haß und die Liebe haben nur in der Nothwendigkeit ihr Sein; wenn aber die Nothwendigkeit nur in der Liebe wirksam und also ganz zur Liebe geworden ist, so kann ein Sein des Hasses nicht mehr gedacht werden. Von seinem Standpunkte aus hätte sich Aristoteles dies auch so widerlegen können: wenn die Liebe das Gute, und der Haß das Böse ist, so wird deswegen die Erkenntniß des vollkommenen Wesens nicht als unvollkommen erscheinen können, weil es den Haß nicht erkennt, ebenso wenig wie das Wollen des vollkommenen Wesens als unvollkommen erscheinen kann, weil es das Böse nicht will. Dieses Eins oder den Sphäros nannte Empedokles auch Gott,⁵⁵ und mit vollem Rechte darf man wol behaupten, daß in ihm der Begriff der Gottheit beim Empedokles recht eigentlich seinen Sitz hatte, denn freilich spricht er auch von vielen an-

⁵⁵ Arist. de anim. 1, 5. Alex. Aphrod. ad Arist. Metaph. p. 96. Simpl. ad Arist. de anim. p. 18.

dem Dingen als von göttlichen, und nennt die Elemente, jedes einzelne, und die bewegenden Kräfte, jede einzelne, Götter, auch die Nothwendigkeit nennt er eine Gottheit und die Seelen göttlich, allein diese Ausdrücke sind theils auf seine Dichtersprache zurückzuführen, theils auf seine pantheistische Vorstellungsart und die Verbindung des Begriffs des Göttlichen mit dem Begriffe des Ewigen. Wie weit er aber von der gemeinen anthropomorphistischen Vorstellungsart von der Gottheit entfernt war, das zeigen einige Bruchstücke seines Gedichte; ⁵⁶ jedoch muß man sich von dem Verstande, der mit seiner Kraft die ganze Welt durchströmt, nicht verführen lassen, in dem Empedokles die Vorstellung von einer Weltseele zu suchen; sie ist ebenso wenig in ihm als in dem Xenophanes, der auf eine ähnliche Weise von der Gottheit spricht; man muß sich dabei daran erinnern, daß in dem Empedokles noch gar kein Unterscheiden des Erkennenden von dem körperlichen Sein ist; alle Elemente sind ja nach ihm ebenfalls erkennende Seelen. Eine weitere Erkenntniß der Menschen von dem Sphäros und der Gottheit mochte aber Empedokles nicht annehmen, als diese, welche sich nur auf das Entstehen des Sphäros bezieht; deswegen sagte er, die Gottheit sei unnahbar, weder mit den Augen zu erreichen, noch mit den Händen zu fassen; ⁵⁷

⁵⁶ V. 295 — 304.

⁵⁷ V. 302 — 304.

die Liebe, wie sie allen Dingen sich umwälzt, könne kein Sterblicher erkennen.⁵⁸ Hierbei bezog er sich wahrscheinlich darauf, daß wir nicht die Vereinigung der vier Elemente zu einer Einheit, sondern nur ihre Trennung uns denken können, und hieraus mag auch seine Lehre von der göttlichen Wahrheit, die er für unaussprechbar hielt, herrühren. Die außerweltlichen Zustände sah Empedokles als unbeweglich an, so wie dagegen der Zustand der Welt in einer ewigen Bewegung ist;⁵⁹ demungeachtet kann sich Empedokles wohl eine Kreisbewegung des Sphäros gedacht haben, wie auch eine solche durch die Lehren des Xenophanes, so weit wir sie kennen, nicht ausgeschlossen wird. In den Bruchstücken des Empedokles finden wir nichts genau darüber bestimmt, ob er jener außerweltlichen Zustände sich nur zur Erklärung der Welt bediente, und sie als Übergangspunkte von der Herrschaft der Liebe zur Herrschaft des Hasses und umgekehrt betrachtete, oder ob er ihnen wirklich eine längere Dauer in der Zeit zuschrieb; Aristoteles und seine Ausleger sprechen jedoch bestimmt von Zeiträumen zwischen den auf einander folgenden Weltbildungen.⁶⁰ Die Ausleger des Aristoteles deuten die Lehre des Empedokles vom Sphäros und der Welt auf die Vorstellung von einer Verstandes- und ei-

⁵⁸ V. 57 u. 58, nach der Verbesserung von Sturz.

⁵⁹ V. 44 u. 45.

⁶⁰ Arist. Phys. VIII, 1.

ner wahrnehmbaren Welt (κόσμος νοητός und αἰσθητός), von welchen jene die Vorbilder dieser in sich enthalten soll;⁶¹ diese Auslegung ist gewiß der Ansicht des Empedokles fremdartig; allein man kann doch die Frage nicht umgehen, ob in dieser nicht einiges gelegen war, woran sich diese spätere Lehre anknüpfen ließe, oder, um bestimmter zu reden, ob Empedokles annahm, daß neben der Welt auch noch der Sphäros bestehe und nicht bloß durch den Untergang der Welt. Denn wenn man jenes annehmen müßte, so würde offenbar die Lehre des Empedokles vom Sphäros der Lehre von der Verstandeswelt näher stehn. Um aber zu erforschen, ob Empedokles das Sein des Sphäros oder eines allein durch Liebe verbundenen Wesens neben der Welt, die durch Liebe und Haß verbunden wird, angenommen habe, müssen wir uns eine Vorstellung davon zu machen suchen, auf welche Weise die Welt aus dem Sphäros durch die Wirkung des Hasses hervorgeht. Überhaupt lassen sich zwei Arten eines solchen Hervorgehens denken: entweder wird der Sphäros sogleich und gleichsam auf einen Schlag vom Hasse in allen seinen Theilen berührt, so er auf einmal in viele Theile zerfällt und eine durch Liebe und Haß vereinigte und getrennte Vielheit

⁶¹ Ein ähnlicher Gegensatz scheint auch in dem zu liegen, was von dem Verfasser der Schrift *de plantis* (1, 2) gesagt wird, nemlich Empedokles lehre, in der unvollkommenen Welt nur, nicht in der vollkommenen würden die Thiere geboren.

aufzeigt; oder der Haß ergreift nur allmählig einzelne Theile des Sphäros, und reißt sie von dem Ganzen los, so daß das Übrige noch ungetrennt in der Gewalt der Liebe bleibt, und nur allmählig ein gleiches Schicksal mit den schon früher getrennten Gliedern erfährt. Diese letztere Art würde also ein Nebeneinandersein des Sphäros und der Welt zulassen oder voraussetzen, und beim ersten Anblick scheint es wohl, als wenn mit dieser Art sich leichter das allmähliche Wachsen des Hasses zum Übergewichte über die Liebe oder auch wieder in der Rückkehr zur Einheit das allmähliche Wachsen der Liebe zum Übergewichte über den Haß vereinigen ließe; allein auch nach jener erstern Art läßt sich ein solches allmähliches Wachsen denken, wenn man voraussetzt, daß das Einwirken des Hasses anfangs zu größern Gestaltungen der Dinge geführt habe, in welchen also die Liebe noch eine größere Macht zeigte, nachher aber immer abnehmend zu geringern Gestaltungen bis zuletzt zu den kleinsten, in welchen kaum noch eine Verbindung des Ungleichen erkannt werden kann. Schwerer möchte sich hiermit vereinigen lassen das, was Empedokles lehrt von dem Zustande der einfachen oder elementarischen Körper neben dem Zustande der zusammengesetzten oder organischen Dinge; diese elementarischen Körper müssen gedacht werden, als durchaus durch die Macht des Hasses gebildet, da sie allein aus dem Gleichartigen zusammengesetzt sind; allein hier werden uns Einige. entgegensetzen, daß auch die Elemente, wie sie uns erscheinen, ungleicharti-

ge Theile in sich enthalten, und das Ganze nur nach dem Übergewichte der Theile einerlei Art Feuer, Erde, Wasser genannt werde, eine Vorstellung, die Empedokles mit dem Anaxagoras gemein habe.⁶² Diese Vorstellungsart muß jedoch erst als Empedokleisch nachgewiesen werden; die Stellen, welche dafür angeführt werden, beweisen sie durchaus nicht,⁶³ vielmehr scheint das Gegentheil aus einem Bruchstücke des Empedokleischen Gedichts hervorzugehen.⁶⁴ Wenn nun die Elemente als das Erzeugniß des Hasses allein angesehen werden, so scheint es der Übereinstimmung gemäß zu sein, daß Empedokles diesen entgegengesetzt auch ein Erzeugniß der Liebe allein annahm, und hierin sind die organischen Körper den elementarischen nicht entgegengesetzt, denn sie werden betrachtet als das Erzeugniß der Liebe und des Hasses; und so kommen wir auf die

⁶² S. Tennem. Gesch. d. Phil. S. 244. III. Krug's Geschicht. d. Phil. alt. Z. S. 131, 2.

⁶³ Das *ἐν αἰ πολλὰ*, worauf sich Tennemann bezieht, hat einen ganz andern Sinn, der schon oben berührt ist und nach Plat. Sophist. I. c. nicht zweideutig sein kann; in Arist. Phys. I, 4. bezieht sich nur der erste Theil auf den Empedokles; de coelo 3, 7. bezieht sich darauf, daß Aristoteles behauptete, die Auflösung des Sphäros in die Elemente sei nur durch eine Verwandlung der *ύλη* möglich; de gener. et corr. 2, 3. ist wieder nur das erste auf den Empedokles zu beziehen; in cap 7. ist nicht von den Elementen, sondern von den zusammengesetzten Dingen die Rede.

⁶⁴ V. 70 — 72. Die Sonne glänzend zu schauen und warm durchaus, das Wasser in allen Theilen finster und kalt.

natürlichste Weise zu der Vermuthung, daß Empedokles den Sphāros, das Erzeugniß der Liebe, als neben der Welt bestehend ansah, so wie die gleichartigen Zusammensetzungen der Elemente in der Welt bestehen. Und wie liefse sich auch wol anders, als auf diese Weise, der Unterschied erklären, welchen Empedokles nach dem Pseudo-Plutarch gemacht haben soll zwischen dem All und der Welt, indem er sagte, die Welt sei nur ein kleiner Theil des All, das Übrige aber seien die Urwesen?⁶⁵ Eben dieses Sein der Urwesen ist das Sein des Sphāros neben der Welt. Auf diese Weise möchte man aus dem Zusammenhange des Systems dafür entscheiden, daß Empedokles die zweite Art der Weltbildung aus der ursprünglichen Einheit, nach welcher allmählig durch den Haß einzelne Glieder der Gewalt der Liebe entzogen werden, vor der erstern habe vorziehen müssen, doch brauchen wir uns glücklicher Weise nicht bloß auf solche Schlüsse zu beziehen, sondern wir finden davon selbst noch Spuren in den eigenen Worten des Empedokles; denn da, wo er von der Rückkehr der Dinge zu der allgemeinen Einheit redet, spricht er auch davon, wie vieles noch unvermischt bleibe, welches der Haß zurückhalte; ein Theil der Glieder sei dann geblieben, ein anderer herausgeschritten aus dem All, und so viel immer hervorlaufe, so viel bekämpfe immer die milddenkende Liebe; dadurch werde

⁶⁵ De plac. phil. 1, 5.

das sterblich, was vorher der Unsterblichkeit sich erfreute, und vermischt das, was vorher rein war;⁶⁶ man sieht wohl, wie hier Empedokles davon spricht, wie Theile des Alls in der Gewalt der Liebe stehn, andere in der Gewalt des Hasses, jene erfreuen sich eines unsterblichen Zustandes und einer ewigen Ruhe, diese aber sind einer fortwährenden Veränderung und einem ewigen Entstehen und Vergehen unterworfen.

Dafs auf diese Weise Empedokles sich das Hervorgehen aus der Einheit dachte, indem der Haß einzelne Theile des Sphäros in seine Gewalt brachte und zu gleichartigen elementarischen Körpern bildete, daraus mufs man sich auch seine Lehre von der Entstehung der Thiere erklären. Denn er nimmt nicht an, dafs sogleich durch die erste Einwirkung des Hasses organische Körper entstanden, sondern läfst diese vielmehr durch die Einwirkung der Liebe auf das Elementarische in allmähligem Emporsteigen von den unvollkommenen zu den vollkommeneren Gestaltungen entstehen. Nach dieser Art der Vorstellung sind zuerst einzelne Glieder der Thiere entstanden, dann unvollkommene Zusammensetzungen derselben, die ihrer Unvollkommenheit wegen keine Dauer haben und ihr Geschlecht nicht fortpflanzen konnten, bis zuletzt vollkommene Zusammensetzungen der thierischen Glieder ein-

⁶⁶ V. 136 — 148. V. 145 wird von mir anders erklärt, als von Sturz und Peyron.

traten, die sodann ein dauerndes Leben hatten und ihr Geschlecht unter-sich erhielten. Dies Steigen in der Organisation kann man sich nur daraus erklären nach dem Systeme des Empedokles, daß angenommen war, der Haß habe zuerst einzelne Elementartheile zusammengebracht, dann habe die Liebe über diese Gewalt zu bekommen gesucht mit Widerstreben des Hasses, so daß anfangs nur unvollkommene Organisationen hervorgebracht werden konnten; allmählig aber habe in diesen Theilen die Liebe mehr Gewalt erhalten und vollkommere Gestalten zu bilden vermocht. Aristoteles⁶⁷ beschuldigt hiebei den Empedokles, daß er den Zufall in dieser Bildung größtentheils habe obwalten lassen; allein auch in dieser Beziehung kann man den Empedokles gegen diese Beschuldigung vertheidigen, so wie ich dies schon oben in einer andern Beziehung versucht habe; er mochte vielleicht selbst gestehen, daß wegen der Entgegenwirkung der beiden Kräfte, der Liebe und des Hasses, über die Bildung organischer Wesen keine festen Gesetze gegeben werden könnten, und mochte hierin seine Unwissenheit gestehen; allein daß er neben den beiden bewegenden Kräften noch eine dritte habe walten lassen, den Zufall, diesem widerspricht alles, was wir von dem Systeme des Empedokles wissen. Wenn er dieses hätte thun wollen, so würde er seiner Darstellung nach den Zufall ebenso
in

⁶⁷ Phys. II, 4.

in eine Person verwandelt haben, wie die Liebe und den Haß und die Nothwendigkeit; davon finden wir aber nirgends eine Spur, und wie würde sich wol ein solcher Zufall neben der allesbeherrschenden Nothwendigkeit ausgenommen haben? Dies zur Berichtigung der crassen Begriffe von dem Zufall als Erklärungsgrunde der Weltbildung beim Empedokles; wenn aber jene mißgestalteten Geburten den Anschein geben sollten, als wenn Empedokles eine Gesetzlosigkeit in der Weltbildung zugelassen hätte, so muß man sich daran erinnern, daß solche Mißgestalten nur als Folgen des Hasses, der dem weiteren Umsichgreifen der Liebe entgegenstrebt, anzusehen sind.

Die Welt also, so wie sie uns erscheint, entsteht durch die zusammengesetzte Wirkung der Liebe und des Hasses, und sie kann weder allein aus der Wirkung der Liebe, noch allein aus der Wirkung des Hasses erklärt werden; die elementarischen Körper sind jedoch allein durch die Kraft des Hasses verbunden, und erst durch die Wirkung der Liebe auf sie werden sie zu Organisationen vereinigt. Die Verbindung der Elemente zur Organisation geschieht nach einem gewissen Verhältnisse (*λόγος*) der vermischten Theile, und es scheint einen nicht geringen Theil der Empedokleischen in das Einzelne eingehenden Naturwissenschaft angemacht zu haben, die Verhältnisse dieser Mischung zu bestimmen; ⁶⁸ um so mehr muß man sich wun-

⁶⁸ Vergl. Plut. de plac. phil. 5, 22.

dern, daß Aristoteles die Bedeutung des vieldeutigen Wortes *lóyos* misverstehen konnte.⁶⁹ Nach dieser Art der Entstehung mußte dem Empedokles natürlich die organisirte Natur als eine höhere Stufe des Seins erscheinen, als die elementarische, weil sie dem Sphäros, der göttlichen Natur, die allein durch Liebe verbunden ist, näher steht; gegen diesen gehalten aber ist sie nur ein unvollkommener Zustand, und deswegen betrachtet er auch das Sein der Menschen und der Welt als ein unglückseliges, weil es dem wüthenden Hasse unterworfen ist.⁷⁰ Der Pseudo-Origenes⁷¹ sagt, daß Empedokles diesen unglückseligen Kreis der Welt nur bis an den Mond ausgedehnt habe, und man hat dieser Aussage zu vielen Glauben geschenkt; jener Schriftsteller brachte spätere Ideen, so wie er pflegt, hinzu; die Gründe, aus welchen Empedokles den unglücklichen Zustand der Welt ableitet, beziehen sich auf die ganze Welt, und diese schloß er nicht in den Raum von der Erde bis zum Monde ein, sondern sah als Grenze den Kreis der Sonne an.⁷² Alle Dinge der Welt also, Menschen, Thiere und Pflanzen, betrachtete er als von Göttern vertriebene Dämonen, welche Strafe für ihre Vergehungen leiden mußten, bis sie durch diese Strafe geläutert, wieder zur ur-

⁶⁹ De anim. 1, 4.

⁷⁰ V. 80.

⁷¹ Phil. c. 4. Vergl. Philop. ad Aristot. de gener. animal. p. 59.

⁷² Plut. de plac. phil. 2, 1.

sprünglichen allgemeinen Einheit, zum Sphäros, dem Sitze der unsterblichen Götter, zurückkehren dürften. Diese Lehre muß man sich in Verbindung mit dem priesterlichen Charakter des Empedokles denken; sie ist als ein mythisches Bild anzusehen; und als ein solches mußte sie auch vom Empedokles erkannt werden; da er behauptete, daß die göttliche Wahrheit unaussprechbar sei, also nur in Bildern ausgedrückt werden könne. Die Strafe aber, welche die von der Einheit losgerissenen Geister dulden müssen, besteht in nichts anderm, als worin das Unglück der Welt überhaupt besteht, nemlich in dem Abstoßen aller Elemente, indem der Haß eines von dem andern trennt, und keines sich mit dem andern dauernd verbindet.⁷³ Man darf sich nemlich hier unter den Geistern oder Seelen des Empedokles nicht etwa solche Wesen vorstellen, welche in irgend einer Rücksicht den Körpern entgegengesetzt wären, sondern sie sind nichts anderes, als die Körper selbst, die Elemente und die bewegenden Kräfte; denn jedes Urwesen ist eine Seele,⁷⁴ indem Empedokles den Urwesen ein Empfindungs-Vermögen zuschrieb, wornach das Gleiche durch das Gleiche erkannt wird. Es scheint nicht nöthig, daß ich hier ausdrücklich zeige, daß eine eigentliche Metempsychose oder eine Wanderung der Seele durch verschiedene Körper von dem Empedo-

73 V. 356 — 359.

74 Arist. de anim. I, 2.

kles nicht gelehrt werden konnte, da er keinen Unterschied zwischen Seele und Körper machte; dies ist sonst schon geschehn,⁷⁵ und es geht daraus hervor, daß Empedokles nur eine Verwandlung der Leiber annahm, die er in Verbindung setzte mit dem Begriffe von einer Vergeltung für sittliche und unsittliche Handlungen; denn so wie er das unglückselige Geschick der weltlichen Dinge aus einem begangenen Vergehen ableitete, so glaubte er auch, daß die Rückkehr zu den Göttern oder zu der ursprünglichen Einheit im Sphäros durch ein weises und heiliges Leben bedingt werde.⁷⁶ In allem diesen spricht sich sein mystischer Sinn aus, der sich hier in Verbindung setzt mit dem sittlichen Begriff, welcher den bewegenden Kräften zum Grunde liegt.

Die Verbindung der einzelnen Dinge in der Welt und die Einwirkung des einen auf das andere leitete Empedokles von den Zwischenräumen (*τὰ κοῖλα*) ab, welche zwischen den festen Körpern, die das Ding zusammensetzen, liegen. Aus diesen Zwischenräumen oder Poren strömen gewisse Ausflüsse der Dinge aus, und in sie auch wieder die Ausflüsse anderer Körper ein; ein solches Zusammenwirken

⁷⁵ Vergl. Irhovius de palingenesia veterum. Amstelod. 1733. lib. II. c. 3.; ihm folgt auch Sturz p. 471 seqq. und es ist um so mehr zu verwundern, daß Tennemann und Krug diese Lehre von der Seelenwanderung nicht auf bestimmtere Begriffe zurückführten.

⁷⁶ V. 407 — 409.

aber und das daraus hervorgehende Thun und Leiden der Dinge kann nur zwischen solchen Dingen Statt finden, welche übereinstimmende Poren und Ausflüsse haben; denn wenn die Ausflüsse eines Dinges zu groß sind, als daß die Poren eines andern sie aufnehmen könnten, so findet keine Wirkung beider Dinge auf einander Statt.⁷⁷ So ist es z. B. zwischen dem Wasser und dem Öhle der Fall, welche sich nicht mit einander vermischen, weil sie keine entsprechenden Poren haben; dagegen vermischt sich das Wasser mit dem Weine und das Eisen wird vom Magnet angezogen aus dem entgegengesetzten Grunde.⁷⁸ Auf diese Ansicht bezieht sich nun auch die ganze Lehre des Empedokles von der sinnlichen Wahrnehmung; diese geschieht nach ihm dadurch, daß die entsprechenden Ausströmungen in die Poren eines jeden Sinnenwerkzeuges hineinpassen.⁷⁹ Bei der Erklärung des Sehens, sagt Aristoteles,⁸⁰ habe Empedokles eine doppelte Art angenommen, nemlich das Einströmen der Ausflüsse von dem Gesehenen und das Ausströmen des Lichtes aus dem Auge; dieses Letztere würde sich darauf beziehen, daß das Wahrnehmen auch durch eine Thätigkeit im Wahrnehmenden entstehen könne, und nicht bloß durch ein Leiden; daß aber Ari-

77 Plat. Meno p. 76. Aristot. de gen. et corr. 1, 8.

78 Alex. Aphrod. quaest. natur. 2, 23. Ioann. Phil. ad Arist. de gen. animm. fol. 59.

79 Plat. Meno l. 1. Plut. de plac. phil. 4, 9.

80 De sensu 2.

456 Die philosophische Lehre

stoteles diese beiden Zustände in der Wahrnehmung trennt, die Thätigkeit und das Leiden, dies scheint kaum mit der Ansicht des Empedokles übereinzustimmen, vielmehr scheint dieser die Wahrnehmung aus einem zu derselben Wirkung verbundenen Thun und Leiden des Wahrnehmenden abgeleitet zu haben, worin er dem Heraklit gleich ist; so wenigstens läßt der Pseudo-Plutarch das Sehen nach der Lehre des Empedokles entstehen aus einer Mischung der Bilder (der Ausströmungen) und der Strahlen (des Auges);⁸¹ auch in der Erklärung des Geruchs scheint er eine Thätigkeit des Wahrnehmenden anzudeuten.⁸² Nach dieser Ansicht von der Wahrnehmung war es nun natürlich, daß Empedokles auch den Thieren und den Pflanzen Wahrnehmung zuschrieb; denn in diesen liefs sich ebenso gut, wie in den Menschen ein Ein- und Ausströmen aus den Poren bemerken. Das erste Grundgesetz des Erkennens ist aber dem Empedokles das Erkennen des Gleichen durch das Gleiche, so daß ein jedes der Elemente und eine jede der bewegenden Kräfte nur durch sich selbst erkannt wird; Empedokles also sah die Urstoffe als mit Empfindung begabte Seelen an, und die Einheit des Bewußtseins ist ihm gleich

⁸¹ De plac. phil. 4, 13; in dieser Stelle muß der Zusatz *προσαγορεύσας τὸ γινόμενον ἀπὸ τῆς αἰδέας συνθέτου*, der so gelesen gar keinen Sinn gibt, gelesen werden: *προσαγ. τ. γ. α. αἰδέας συνθέτας*; bei *γινόμενον* ist zu ergänzen *ἐν τῇ ὁράσει*, es steht für *τὸ ὁρώμενον*.

⁸² Plut. de plac. phil. 4, 17.

der Einheit des empfindenden Lebens oder der Organisation, die er bei dem Menschen, so wie auch wohl bei den ihm ähnlich gebildeten warmblütigen Thieren in dem Zusammenströmen des Blutes im Herzen gesucht zu haben scheint.⁸³ Er nahm auch Grade in der Vollkommenheit des Erkennens an, und es erinnert uns wieder an die Lehre des Parmenides,⁸⁴ daß er der Seele, in welcher das Feuer vorherrscht, eine vollkommene Erkenntnis zuschrieb.⁸⁵ Über die Wahrheit der sinnlichen Erkenntnisse aber soll er verschieden geurtheilt haben, weswegen ihn auch Sextos der Empiriker tadelt;⁸⁶ diesem Tadel sind auch Tennemann und Krug gefolgt;⁸⁷ und sie meinen daher, daß Empedokles selbst hierüber nicht zur Gewißheit gekommen sei. Dies scheint jedoch noch einer genauern Untersuchung zu bedürfen, Aristoteles behauptet durchgehends, daß Empedokles die Wahrnehmung für die Erkenntnisquelle der Wahrheit angesehen habe;⁸⁸ auf dieselbe Weise legt aber Aristoteles auch dem Parmenides diese Meinung bei; andere wie z. B. Cicero,⁸⁹ lassen ihn den Sinnen alle Erkennt-

⁸³ V. 317. cf. Cic. Qu. Tusc. I. 9.

⁸⁴ S. Theophr. *περί αισθησεως* edit. Steph. p. 1.

⁸⁵ Interpres Horat. Cruqu. ad art. poet. v. 465. p. 638. Plut. de plac. phil. 5, 23.

⁸⁶ Adv. Mathem. VII. §. 122.

⁸⁷ Tennem. Gesch. d. Phil. 8. 254. K. Gesch. d. Phil. älter Zeit, S. 133.

⁸⁸ Metaph. III, 6. de anim. 3, 3.

⁸⁹ Acad. qu. I, 13; II, 6.

458 Die philosophische Lehre

nifs der Wahrheit absprechen und machen ihn deswegen zu einem wahren Skeptiker. Wenn wir die Lehren eines der frühern Griechischen Physiker über die Erkenntnifs untersuchen, so müssen wir hierbei das zum Grunde legen, was er in seiner Lehre über die Natur im Allgemeinen festsetzte; denn da dieses der Haupttheil seiner Untersuchungen war, so richteten sich hiernach natürlich seine Ansichten von der Erkenntniskraft. Wenn wir nun die Bruchstücke des Empedokles, welche Sextos⁹⁰ für die Meinung anführt, daß Empedokles den richtigen Grund (*ἀρχὴς λόγος*) für das Kennzeichen der Wahrheit angesehen habe, betrachten, so scheinen diese in seinem Gedichte nicht die Stelle eingenommen zu haben, welche ihnen Sturz in seiner Sammlung angewiesen hat, nemlich am Ende des Gedichts; vielmehr standen sie wol zu Anfange desselben, worauf ihr ganzer Inhalt zu deuten scheint, zuerst die Klagen über die Beschränktheit des menschlichen Erkennens, dann die Anrufung der Götter und besonders seiner Muse zum Beistande in seinem Unternehmen. Wenn man sich nun die ganze Anordnung des Empedokleischen Gedichts denken will ähnlich der Ordnung in dem Gedichte des Parmenides, so muß man annehmen, daß zuerst der außerweltliche Zustand des Sphäros beschrieben wurde, so wie in dem Parmenideischen Gedichte die Verstandeslehre von dem Einen vorangeht. Also

⁹⁰ A. a. Orte; vergl. bei Sturz V. 324 — 351.

auf die Erkenntniß dieser Einheit aller Elemente und der bewegenden Kräfte mochte sich die Lehre des Empedokles beziehen, daß sie nicht durch die Sinne erlangt werden könne, sondern allein durch richtigen Vernunftschluß; und wenn er hierbei noch hinzusetzte, daß der Zustand des Sphäros weder durch die Sinne, noch durch den Verstand erkannt werden könne, sondern unserer Erkenntniß unzugänglich sei,⁹¹ so läßt es sich erklären, warum ihn mehrere von den Alten zu den Skeptikern zählen konnten.⁹² Nachdem er aber von jenem außerweltlichen Zustande zu der Erklärung der Dinge in der Welt übergegangen war, so nahm er als gültige Zeugen der Wahrheit die Sinne an, dem Beispiele des Parmenides folgend: und so löst sich auf eine leichte Art das Widersprechende, welches man den Ansichten des Empedokles Schuld gegeben hat, so wie auch hieraus wieder die Verwandtschaft der Lehre des Empedokles mit der Eleatischen Philosophie erkannt werden kann, eine Verwandtschaft, die eben sowohl in der Bildung der ganzen Lehre, als in der Ausführung der einzelnen Theile sich zeigt, welche aber bis jetzt übersehen worden ist, vorzüglich aus dem Grunde, weil die Philosophie der Eleaten sich mehr von der Natur ab, die Philosophie des Empedokles aber sich mehr der Natur zuwandte, wodurch beide ihrem Gegenstande nach als getrennt erschienen.

⁹¹ V. 330 — 332.

⁹² Diog. Laert. IX, 73.

det sein werden, versteht sich ohne weiteres; so auch daß der Punkt, der hier zuerst festgestellt werden mochte, derjenige war, den unsere Richtung gegen die Sonne in ihrer mittäglichen Stellung angibt, aus welchem dann unmittelbar der entgegengesetzte gefunden werden mußte, wenigstens bis man am gestirnten Himmel den festen Punkt des Poles zu unterscheiden gelernt hatte, danach aber die beiden andern des mittleren Auf- und Unterganges. Die Bestimmung dieser vier Punkte aus ihren astronomischen Gründen näher zu entwickeln, wäre gerade an dieser Stelle wol ein müßiges Treiben; anständiger scheint mir solche Kenntniß bei dem Leser vorauszusetzen, wenigstens in so weit, wie zum Verständniß des hier behandelten, eben nicht sehr tief liegenden Gegenstandes vonnöthen ist, oder denselben dahin zu verweisen, wo er sie vollständig und gründlich erhalten kann. Drei dieser Punkte bezeichneten Griechen und Römer gerade so wie wir sie anzugeben pflegen, nemlich: Mittag, *μεσημβόλα*, meridies; Morgen oder Aufgang, *ἀνατολή*, oriens; Abend oder Untergang, *δυσμή*, occidens. Nur von dem vierten, den wir gewöhnlich Mitternacht nennen, finde ich bei ihren Schriftstellern keinen andern Namen, als den sie vom Gestirn des Poles entlehnten: *ἄρκτος*, septentrio. Dagegen besitzen wir neueren Nördländer schon von lange her für die angegebenen vier Punkte noch die ganz eigenen einsylbigen Namen: Nord, Ost, Süd, West.

Die Grundverschiedenheit aber zwischen ihnen und uns, woraus alle andern hervorgegangen, glaube

ich auch in diesem Punkte in der Anschauung der Dinge überhaupt suchen zu müssen, die sich bei den Alten wesentlich von der unsrigen unterscheiden. Ihnen war stets das nächste, alle Erscheinungen lediglich nach ihren Wirkungen auf sie selber zu betrachten, diese als wesentliche Eigenschaften an ihnen anzunehmen und sie hiernach zu individualisiren. Ich glaube mich hier dieses Ausdrucks bedienen zu dürfen. Zeigte der Wind, indem er diese oder jene Gegend des Horizonts verließ, merklich verschiedene Wirkungen, so sahen sie ihn gleich nicht mehr als denselben, oder wie wir als Wind schlechthin, sondern als einen ganz anderen, vom ersten gleichsam persönlich verschiedenen an. Es war Einmal die allgemeine Art des grauen Alterthums, die Erscheinungen in freilebende Individuen umzuschaffen; und wie weit auch die Ansichten der nachfolgenden Gelehrten davon abweichen mochten, jene älteste Anschauungsart lebte doch immer in der Sprache fort, und mußte daher in so manchen Fällen auch in der gemeinen Anwendung sich offenbaren. Dies zeigt sich nun auch an unserm Gegenstande. Nicht der Punkt am Horizonte, von woher Wind jedesmal wehete, wurde besonders verzeichnet, sondern der daher wehende Wind bekam, als besonderes Wesen betrachtet, einen persönlichen Namen, der, von seiner Eigenschaft als Charakter gedacht, oder etwa von dem nächsten sichtbaren Gegenstande der Erde, über welchen er zu ihnen kam, gleichsam als von seinem Wohnorte entnommen wurde.

So natürlich nun dies aus jener ganzen mythi-

schen Anschauungsart hervorgehen mußte, und so nothwendig daraus erfolgte, daß jedem so gesonderten Winde mit dem Namen auch eine freie Persönlichkeit beigelegt wurde; ebenso nothwendig war auch die Folge, daß sie im Fortschritte der Unterscheidungen jeglichem Winde nicht einen festen, unwandelbaren Punkt anweisen durften, aus welchem er wehen mußte, um diesen Namen zu behaupten. (Die unendliche Zahl hierzu erforderlicher Personennamen machte dies an sich unmöglich; oder hätte man sie jedesmal aus den nächst verwandten zusammensetzen wollen, wie wir es machen, so hätte dies zuletzt ellenlange Namen gegeben.) Sondern sie mußten jeglichem Winde einen merklichen Spielraum zugestehen, und also ihm eine Breite oder eine Region am Horizonte anweisen, worin er sich bewegen mochte, wie es die mythische Grundansicht mit sich brachte.

Ganz anders mußte freilich dies bei uns Neuern sich gestalten; indem wir zuvörderst bloß Wind schlechthin annahmen, ohne ihn in besondere Winde zu zerlegen, und folglich nur noch den Punkt zu bezeichnen hatten, aus welchem er jedesmal wehete, welches allenfalls mit einer bloßen Bezeichnung zu leisten war. Jene uralten nordländischen einsylbigen Bezeichnungen der vier Hauptpunkte des Horizontes kamen uns dabei trefflich zu statten, eben durch ihre Willkührlichkeit und Kürze, wodurch sie den algebraischen Bezeichnungen ziemlich nahe kommen. Mir wenigstens wird es immer einleuchtender, daß sie ursprünglich nicht sowohl zur

bloßen Bezeichnung des Sonnenlaufes, (ich begreife nicht, wie ein Volk in dieser Hinsicht darauf hätte verfallen können, von den zunächst liegenden Benennungen: Morgen, Mittag, Abend, Mitternacht abzuweichen, die ihre Definitionen schon in sich selber tragen) noch weniger Behufs anderer astronomischer Beobachtungen, worauf man den ältesten Bewohnern des trüben Nordens doch nicht mehr Aufmerksamkeit zutrauen wird als den ältesten Griechen; als vielmehr hauptsächlich und zunächst von einem seefahrenden Volke Behufs der Bestimmung der Windrichtungen ersonnen worden sind. Indem wir nun diese vier Namen für die vier Hauptrichtungen beibehielten, und dann in gleichmäßiger Theilung des Kreises fortfuhren, konnten wir jeden beliebigen Punkt desselben ohne lästige Weitläufigkeit durch verschiedentliche Zusammensetzung jener Sylben und mit Hülfe einiger Bezifferungen hinlänglich deutlich bezeichnen, wie dies jedermann zur Genüge weiß; und hieraus ist die Form unsers Windzeigers entstanden, die, nur Punkte der Eintheilung zeigend, rosenförmig aus so viel Spitzen gleich Blättern einer Blumenkrone besteht, und daher auch mit vollem Rechte *Windrose* genannt werden mag.

Hierbei ist noch ein Umstand nicht aus der Acht zu lassen, der das lange Beharren bei der alten Methode erklärt. Der beträchtlichste Vortheil, den wir Neueren aus der Windrose ziehen, ist ihr Gebrauch bei der Schiffart, der aber nicht so merklich hervortreten konnte, so lange man noch nicht

in der Magnetnadel das Mittel gefunden hatte, sich aller Orten eines bestimmten Punktes des Horizontes zu versichern.¹ Ohne dies Hülfsmittel konnte der Schiffer seine Richtung nur aus der Stellung der Sonne und der Sterne, oder aus der Ansicht ihm bekannter Küsten, also nur ganz im Groben ermessen, wobei der Gebrauch einer Windscheibe von selbst wegfällt. Die Alten konnten folglich dieselbe nur auf dem Lande brauchen, wo sie feststehend mit Sicherheit gerichtet werden konnte; und hier möchte doch wol die hauptsächlichste Anwendung diejenige gewesen sein, in Bezug auf welche eben Vitruvius sie zu verfertigen lehrt, nemlich um die Stellung von Gebäuden und dergleichen Dingen hinsichtlich auf die ihnen schädlichen oder nützlichen Winde zu bestimmen. Aber jene nützliche oder schädliche Eigenschaft eines Windes ist nicht auf einen einzelnen Punkt des Horizontes beschränkt; sie dehnt sich auf eine merkliche Region desselben aus, welches denn wiederum sich mit jener freien Lebendigkeit fügte, die die mythische Grundanschauung aller Erscheinungen herbeigeführt hatte, ja wol
gar

¹ Dadurch erst kamen wir ja in den Stand, mit Zuversicht uns der ungemessenen Weite überlassen zu können, um im echten Sinn des Experimentes auf Entdeckungen auszugehen. Dafs sonst auch die Alten Trieb genug dazu gehabt hätten, bekundet die Geschichte. So wie übrigens jener bestimmbare Punkt der *Nord* ist, so mußte dies auch allgemein unsere Richtung beim Orientiren abändern, die vorher nach dem Süd ging, wie sie jetzt umgekehrt geworden ist.

gar dazu beitragen konnte, sie noch länger festzuhalten. Denn in der angegebenen Hinsicht mußte man doch immer die geringste Zahl von Winden vorziehen, womit man nur auszukommen vermochte, und die Windscheibe wurde demnach zu einem Polygon von nicht allzuviel Seiten.

Von den Winden der zuerst bestimmten vier Hauptregionen des Horizontes hieß nun anfänglich bei den Griechen der Ost *Eûros*, der Süd *Nóros*, der West *Zéφυρος*, der Nord *Boρέας*. Bei den Römern finden wir nur zwei einheimische Namen, nemlich Auster (oder nach Isidor eigentlich hauster) für den Süd, und Favonius für den Westwind: für die beiden andern Winde scheinen sie schon in frühester Zeit die Griechischen Namen Eurus und Boreas angenommen zu haben, dafern nicht etwa Aquilo ihr früherer Name für den Nordwind war. Ob aber die Griechen je, oder wie lange sie sich begnügt haben, nur diese vier Winde zu unterscheiden, das vermag ich meines Theils nicht zu beurtheilen, und es kann uns hier auch gleichgültig sein: im *Gedanken* behaupten sie immer ihre Priorität. So viel ist gewiß, sobald sie sich nur auf das Meer begaben und des Segels sich zu bedienen gelernt hatten, mußten sie nothwendig auch mehr Winde anerkennen; aber schon in der Ilias finden wir sie ja mit der Schifffahrt vertraut und unter Segel fahrend. Dies hindert freilich nicht, daß Dichter nicht nur, sondern auch Physiker, Ärzte, Bauleute² nicht

² So findet man beim Hippokrates (z. B. *περὶ ἀἰσθ.*,
Litt. An. No. 4. H h

dennoch, oft und mit Fug, es sollten hinlänglich gefunden haben, den Kreis der Winde bloß durch jene vier Namen der Hauptgegenden auszufüllen, eben ihrer Priorität wegen; und daß diese Art sich auszudrücken auch sonst ziemlich allgemein geworden war, möchte unter andern wol dies zum Beweise dienen, daß man bei verschiedenen ihrer Schriftsteller jene Namen zuweilen auch in der vielfachen Zahl gebraucht findet: *βορέαι, νότοι*, u. a. w. Begnügten nun jemals die Griechen sich mit der Unterscheidung jener vier Hauptwinde, so mußten sie jedem derselben entweder einen Spielraum von einem Viertelkreise einräumen, oder sie mußten dem Morgen- und dem Abendwinde eine Region vom Winter- bis zum Sommer-Auf- und Untergang, d. h. nach der Lage ihres Landes von je einem Sechstheil des Kreises zulegen, dem Süd- und dem Nordwinde aber noch einmal so viel. Sobald sie aber zu einer speciellern Theilung sich veranlaßt fanden, mußte natürlicherweise eben diese Abweichung des Auf- und Unterganges in den Sonnenwenden von dem Auf- und Untergange der Tag- und Nachtgleiche ihnen das nächstliegende Mittel dazu scheinen. Sobald sie in diesen Gegenden neue Winde ansetzten, bekamen sie außer Süd

ἑδάρον, τόπων) und beim Vitruvius (der doch, als ein Spielwerk, auch eine Eintheilung in 24 Regionen angibt) gar oft den ganzen Horizont nur nach den vier Hauptregionen bezeichnet, eben wie bei unsern Schriftstellern, so oft es ihnen auf nicht mehr ankommt, als auf diese vier Hauptrichtungen.

und Nord nun drei Morgen- und ebenso viel Abendwinde. Indem aber, wie gesagt, in jenen Ländern diese äußersten Punkte des Auf- und Unterganges von ihren mittleren etwa um 30 Grad, oder um ein Drittheil des Viertelkreises abstehen, so lag die Aushülfe, die so viel größeren Weiten des Nord- und Südwindes nach gleichem Maasse zu theilen, zu nahe um nicht alsbald aufgefaßt zu werden.³

³ Plin. Hist. nat. Lib. II. cap. XLVI:

Veteres quatuor omnino servavere (ventos) per totidem mundi partes; ideo nec Homerus plures nominat: hebeti, ut mox judicatum est, ratione. Sequuta aetas octo addidit, nimis subtili et concisa. Proximis inter utramque media placuit, ad brevem ex numerosa additis quatuor.

In der vorgefaßten Meinung, von 4 aus sei es natürlicher, erst durch 8 auf 12 zu kommen, als umgekehrt durch 12 zuletzt auf 8 zurückzufallen, hat es Schriftsteller gegeben, die die Vermuthung geltend machen wollten, daß die — sequuta aetas — wol nicht das zunächst auf jene — veteres — folgende Zeitalter bezeichnen dürfte, sondern eher als äußerster Gegensatz dazu zu verstehen wäre, wie Vor- und Nachwelt, und daß demnach die — proximi — wieder nicht die bezeichnen solle, die nach-der — sequuta aetas — uns die Nächsten — folgten, sondern vielmehr nur die der Aufgabe am nächsten genüget, die es am besten getroffen haben: und danach wäre es sehr natürlich, diese Bessertreffenden zwischen den beiden äußersten zu suchen. Verleitet durch diese falsche Natürlichkeit, gegen welche man sich überall nicht genug verwalten kann, hatte auch ich ohne weiteres schon diese Meinung angenommen. Allein nachdem ich durch Hn. Prof. Ideles gefällige Warnung auf diese Stelle aufmerkamer geworden, habe ich eingesehen, daß jene Auslegung nicht gestattet werden kann. Die bestimmte Art, wie Plinius die Zahl

Dies geschah wol ohne Rücksicht auf die beiden andern Zonen, die die Astronomen parallel mit jenen, die den Sonnenlauf begrenzten, am Himmel verzeichnet hatten; daß Kreise, die parallel mit diesen, aus dem Zenith- und Nadirpunkte gezogen werden konnten, in denselben Ländern ungefähr bei diesen Theilungspunkten den Kreis des Horizontes durchschnitten, ist hier nur als eine glückliche Zufälligkeit zu betrachten, indem die gleichmäßige Eintheilung des Kreises doch immer das zunächst liegende

12 unmittelbar aus der Zahl 4 hervorgehen läßt, die 8 aber nachher erst aus der 12 durch Reduction, streitet allzu sehr gegen jene Auslegung; und die obige Erklärung des Herganges zeigt meines Erachtens deutlich, wie es doch grade das natürlichere sein konnte, zunächst auf die Eintheilung in 12 zu verfallen, und wie dann die Reduction auf 8, nur vorgenommen zu größerer Bequemlichkeit bei der so beschränkten Anwendung, als ein Willkührliches erst nachfolgen mußte. Freilich lag jedoch auch hierzu die nächste Indication schon in der Art, wie man zu jenen zwölf Winden gekommen war. Übrigens scheint auch Coray (in seinem Discours préliminaire zu der eben erwähnten Schrift des Hippocrates) die Eintheilung in 8 Windregionen für älter zu halten als die vollzähligere. Eine genauere Untersuchung dieser Frage lag nicht notwendig in seinem Vorhaben, und mochte daher für ihn keine Wichtigkeit haben. Allein der erst spät errichtete Windthurm zu Athen, den er zum Zeugniß anführt, und der Vorzug, den Vitruvius, Plinius und andere noch spätere Schriftsteller der geringern Eintheilung geben, können hier nicht entscheiden; Aristoteles hingegen hat doch wol die Zwölftheilung nicht nur schon gekannt, und zwar nicht als ein Neues, sondern selbst die Beschreibung, die wir annoch von ihm besitzen, stützt sich offenbar auf jene Zwölftheilung.

war, und auch ohne dies beibehalten worden wäre. So entstand also zuerst die Eintheilung der Windscheibe in zwölf Regionen, und dieselbe wurde demnach eine reguläre zwölfseitige Figur. Da aber jeder dieser Winde immer einen Spielraum von nicht weniger als 30 Graden des Kreises behielt, worin die Abweichungen anzugeben weiter keine Mittel gesucht wurden, weil man dazu eben kein Bedürfnis fühlte, und es also näher liegen mußte, die Punkte zu bezeichnen, wo zwei Winde gegen einander angrenzten, der vorige Name aufgegeben und durch einen andern ersetzt werden mußte, so mußte dieses Zwölfeck nothwendig so gestellt werden, daß dessen Ecken auf die Grenzpunkte gerichtet, die Seiten also gerade den Winden entgegengewendet waren. Und dies wäre das Erste, was ich zu entwickeln hatte.

Die älteste Beschreibung dieser Eintheilung des Horizontkreises in zwölf Windregionen, die uns bekannt ist, ist wol jene in der Meteorologie des Aristoteles (Lib. II. cap. 6); Timosthenes, der unter Ptolemäus Philadelphus lebte, ⁴ hatte sie gleichfalls

⁴ Bei welchem er Befehliger der Flotten war. Man hat Kenntnifs von zwei Schriften von ihm: die eine, unter dem Titel *Σύμμετρος*, war in zehn Büchern, die andere war *Περὶ πλοῦ* überschrieben. Jene führt Strabo (IX. p. 645), die andere Agathemerios (l. c.) an. In dem einen dieser Werke scheint er zwölf Winde angegeben zu haben, in dem andern nur acht: denn Pösidonius legt ihm die achtseitige, Agathemerios aber die zwölftheilige Windscheibe bei. Ebenso wird wol auch schon Aristoteles in der besondern Schrift *περὶ ἀρίμων* die

beschrieben, wie Agathemeros bezeugt; und hiernach zu urtheilen möchte der Verfasser der Schrift *περὶ κόσμου*, die fälschlich den Namen des Aristoteles trägt, wol dem Timosthenes nachgeschrieben haben. In der erst genannten Schrift gibt Aristoteles zwar nur elf Winde an, und den letzten sogar ganz unentschieden; dennoch ist nicht zu leugnen, daß seiner Nachweisung ein in zwölf getheilter Kreis untergelegt ist. Denn die acht Winde, auf die hier sein Hauptabsehen allein zu gehen scheint, und die er auch zuerst angibt, setzt er offenbar auf den astronomischen Punkten des Horizontes an, die das Mittel ihres Spielraumes geben, dann schiebt er von den übrigen die beiden nördlichen entschieden in die Mitte der hier gebliebenen Räume ein. Die ungewisse Art, wie er die entsprechenden beiden südlichen Räume abfertigt, mag wol andeuten, daß der bei ihm fehlende Wind zu seiner Zeit den Griechen noch gar nicht, der zweifelhaft angegebene noch so wenig wichtig geworden, daß die selten vorkommenden Namen häufig verwechselt werden, häufig auch wol unbekannt bleiben konnten; allein die zwölf Punkte, die er an seinem Kreise verzeichnet, zeugen unverkennbar von der Beschaffenheit der üblichen Windscheibe und jene Unbestimmtheiten mögen also nur daher rühren, daß dem Schriftsteller eigentlich nur um

zwölfsseitige Scheibe genauer beschrieben haben; da Posidonius auch ihn als Gewährmann anführte.

die acht ersten Winde zu thun war.⁵ Er gibt aber diese Winde nach ihren Gegenstellungen an, wie folget. Aus dem Untergange der Tag- und Nachtgleiche (*δυσμὴ ἰσημερινή*), den er im Schema mit dem Buchstaben *α* bezeichnet, wehet *Ζέφυρος*; ihm entgegen, aus dem Aufgang (*ἀνατολή ἰσημερινή*), der durch *β* nachgewiesen wird, kommt *Ἀπηνλιώτης*. Aus dem Nordpunkt (*ἄρκτος*), im Schema *η*, wehet *Βορέας*, den er auch *Ἀπαρκτίας* nennet; aus dem Punkt des Mittags (*μεσημβρία*), im Schema *θ*, der

5 Gleichstimmig mit Coray (in dem schön angeführten Discours préliminaire) ward auch ich dadurch, daß Aristoteles zuerst jene acht Winde, und zwar so viel bestimmter als die folgenden, nachweist, zu der Meinung verführt, er habe nur eine achtseitige Windscheibe vor Augen gehabt, und gebe nur nachträglich als etwas unentschiedenes die übrigen drei an. Daß es mit dem letztern gewissermaßen doch so beschaffen sei, davon überzeugt mich freilich noch immer der Umstand, daß nach jener schwankenden Anzeige des Phoinikier, gleichsam sich wundernd über diese Leere, in die Untersuchung sich einläßt, woher es komme, daß aus dem Nord mehr Winde wehen, als aus dem Süd. Die bessere Einsicht aber von der Figur seiner Scheibe verdanke ich wiederum dem Herrn Prof. Ideler, dessen freundliche Mittheilungen ich um so mehr mit Dank anerkennen muß, als ich persönlich ihm weiter nicht bekannt bin. Doch die Eigenheit, daß die alten Beschreiber der zwölfseitigen Windscheibe durchgängig jene acht Winde zuerst aufzählen, bleibt immer der Bemerkung werth; wie sehr dies auch ursprünglich durch die astronomischen Punkte des Horizontes, nach welchen sie bestimmt wurden, herbeigeführt, und eben deshalb dann auch in den Wiederholungen stets beibehalten worden sein mag.

Nóros. Dies sind die vier Cardinal-Winde. Nun folgt aus dem Sommers-Aufgang (*ἀνατολή θερινή*), also von dem *ἀπηνιώτης* mehr nach Nord hin, aus ζ, der *Καικίας*, dem aus dem Winters-Untergang (*δυσμὴ χειμερινή*), welchen er mit γ zeichnet, der λίσρ entgegenwehet. Aus δ, als dem Winters-Aufgange, wehet *Εὔρος*. Der Name, der früher für alle Ostwinde gegolten hatte, wird hier auf einen besondern beschränkt, und zwar nicht auf den Hauptwind, sondern er wird weiter nach Süd geschoben: vielleicht weil in Griechenland dieser der vorherrschende, oder auch der angenehmere der Ostwinde war. Sein Gegner aus dem Sommers-Untergang, ε, heisst *Ἀργέστης*. Diese Folgeordnung ist so deutlich verzeichnet, daß sie gar keinem Zweifel Raum läßt: der Name *ἀπαρκίας* ist hier nur als Beiname des *Βορέας* angebracht, und der bis daher beschriebenen Winde sind nur acht. Allein zu beiden Seiten des Nord und des Süd blieben nun, genau genommen, noch Weiten von 60 Graden, d. h. die noch einmal so groß sind, wie jene der Ost- und der West-Winde. Danach weist er, aber augenscheinlich als minder wichtige Winde, zwischen Boreas und Argestes einen *Θρασκίας*, zwischen jenem und dem Kaikias aber einen andern an, den er *Μίσις* nennt; und es ist kein Grund da, nicht anzunehmen, daß er sie zwischen den angegebenen Nachbarn recht in die Mitte zu stellen vermeinet. Auf seinem Schema weist er jenen mit ε an, den andern mit *; diametral gegenüber aber dem * das μ, dem ε das ν; welches ausser allem

Zweifel sein Schema als ein Zwölfeck bezeichnet. Dann sagt er: Jenen beiden Winden wehetkein, anderer entgegen, *es sei denn derjenige, den Einige Phoinixias nennen und der aus v oder einer benachbarten Gegend kommt*. Unleugbar also war sein Schema ein Zwölfeck; ganz bestimmt aber gibt er auf demselben nur die acht ersten Winde an. Da er nun die Orte seiner Winde scheinbar auf *Punkten* nachweist; so könnte man in den Wahn gerathen, er wolle die Ecken des Polygons als die eigentlichen Orte der Winde angesehen wissen. Allein einen Spielraum mußte er ihnen doch unumgänglich zugestehen, sofern er nicht behaupten wollte, aus den Zwischenräumen wehe nie Wind; daß er ihnen aber solchen wirklich zugestehet, beweiset zum Überfluß eben jenes Schwanken seines Phoinikias, der doch nicht in die schon bestimmten hineinschweifen durfte. Allerdings ist möglich, daß der Philosoph, der hier doch nicht eine specielle geometrische Vorschrift zur Verfertigung einer Windscheibe geben, sondern schlechthin als Naturforscher bloß die Richtungen der namentlich bekannten Winde andeuten wollte, zum Schema sich mit einem bloßen Kreise begnügt habe, woran er nur die mittleren Punkte der Regionen angab, als welche astronomisch bedingt waren; aber ebenso möglich ist auch, daß er eine gemeine Windscheibe vor Augen gehabt, woran er jede Seite nur mit einem Buchstaben bezeichnen etc. Hiernach schwankte sein *Phoinixias* nur auf der Seite *v* des Polygons herum, die er doch in keiner Weise überschreiten durfte.

und dann nach der von ihm beliebten Kürze die vier übrigen Winde der zwölfseitigen nachholt. Denn unmittelbar nachdem er so bestimmt den Vorzug ausgesprochen, den er der achtseitigen Scheibe gibt, fährt er mit diesen Worten fort: *Hiernach sind also an jeder der vier Himmelsgegenden zwei Winde zu finden*,¹⁶ wodurch er meines Erachtens sein Absehen auf die achtseitige Scheibe offenbar zu erkennen gibt. Diese acht Winde gibt er gerade so an, wie wir sie nach dem Timosthenes beschrieben gefunden haben, und die Lateinischen Namen sind ebenfalls dieselben, die beim Seneca zu lesen sind. Darauf sagt er: Die zahlreichere Art hatte zwischen diesen noch vier eingeschoben:¹⁷ die er dann mit den uns schon bekannten Namen richtig nachweist. Endlich verfällt er in einen verdrießlichen Ton, daß es noch kein Ende hat: *Nec finis*, ruft er aus, und erzählt, daß Andere noch einen

¹⁶ Sunt ergo bini in quatuor caeli partibus.

Hätte er sein Absehen sogleich auf die zwölfseitige Scheibe gewendet, so mußte er, dünkt mich, die acht Winde entweder, so wie es die andern Schriftsteller thun, voraus nach ihren Gegenstellungen nachweisen, oder wollte er bei seiner Anordnung des Vortrags verbleiben, so mußte er vernünftigerweise doch sagen: Sunt ergo terni in q. c. p.

¹⁷ Numerosior ratio quatuor his interiecerat. Durch diese Art sich auszudrücken scheint mir als wolle er nebenher zu verstehen geben, daß die achtseitige schon allgemeiner den Vorzug gewonnen hatte; obwol sie freilich auch bloß aus der früheren Äußerung, daß die achtseitige zuletzt aufgenommen, hergeleitet werden kann.

nen Meses zwischen Boreas und Cäcias, zwischen Eurus und Notus einen Euronotos eingeschoben hätten. Dann erzählt er noch von örtlichen Winden, von welchen er den Attischen Skiron anführt, der nach ihm um ein Geringes vom Argesteq abweichen soll. Hieraus könnte ein Zweifel erregt werden, ob, wo nicht die Alten überhaupt, so doch die Zeitgenossen des Plinius, nicht auch Scheiben von mehr als zwölf Winden in Gebrauch gehabt haben: und sein albernes *etiamnum* kann in der That diesen Zweifel bekräftigen. Allein ich meine in dieser Verwirrung durchzusehen, daß dem gelehrten Compiler bei der Menge der Namen, und unter seinem Streben nach Kürze, im Verdruß über das viele Nachschlagen das Menschliche widerfahren, daß er unvermerkt den Namen zu viel Persönlichkeit eingeräumt und danach gemeint habe, jeder derselben melde einen neuen Wind an, der seine eigene Wohnung haben müsse; hinterher hat er aber doch treulich abgeschrieben. Denn den Enronotos setzt er ja zwischen den Euros und Notos, wo schon sein Phoenix¹⁸ stehet; hätte er ihn bestimmt auf einen andern Ort angewiesen gefunden, so hätte er selbst ihn nur entweder zwischen Euros und Phönix, oder zwischen Phönix und Notos stellen müssen. Da er aber treulich nachschreibend nichts von dem thut,

¹⁸ Vor Harduin soll man bei Plinius Phoenicias gelesen haben, wie bei Aristoteles; derselbe aber führte Phoenix ein, um seinen Autor in Übereinstimmung mit Agathemerot zu bringen.

484 Über die Windscheiben

so beweiset mir dies, daß er lediglich für den Phoenix noch den andern Namen Euronotos aufgespürt hatte. Ebenso glaube ich zu erkennen, daß, wenn er zwischen Boreas und Cacias den Meses einschiebt, bei ihm die Verwirrung vorgegangen sei, daß er, nachdem er erst dem Timosthenes folgte, dann den Aristoteles aufgeschlagen habe, ohne sich recht deutlich zu machen, daß bei diesem Autor Boreas der wahre Nordwind ist, und also sein Meses grade da zu stehen kommt, wo er beim Timosthenes jenen gefunden hatte. Von dem Schiffsvolke mag er auch häufig solche Verwechselungen vernommen haben. Da übrigens für die Römer Athen die hohe Schule der Wissenschaften war, die auch Plinius besucht hatte, so muß man gewiß annehmen, Plinius habe selbst bemerkt, daß das Skironische Gebirge nicht genau in der Richtung des Argestes gegen jene Stadt lag: und dies ist es wol allein, was er andeuten will. Denn hinterher, nachdem er angezeigt, daß anderswo derselbe Wind auch Olympias heiße, setzt er hinzu: Die Gewohnheit hat gemacht, daß man unter allen diesen Namen den Argestes versteht.¹⁹

Von Isidorus²⁰ ist nur dies als ein offener Fehler anzumerken, daß er den Namen Vulturinus, der bei den andern Schriftstellern durchhin dem Euros der Griechen entspricht, d. h. den südlichen

¹⁹ Consuetudo omnibus his nominibus Argesten intelligit.

²⁰ Orig. Lib. XIII. cap. 11.

Ostwind bezeichnet, auf die nördliche Seite an die Stelle des Kaikias versetzt. Den Thraskias nennt er Circius.²¹ Euronotos übersetzt er durch Euroauster, Libonotos durch Austroafricus. Eine ähnliche Verwechselung begeht auch Vegetius²² mit dem Gorus, der bei den andern Schriftstellern der nördliche Westwind oder der Argestes der Griechen ist, er aber versetzt ihn an die Stelle des westlichen Südwindes, der sonst Libonotos heißt. Ob dies den Schriftstellern selbst, oder ihren Abschreibern zuzurechnen sei, bleibe Andern zu entscheiden überlassen. Den Euronotos, der bei Plinius Phoenix hieß, nennet Vegetius *Leukonotos*, und übersetzt den Namen noch durch *albus Notus*. Bei Agathemeros aber haben wir denselben als gleichbedeutend mit Libonotos gefunden. Also wieder eine Versetzung von West nach Ost. Das Merkwürdigste bei diesem Schriftsteller ist, daß er den Zephyros in seiner Sprache *Subvespertinus* nennt, entsprechend dem gegenüber stehenden *Subsolanus*; und zwar

²¹ Daß Theophrastos diesen für den Sikeliischen Namen, wie Karbas für den Phönikischen desselben Windes Thraskias angebe, ist schon bemerkt worden. Hier ist nur noch zu erinnern, daß in dem schon angeführten Fragmente (*ἀνέμους θείους κτλ.*) es so heißt: *ἐν δὲ Ἰταλίᾳ καὶ Σικελίᾳ Κίρκιας, διὰ τὸ πνεῖν ἀπὸ τοῦ κίρκου*. Ebenso schreiben einige Latener *Circias*. Nach Plinius (II, 47) wäre er bei den Narbonensischen Galliern gebräuchlich gewesen, welches mit der eben angeführten Ableitung schwer zu vereinigen ist.

²² *De re milit.* Lib. IV. cap. 38.

thut er dies mit Absicht, weil er dagegen den alten Favonius an der Stelle des Griechischen Ἰάνης (Argestes) braucht. Er schiebt also diesen weiter hinauf nach Nord; wie wir gesehen haben, daß schon früher Boreas weiter nach Ost, und Euros nach Süd hin weichen mußten. Den westlichen Nordwind nennt er, wie Andere, Circius, und den östlichen Aquilo. Ampelius ist kaum der Anführung werth. Er sagt bloß so obenhin, daß die vier Hauptwinde verschiedene Namen führen: der Ost drei, Eurus, Apeliotes, Vulturius; ebenso viele der West, Zephyrus, Corus, Favonius; und der Nord, Aquilo, Boreas, Aparctias; der Süd aber vier, Notus, Liba, Auster, Africus. Wollte er nichts weiter, so hätte er wenigstens die Liste vollständiger geben sollen. Appuleius hat in der Abhandlung *de mundo*, einer Nachbildung der Schrift *περὶ κόσμου*, ohne Zweifel nicht die Absicht, in Beschreibung der Winde von dem Vorbilde abzuweichen: nach seinen Äußerungen hielt er es wirklich für ein Werk des Aristoteles, wobei schwer einzusehen wäre, warum er von dem so gepriesenen Philosophen grade in einer bloß factischen Beschreibung hätte abweichen wollen. Zum Theil fügt er den Griechischen Benennungen die Lateinischen bei: thäte er dies durchgehends, so wäre dadurch wenigstens eine Bestätigung mehr für uns gewonnen. Allein überhaupt ist diese Stelle so verderbt, daß man nicht einmal das Vorbild darin wiedererkennt. Ich will sie unten beifügen. ²³

²³ Nunc nomina exsequemur regionesque ventorum. Eu-

Dies wäre, was die zwölfseitige Windscheibe betrifft, die Plinius als die ältere angibt. Allein

ros oriens, Boreas septemtrio, occidens Zephyrus, Austros medius dies mittit. Hos quattuor ventos alii plures interflant: nam quamvis Eurus sit ventus orientis, idem tamen *Apartias* incipit nominari, quum cum oriens aestivus efflat (in andern Ausgaben effundit): Apeliotes autem vocatur, quum acquidianis exortibus (nach Scaligers Lesart, die wol unstreitig die richtige ist) procreatur. Eurus est, quando hiemali ortu (sonst auch hiemalis ortus portis) emittitur. Zephyrus vero, quem Romana lingua Favonium nominat, hic cum aestivis occiduis partibus surgit, Iapygis cieri nominis solet. At ille qui *propior est aequinoctiali plagae, Notus. Et Aquilo, qui septem stellarum regione generatur, et huic vicinus est Aparctias. Hic propior ad diem medium Thracias et Argestes indidem flantes.* Austrosum in nominibus illa est observanda diversitas: namque quum de abscondito polo status adveniunt, Notus est: Euronotus ille, qui inter Notum atque Eurus medius effringit, ex alio latere Libonotus e duobus unum facit.

Ohne von der preisenswürdigen Scheu, die Worte eines Textes, wie sie einmal dastehen, anzugreifen, und zwar nicht wenig nachzulassen, ist aus dieser Stelle nichts als lauterer Unsinn herauszubringen. Ich will gern zugeben, daß schon die gekünstelten Ausdrücke, womit Appuleius das einfache *mare* paraphrasirt, einige Schwierigkeit machen können, allein darin liegt es nicht, auch nicht in der Verwechslung der Namen allein; sondern die Diction überhaupt ist in Unordnung gerathen, wie vorzüglich in der Stelle von *et Aquilo bis indidem flantes* wahrzunehmen ist. Erstlich gibt es nichts, was uns wahrscheinlich machen könnte, daß Appuleius den alten Kaikias alles Ernste, hätte durch das offenbar bloß verstümmelte *Apartias* umtaufen wollen; da es bald nachher in Verbindung mit dem *Aquilo* wiederkommt, aber unverstümmelt, und da ohne Zweifel den

wenn bei der vorgefaßten Ansicht der hierbei angenommene Theilungsgrund unstreitig der zunächst liegende war, so mußte doch bei dem so sehr beschränkten Nutzen, den die Alten von solchem Instrumente ziehen konnten, jene Theilung gar bald überflüssig, oder wie Plinius sich ausdrückt — *nimis subtilis et concisa* — zu *fein und scharf*, befunden werden.

Nordwind bezeichnen soll. Ist es aber nun gewiß, daß er unter *Aparctias* den Septemtrio der Lateiner, und unter *Aquilo* den *Boreas* seines Vorbildes versteht, so wird klar, daß die folgende verderbte Phrasis: *Hic propior etc.* mit den früheren symmetrisiren soll; daß aber jenes indidem flantes nicht so zu verstehen sei, als weheten beide Winde aus einem Loche, sondern nur daß beide vom *Aparktias* aus auf derselben Seite zu suchen seien, dies ist an sich klar, indem *Argestes* auch bei ihm nicht der *Thraskias*, sondern der *Iapyx* ist, woraus mir wieder wahrscheinlich wird, daß neben dem letzten Namen der erste ausgefallen ist. Ebenso unleugbar scheint mir die Verwechslung des *Libs* oder *Africus* mit dem *Notus*, welcher letzte Name später nochmals, aber auf der rechten Stelle vorkommt. Ich schlage vor zu lesen:

Nunc nomina exsequemur . . . : nam quamvis *Eurus* sit ventus orientis, idem tamen *Caecias* incipit nominari, quum . . . *Zephyrus* vero [est], quem Romana lingua *Favonium* nominat; quum aestivis occiduis partibus surgit, [*Argestae* sive] *Iapygis* cieri nomine solet, at ille qui propior est *australi* plagae *Libs* [sive *Africus*]. Et qui septem stellarum regione generatur *Aparctias*, et huic vicinus est *Aquilo* [sive *Boreas*]. Sic ad alteram diei partem *Thrascias* et *Argestes* indidem (nemlich aus der nördlichen Gegend) flantes. *Austrorum etc.*

So würde das Ganze dem Vorbilde immer noch ähnlich genug aussehen, und was noch zu tadeln wäre, fiel auf Rechnung des verkünstelten Stils.

In Bezug aufs tägliche Leben, auf wirtschaftliche und bauliche Einrichtungen war eine so vielfache Unterscheidung häufig von keinem Nutzen. Der Einfluß, den die Richtung des Windes auf die Temperatur der Luft zu haben pflegt, ist eigentlich nur aus den vier Hauptpunkten des Horizontes so merklich verschieden, daß er zu Rücksichten in den häuslichen Einrichtungen nöthigen mag; rechts und links dieser Punkte bleibt er auf eine Strecke von gleicher oder ähnlicher Temperatur. Setzt man auf jeder Grenze zwischen zweien jener Regionen noch eine für einen Mittelwind ein, der von den Eigenschaften beider einen gemäßigten Antheil vereinigt, so hat man erreicht, was man in der gemeinen Anwendung zu brauchen pflegt: nur selten finden sich Ortslagen von solcher Beschaffenheit, daß sie Rücksichten auf eine bestimmter beschränkte Richtung zu nehmen nöthigten, und da blieb ja inmer die Zuflucht zur Eintheilung in zwölf offen. Bei weitem in den meisten Fällen bedurfte man also nur jener acht Richtungen, die genau unseren Ost, S.Ost, Süd, S.West, West, N.West, Nord und N.Ost entsprachen. Nichts war nun natürlicher, als daß man hierzu nächst Süd und Nord noch die Namen der sechs Ost- und Westwinde wählte, die vier nördlichen und südlichen Nebenwinde aber ausschloß; und so finden wir auch die achtseitige Windscheibe durchweg angegeben.

Da Posidonios beim Strabo ²⁴ diese Scheibe be-

²⁴ Geogr. Lib. I. p. 29 (77).

schreibt, und dabei sich auf Aristoteles, Timosthenes und Bion den Astrologos ²⁵ beruft, so dürfte man wol annehmen, daß die genannten Männer sie gleichfalls müssen beschrieben haben. Daß Aristoteles dies in der Schrift *περὶ ἀνέμων*, die Achilles Tatus (in Arati Phaenomena c. 33) erwähnt, sollte gethan haben, ist mir nicht glaublich; in welcher Schrift es Timosthenes gethan haben möchte, bleibt dahin gestellt. Doch wer mag entscheiden, ob Posidonios nicht etwa bloß darum jene Gewährsmänner nennt, weil er seine acht Winde bei ihnen durchweg zuerst aufgeführt fand? Die Schrift *περὶ ἀνέμων* muß doch wol die Winde weitläufiger abgehandelt haben, als in der Meteorologie geschehen ist. Immer bleibt die stetig beobachtete Ordnung, jene acht Winde zuerst zu nennen, gleichsam wie eine Andeutung anzusehen, als walte dabei ein Hinblick auch auf eine achtseitige Scheibe ob; und wäre diese erst nach jenen Schriftstellern aufgekommen, so ist glaublich, daß man irgendwo ihren Urheber genannt fände. Deshalb finde ich Ursache sie für älter zu halten, als die angeführten Schriftsteller, wenngleich die Zeugnisse, die wir von ihr haben, aus viel späteren Zeiten sind.

Das älteste der Art ist der sogenannte Windthurm, den Andronicus Cyrrhestes zu Athen erbaut hat. ²⁶ Derselbe ist achtseitig, und zwar so

²⁵ Dieser Astrologos Bion muß der vierte unter den zehn Männern sein, die Diog. Laert. IV. c. 7 nennet.

²⁶ Ich schreibe diesen Namen nach Lat. Orthographie.

gestellt, daß jede seiner Seiten grade dem Winde entgegengekehrt ist, dessen Bild sie führt, zum unverwerflichen Zeugniß, daß es alle Windscheiben ebenso thaten. ²⁷ Glücklicherweise steht unter jedem

weil ich ihn nur bei Schriftstellern dieser Sprache gefunden habe. Über den Windthurm ist *Stuart's* Werk nachzusehen.

²⁷ Hiegegen hat schon Jemand mir ungefähr Folgendes eingewendet: Der Thurm des Andronicus hat seine achtseitige Gestalt nicht grade von der Windscheibe entlehnt, indem bei demselben mehr als dies beabsichtigt wurde. Er sollte außer den Winden auch die Stunden des Tages angeben, erstlich durch so viel Sonnenweiser, dann, falls Stuart recht beobachtet hat, durch eine hydraulische Uhr, die er in seinem Innern enthielt.

Gegen diese Einwendung muß ich nun um so entschiedener behaupten, daß grade in der Zahl der acht Winde, die zu bezeichnen waren, der alleinige Grund zu der achtseitigen äußeren Gestalt jenes Attischen Thurmes zu suchen sei. Denn die andern Absichten bei diesem Gebäude können auf keine Weise solche Gestalt bedingt haben. Erstlich, was das Äußere betrifft, wer sieht nicht ein, daß um die Stunden des Tages durch Sonnenweiser anzudeuten, keinesweges deren acht nöthig waren, daß vielmehr an einer runden Gestalt der Baumeister, wenn er es streng nahm, ihrer nur zwei anzubringen brauchte? Sobald andere Hinsichten ihn für jenen achtseitigen Grundriß entschieden hatten, mußte er freilich wol jeder Seite ihren Gnomon zutheilen. Was aber das Innere betrifft, so darf ich wol dreist festsetzen, daß keinerlei hydraulische Zeitmesser gedenkbar sind, die sich in einen achteckigen Raum fügen ließen, und nicht ebenso gut im Kreise Platz fänden. Es bleibt also nur das Motiv der acht Winde übrig. Sobald die Idee des Baumeisters dahin ging, jeglichen Wind durch ein plastisches Bild zu bezeichnen, mußte er allerdings schon aus künstlerischen Gründen das gradseitige Po-

Bilde der Name des Windes eingehauen, und zwar die nehnlichen, die bei Aristoteles gefunden werden, außer daß der Nordwestwind statt Argestes den hier heimischen Namen *Skiron* führt. Daß Boreas hier wie bei Aristoteles seinen eigenthümlichen Platz wieder eingenommen, war zu erwarten. Zu geschweigen, daß bei nicht mehr als acht Winden keine Verlegenheit um Namen zu dergleichen Verschiebungen nöthigte, so war auch Boreas zu bedeutend in den Attischen Mythen, um ihn so leicht mit dem ganz unmythischen Aparktiās zu vertauschen.

Das zweite Zeugniss von dieser Anordnung der Winde gibt Vitruvius an jener Stelle, die in der Überschrift dieses Aufsatzes angedeutet ist: also neben jenem Attischen ein Römisches. Dieses aber ist, wenngleich nicht deutlicher, doch so ausdrücklich, daß es in Hinsicht auf die Form der Scheibe keinen Zweifel verstattet. Vitruvius lehrt ausführlich, wie das Schema zur Windscheibe auf dem Amussium oder der wagerechten Tafel zu entwerfen sei. Nachdem er angewiesen, wie die Mittagslinie mit Hülfe der Schatten bestimmt wird, und auf dieser einen Kreis gezogen hat, befiehlt er, ein Sechzehnthel dieses Umkreises zu fassen, und solches sowol an dem Nord- als an dem Süd-Ende rechts und links der Mittagslinie abzustecken, welches mithin ein Achtthel des Kreises für die Re-

lygon der Kreisform vorziehen; wie willkommen mußte es ihm daher noch sein, daß die übliche Windscheibe ihm selbst schon diese Figur darbot.

gion jedes dieser Winde gibt, auf jeder Seite aber bleiben dann noch drei Achttheile, die er den übrigen sechs Winden als ihre Regionen zutheilt. Dies, sagt er, gibt also acht gleiche Räume für die acht Winde; und bald darauf nennt er sein Schema ausdrücklich ein Octogon, worin er noch die Durchmesser auszieht, und dann die Ecken mit Buchstaben bezeichnet.²⁸ Bei ihm sind bis auf den Eu-

²⁸ Trotz dem, daß Vitruvius selbst sein Schema ein Achteck nennt, und ungeachtet er so unbestreitbar nicht die Ecken sondern die Seiten desselben den Winden zutheilt, ebenso wie es auch der Thurm zu Athen thut, hat man mir doch auch dies streitig machen und behaupten wollen, wenn auch den Winden ein Spielraum eingeräumt worden, müsse man doch angenommen haben, daß jeglicher Wind nur aus Einem bestimmten Punkte wehe. Denn, sagt man, Vitruvius fängt den Aufriss seines Schema auf dem Amussium damit an, daß er die Mittagslinie zieht, die ihm sogleich zwei bestimmte Punkte am Kreise gibt für Süd und Nord. Sodann schreibt er vor, die Straßen der Stadt quer vor den Polygonwinkeln des Schema zu ziehen, um dadurch die Winde von denselben auszuschließen. Dies aber würde ganz eitel ausfallen unter der Voraussetzung, daß die Winde durch wechselnde Richtungen im Kreise herumspielen könnten.

Was nun die Behauptung selbst betrifft, so gestehe ich, ihr, so wie sie ausgedrückt worden, keinen Sinn abgewinnen zu können. Wollten aber die Alten jeglichem Winde einen Spielraum, zugleich aber doch auch einen bestimmten Punkt anweisen, als *Hauptpunkt* (denn ein Punkt ist kein Spielraum und umgekehrt), so mußten sie diesen in der Mitte des Raumes bestimmen, wie es auch Aristoteles an seiner zwölfseitigen Scheibe thut, weil der Wind rechts und links abweicht; und dann bleibt die Scheibe doch immer ein Vieleck. Wenn

rus alle Namen Lateinisch. Der Ostwind, den die andern Schriftsteller Subsolanus nennen, heisst bei

also die Alten ihren Winden eine bestimmte Region zu durchspielen wol einräumen mußten, so räumten sie ihnen auch nothwendig verschiedene concentrische Richtungen ein.

Dafs aber Vitruvius, um sein Schema anzufertigen, zuvörderst die Mittagslinie auf dem Amussium suchte, das war wol unumgänglich, sollte er anders sich nur orientiren. Damit sucht er aber keinesweges den festen Punkt eines Windes, sondern lediglich die Stellen der Mittagssonne und des Pols. Auch steckt er sogleich für diese beiden Winde den Spielraum rechts und links ab, in den Regionen der übrigen Winde aber zieht er weiter keine Mittellinien, nicht einmal für Ost und West.

Was endlich die Vorschrift zur Richtung der Gassen betrifft, so wäre doch billig nicht aufser Acht zu lassen, dafs er neben jener achtseitigen Scheibe, der er freilich selbst sich ausschliesslich bedient, doch noch eine andere von vierundzwanzig Winden angibt: als wodurch er ja doch wol unstreitig zu verstehen gibt, dafs seines Ermessens die Winde nicht blofs aus diesen 24, sondern aus allen möglichen Punkten des Horizontkreises wehen können, er jedoch zu seinen Zwecken nur auf die bekannten acht Regionen zu achten für nöthig hält. Wollte man annehmen, dieser Baumeister habe in vollem Ernste gar alle Winde aus seiner Stadt ausschliessen wollen (vermuthlich um sie baldmöglichst zu verpesten), so bleibt freilich, was er hierüber sagt, baarer Unsinn, und besonders in Bezug auf die Windscheibe nichtig und eitel. Denn hielt er auch nur jene 24 Winde für wirklich vorhanden, wie konnte er dann nach seiner achteckigen Scheibe jene alle auszuschliessen vermeiden? Glücklicherweise mußten seine Gassen so immer einem oder dem andern Winde frei bleiben; nach der gemeinen Annahme wäre sogar die Stadt, die vor allen Winden ver-

ihm nur Solanus: ob dies blofs von einem Schreibfehler herrühre, wage ich nicht zu entscheiden. Euros bleibt, wie schon erinnert worden, an seiner Stelle; Notos heift Auster, Libs Africus, Zephyros Favonius, Argestes Caurus, Aparkias Septemtrio, und Kaikias Aquilo: also ganz wie bei andern Schriftstellern. Den Namen Aquilo leitet Isidorus von der Kälte her — eo quod aquas stringit —, Festus davon, dafs er wegen seiner Schnelligkeit

geschlossen sein sollte, ihnen allen offen geblieben, weil jede Strafsse, indem sie dem einen die Seite (oder selbst ein Eck, wie doch eigentlich des Autors Meinung ist) entgegenstemmte, einem andern den Eingang öffnete. Doch dafs der gute Mann so thörichte Absichten in der That nicht gehabt, möchte, falls es nöthig wäre, anderswo schicklicher zu erörtern sein. Hätte er aber seine Gassen quer vor den Polygonwinkeln gezogen, in der Meinung, diese Ecken zeigten die festen Punkte der acht Winde an, dann wäre ja die Bestimmung dieser Punkte auf gar nichts begründet, und jeder Wind hätte seinen Spielraum nur nach einer Seite hin; nach welcher? ist der Nordost oder der Nordwestwind, der nur ein Sechzehnthel des Kreises bekommen soll, während die andern ein Achttheil behaupten?

Ein ganz andres ist, wenn Vitruvius die Stellung seiner Gebäude nach dem Sonnenlauf bestimmt. Hier meint er gewifs den wahren Punkt des jedesmal angegebenen Auf- oder Unterganges, obwol es in der Ausübung nicht immer so genau genommen werden konnte. Allein hierzu bediente er sich gewifs nicht seiner Windscheibe, die ihm diese Punkte weder durch die Ecken, noch durch sonst was angab, wohl aber des Amussium und der Mittagslinie. Und also wäre hierbei nur noch zu erörtern, was er unter Sommer- und Winter-Mittag verstanden haben mag.

500 Die Windscheiben der Alten.

lesen; dann Anster, und westlich Altanus.³⁰ Die Nordwinde: westlich Thrascias, dann Septemtrio, und östlich Gallicus. Den letzten Namen legt Isidorus dem Thrascias bei, doch wol mit Unrecht. Der Wind, der in Spanien Gallicus heißen konnte, mußte doch wol ein östlicher Nordwind sein. Zwischen diesem folgen nun, erstlich die drei S. Ostwinde: Eurocercias, vermuthlich darum so genannt, weil er hier dem Cercias entgegenwehet; dann Eurus und südlicher Vulturius. Dagegen stehen die N. Westwinde: Cercias, Caurus und nördlicher Corus, was doch offenbar nur verschiedene Aussprache desselben Namens war: eine Sonderung, die man nicht erwarten sollte aus einer Zeit, wo die Sprache in vollestem Leben war. Die S. Westwinde heißen Libonotus, Africus, und der westlichste Subvesperus; die drei N. Ostwinde aber von Nord anzufangen, Supernas, Aquilo und Caecias.

Man sieht in welcher Verlegenheit unser Autor war, um Namen für eine vielen Winde aufzutreiben, aber auch wie schülermässig er ihr nur abzuhelpen weiß, indem er unter den vielen gleichbedeutenden Namen einige ganz willkürlich an entgegenstehende Orte versetzen zu müssen wähnte.

H. C. G.

³⁰ Nach Servius bezeichnet dieser Name einen Wind, der vom Meere her (ex alto) wehet. Folglich wäre er hier so unrecht eben nicht angebracht.

VI.

*Perperam omissa interpunctio**in Odys. A. 130.**Schola grammatica.*

Nemo hodie dubitare videtur, num isto loco epitheta duo, *καλόν*, *δαιδάλειον*, recte referantur ad *λίρα*, tanquam accusativum singularem, sicut dativus eiusdem numeri certissime agnoscitur *λεῖ*. Quas duas terminationes apud poetam constat solas reperiri prisci vocabuli, cuius primum casum iam veteres nonnisi coniectando exquirere potuerunt. Eandemque ob causam incertus olim fuit ambarum formarum accentus; praesertim quum neutra earum in prosariam linguae aetatem transiit, quo tempore tenores syllabarum ipsis auribus accepti fundum quasi historicum praebebant grammaticae paradosi, quae posthac per fidam librariorum scripturam tot in saecula confirmata est. Ergo ad analogicam tantum legem eruditi Grammatici scripserunt *λεῖ*, ut *φωτί*, *παντί*, contra *λίρα*, ut *φῶρα*, *πάνρα*, nominatim Aristarchus et Herodianus, qui eum accentum in Iliaca prosodia sua stabilivit; quum alii, quorum

ratio minus probabatur, *λίρι* et *λίρα* praeferrent. Ac dativus quidem hodieque properispomenos notatur in duobus versibus Orphicis, in quo mirificissimo carmine uno post Homericum id vocabulum a nobis legitur.¹ Technicorum Graecorum, qui nobis tonicam illam sapientiam servarunt, noti sunt loci, ap. Eustath. ad Odys. l. c. pag. 1400 et ad *K.* p. 1661. 55. Schol. Venet. ad Il. Θ. 441. Σ. 352. Ψ. 254. Etym. M. p. 567. 45.: nam antiquioris Grammatici, qui summam in eo genere auctoritatem habet, Apollonii Sophistae Lexicon hac in voce mutilatum est, nisi forte damnum resarcit Hesych. T. II. p. 488. Sed ante omnia quaerendum erat, utrum singularis numeri esset *λίρα*, an pluralis. Quamquam multis fortasse inutilis videbitur ea quaestio, quibus quod pueris inculcatum est, *λίρι*, *λίρα*, satis analogum sonabit, sive metaplasmus statuatur pro *λίρῃ*, *λίρόν*, ex adiectivo *λίρός*, seu primitiva

¹ Argon. v. 880. 1228. In designando hoc poeta usi sumus lenissima ambiguitate. Sed Argonauticorum carmen, quod in febus, sententiis, dictionibus, tot mirifica, singularia, insolentia, absurda habet, quae quidem a pluribus doctorum diu ad antiquam simplicitatem et vetustatis robiginem patienter trahebantur, ex Alexandrino vel etiam superiore aevo ad postrema et Christiana tempora deturbandum esse, tam probabilibus argumentis demonstrarunt Hermannus et Iacobseus, vix ut exorturus videatur, qui in eorum sententiam non concedat nobiscum. Hermann Diss. de scriptoris aetate addita est ipsius editioni Orphicorum omnium, Iacobseii Geographiae Graecorum et R. Vol. I. P. 2. a p. 351, quo libro F. A. Ukertus nuper geographicam antiquitatis doctrinam insigniter locupletavit.

quaedam forma masc. gen. $\lambda\epsilon$ fingatur, id quod fecit Ptolemaeus Ascalonites. Unde autem de numero rectius iudicari poterit quam ex significatione, qua id verbum legitur in Homericis locis collatis omnibus? Atque eorum locorum is, quem supra posuimus, maximi videtur esse momenti, ac, si Eustathium et Etym. M. audimus, omnem illam penitus praecidere dubitationem. Itaque verba sic iuncta construendo, uti ordine collocata sunt, *καταπεράσας λῆα καλόν, δαιδάλεον*; eandem omnino reddunt sententiam, quam tascus interpres vulgaris expressit: *collocavit in thronum, stragulo substrato pulchro, ingeniose facto*. Quo eodem modo vertit doctissimus indoctissimus quisque recentiorum, quos novimus, omnium: ex quibus unus quidam Gallicae nationis, alioquin sua in arte non spernendus, Rochefortus, stragulum 'multo superbioribus proprio ingenio expinxit coloribus: „*Sur un trône, où la pourpre, à mille fleurs unie, Etale du printemps, la beauté rajeunie*." Ita inveterata opinio tenet singularem, quem bonus etiam Damnius tuetur in Lexico, in quo nondum locum invenimus, ubi ab Eustathio, quem unum veterum Grammaticorum videtur trivisse, transversum unguem disceaserit, aut ullam illius pravam refutarit opinionem. Verum curiosius inspecti versus facile mirationem facient, quid sit quod *θρόνος* deae sic sine orationis ornata transmittatur, quum Telemachi *κλισμὸς* certe decoretur *σπῆθητο ποικίλος*. Non deerunt quidem qui dicant, ea in re utpote fortuita nihil argutandum esse, (cogitare enim nonnullis est argutari:) sed nemo cau-

tior id probabile putabit, priusquam de vero vocabuli numero aliunde constiterit. Iam ubi sunt alii loci, quibus certa significatio singularem vindicet? Immo mirum fuerit statim in *Odyss. K. 352*, si apud Circe*m pluribus* thronis imposita videas ῥήγεα καλὰ, iisque *unum* substratum λίτα. Talis singularis pro plurali haud aeque est Homericis coloris, ac saepe contra est pluralis pro singulari; neque te, si poetae consuetudinem bene nosti, minus offenderit illud, quam mox τραπέζας forte in τραπέζαν mutatum offenderet; nullumque simile exemplum habet Graecorum lingua, praeter vocem ἰσθῆς de omni genere vestitus, quem usum tot locis tam compertum habemus, quam in nostra voce incompertum. Ac si totam narrationem eiusdem loci persequimur, Ulyssem et v. 315 et 366 θρόνῳ incidentem videmus καλῶ, δαιδαλέῳ, similiterque Σ. 390, ubi quae supra ambigua erant duo epitheta, certissimam habent relationem.

Nunc quisquamne erit vulgarium opinionum pertinax fautor, qui adhuc λίτα καλόν, δαιδαλέον, defendat propter artiores iuncturas? quum tamen verba καταπετάσσας λίτα legitime accipi possint προπαρινθήκη, ex more admodum Homericis; quo secundariae actiones absoluta constructione perpetuae orationi inseruntur. Id qui ignorabant interpretes, inde ab illo Διὸς δ' ἐτέλεστο βουλὴ ἐξ οὗ — saepius male coniungi volebant, quae disiungenda erant, uti in *Iliadis* principio ipse turpiter erravit Aristarchus, non excusatus ille quam Chapmanus, Popius, alii recentiorum, aliter ibi errantes. Ad haec accedit,

quod sic scabellum propius admovetur ad thronum; quod ipsum quoque longe praeferet, quisquis probe didicit modum, quo epica poesis varia orationis membra conserere solet. Accedit postro ex diverso aliquid, ad idem quo tendimus congruum: sicubi ῥῆγος singulariter impositum narratur θρόνω, non substratum reperimus λῖτα, sed. singulare λῖνον vel λῖνου λεπτόν ἄωτον, Il. I. 661 (657); et Od. N. 73. Insuper hoc in. cumulum adde: nullus ullius poetae usquam locus est, in quo δαιδάλεος aut πολυδαίδαλος alia artium opera designet quam ex ligno aut metallo facta, sicut Latine nemo dicere ausit *affabre* facta *textilia*. Quam unam ob causam minime admitenda erat scriptura λῖτα δύο πολυδαίδαλα in Hadriani epigrammate, quo primus H. Stephanus ad Homeri vocem usus est in Thes. T. IV. p. 1383. Cf. Iacobsii Animadvv. In Anthol. Planud. II, 2. p. 323. Quocirca μαρμάρειον seu πορφύρεον haud dubie prae tulisset poeta, si epitheto ornare λῖτα maluisset potius quam θρόνον.

Quodai his, non prolixius, quam nobilis error suadebat, disputatis docuimus, nullum Homeri esse locum, qui non pluralem aut pascat aut aptius recipiat, hac eadem opera in lucem nobis redeunt dudum obscurati Grammatici quidam, quos in commentariis suis rationem nostram defendisse Eustathius prodidit. Atque horum sententiam sequutus est ille veterum Criticorum diligentissimus lector, Athenaeus, sic scribens II, 9: "Ὁμηρος τῶν στραυμάτων τὰ μὲν κατώτερα λῖτα εἶναι φάσκει, ἥτοι λευκά καὶ μὴ βεβαμμένα ἢ πεποικιλμένα. Quibus verbis,

etiam a Clarkio itemque ab Heynio sed sine fructu allatis, firmatur communis Glossographorum notatio de discrimine inter ῥήγσα et λῖτα. Ostendunt enim omnes, superiora ῥήγσα operosioris artis fuisse et splendidissima, λῖτα simpliciora, nullo artificio texta, nec figuris variegata. Cf. Schneideri nostri Lexicon Gr. v. λῖτον, quemadmodum ibi accentus ponitur, plane ut in nuperrima edit. Hederic. Ernestiani Londinensi 1816. 4. Hic autem in transcurso ridenda est mirabilis socordia novorum interpretum, nisi ridiculum acumen veterum magis mirandum putes. Quippe illi istam verborum interpretationem simul probantes, simul obliti, sic perverterunt locum, ut λῖτα in ῥήγσα mutarent: hi vero partim ad absurdissimam figuram confugerunt antiphrasin, cuius ope, quod nusquam non ἀποκλιτὸν ὕφασμα acceperant, in hoc (quis credibile putet?) uno loco ποικιλτὸν seu ποικίλον acciperent. At verissime de isto discrimine statuisset antiquos Grammaticos, tum ipse poeta aliquoties clare arguit, tum alii optimorum scriptorum idem confirmant. Unum ut nominem, Thucydides II, 97 ita ὕφαντ' et λεία coniungit, ut illis artificiosius texta notentur, his tenuiora omnique arte carentia. Nec dubium videri potest quin Atticorum in lingua prorsus eadem fuerint λεία, quae Homero λῖτα, vel, si Hesychium huc referre velis, λῖτά. Dubitanter loquimur de Hesychii glossa λῖτά, etsi nobis quidem prope certum est, eam potius ad aliorum quorumvis poetarum *adiectivum* pertinere, non ad *substantivum* Homericum.

Hinc parumper progredi liceat ad étymologicas quasdam ratiunculas, quae si a nobis ad liquidum perducì non potuerint, materiae culpa erit, non nostra. Nam ipsis veteribus, ut paullo ante dixi, dubia fuit origo utriusque formae *λεν* et *λίη*, plerisque haec metaplasticos declinata putantibus, quae alii a nominativo quodam *ὁ, καὶ ἡ λῆς, τὸ λί*, deducerent. Ac sane hoc ipsum *λῆς* seu *λίη* in Odyssæ M. 64 et 79 legitur, et longa vocali, pro adiectivo feminino, quod inepto more suo Grammatici fere apocopatam censebant ex *λίσση*. Altera pars eorum, quibus potius metaplasia subesse videbatur, obiiciebant, nullam esse vocem monosyllabam in *ις*, cuius obliqui casus in *τος* finirentur, ut aliae paucae in *νος*, v. c. *ῥιμός* ex *ῥις*, unde, recte notante Lascare, primum *ῥῆς*, deinde *ῥιν* prodiit; sicut rudiori aëvo *μάρις* et similia ex optima Marklandi ratione (v. supra p. 381) divinare licet, unde genitivus *μαρίνος*, nominativus autem aliis *μάρις*, aliis, sed [maxime posterioribus, *μάριον*, pro diverso] diversarum aetatum et dialectorum usu; uti *arboris* simul ad *arbos* et *arbor* respicit, prisce *arbors*. Sed acutius, opinor, Ascalonites respondere potuerat, leviozem esse istam obiectionem, quum fieri possit ut unicum sui generis exemplum fuerit *λῆς*, velut inter dissyllaba unicum est *μέλι*, *μέλιτος*. Nam perversius nonnulli hanc ob causam reiecerunt *λῆς*, *λίος*, quod τ oriri nullo modo potuisset ex *λίος*. Unde vero didicerint isti originarium hac in voce fuisse *ν*, id est *λεν* et *λενω* plane eodem etymo nata, id. explicare nobis mirifice obliti sunt. Nempe cognata sunt sine du-

bio inter se vocabula, sed nihil amplius; ac, licet *λενᾶ* omnia numerari possint inter *λεῖά*, tamen non omnia *λετᾶ* eadem *λενᾶ* sunt, nec *λετᾶ* pro *λενᾶ* dici Graeco homini umquam in mentem venire potuit. Unde autem haec verborum similitudo seu cognatio fluxit? Ad simplex *ΛΙ* redeundum erit, tenerrimam consonantem tenuissimae iunctam vocali, qua, ut praeclare Plato in Cratylo censet, τὰ λεπτὰ πάντα exprimuntur in linguis noto imitationis genere.² Quod *τ* si in hac verborum classe plerumque productum videmus, factum fortasse est ad ipsam exilitatem rerum efficacius exprimendam. Neque omnino improbabile dixeris, in primis scribendi rudimentis, pro illo *τ* locum interdum habuisse *ει*, siquidem iam antiquitus *τ* in hac diphthongo obscuriore sono pronunciabatur: unde *ἔλη* et *εἔλη* (διὰ τοῦ *τ* μακροῦ), *ἔρη* et *εἔρη*, similiaque feruntur in libris: posteriorum tamen et librariorum et Grammaticorum consensu constantem invaluisse unam vocalem, tot ac diversa monumenta loquuntur, ut temerarium facinus sit Blomfieldi, ad Callimachi H. Apoll. 10 et Lav.⁹ Pall. 25 refingere

² Rideant hoc licebit, qui omnem etymologiam verborum in ludum iocumque vertendam putant, comparantes *λίη* p. *λίοντα*, a nom. *λίς*, g. *λίός* (non *λενός*), unde Callimachea fuerunt *λίς* et *λεγαίν*. Peritior tamen nemo talibus *συνημπτώσει* se de sententiis supra posita demoveri patietur. Ceterum huius quoque nominis accentus veteribus variabat, aliis *λίς*, aliis *λίς* scribentibus cum Aristarcho, sobriore reliquis Grammatico. Cf. Heyn. ad. Il. A. 239. 480.

volentis *λειτός* pro *λειτός*, *λεῖσος* p. *λεσσός*, *λειμός* p. *λιμός*, *λειπαρεῖν* p. *λιπαρεῖν*, atque adeo *μεικρός*, in quo postremo profecto ne ultimus quidem poeta priorem syllabam corripere potuisset (cf. Iacobs. ad inēd. Anthol. p. 798., cum loco unico Eurip. Iph. Aul. 1580.) si ea umquam a bonis librariis per diphthongum scripta fuisset.

Dixit aliquando aliquis, serione incertum an loco, perpetuis iustisque in Homerum commentariis scribendis XXX vel XXXX volumina opus fore. Tam aerumnosi laboris hoc leve specimen esto, quod seria industria doceat, in nūpera nostra retentione Odyssaeae A. 130, quamquam Stephani, Bergleri et plurium superiorum exemplo, in fine versus male neglectam esse virgulam, seu, qua alibi utiliter utimur, duplici nota parenthetica. Adeo longis nimirum ambagibus, neque sane longius arcessitis, opus erat ad grammaticam demonstrationem, utrum splendido in solio et simplici stragulo ibi sederet dea, an contra.

W.

VII.

Ad locum Herodoti I, 1:

[τὴν Ἰνάχου.]

Notissimum est, Ius patrem aliis veterum nominari Inachum, aliis Iasum, aliis Pirénem seu Piran-tem: v. Apollod. II, 1, 3. Hygin. f. CXLV ibique Munck. p. 254. Sed de istis verbis iam olim pauca notavit Vindingius in *Hellene* p. 19. et Galeus ad h. l., posterior quidem non sine lapsu memoriae. Nam Strabo et Parthenius, qui ab eo appellantur, patrem puellae nusquam faciunt Iasum, sicut alii plerique, in his Pausanias II, 16, eo loco, quem et prior ille et Simson Chron. ad A. M. 2469 attulit: Ἰὼ μὲν οὖν Ἰάσου θυγάτηρ, εἴτε ὡς Ἡρόδοτος ἔγραψεν, εἴτε καὶ ὁ λέγουσιν Ἕλληνες, ἐς Αἰγυπτὸν ἀφικνεῖται. Inde Vindingius Pausaniam in suo Herodoti codice legisse putabat τὴν Ἰάσου. Id vero probatu difficile fore, bene perspexit Iac. Gronovius. Postea Valckenarii acumen animadvertit, τὴν Ἰνάχου simplici nomini Ἰοῦν a sciolo quodam adiectum

esse. Argivi regis filiam fuisse, hoc unum cognoscere videri Persas; Inachi fuerit an Iasi, non curasse eos; neque id quicquam huc facere, uti in seqq. nec Europae patrem memorari nec Medae. Id iudicium ipso in textu sequutus est Reizius, et mox Schaefferus, Larcherus T. VII. p. 313 ss. nov. edit., Clavier in Hist. des pr. tems de la Grèce T. I. p. 25, si modo huius sententiam assequor. Rursus vulgata lectionem tueri voluit Dissertator in Berol. Museo Antiq. T. II. p. 372 ss., tum nuper Hermannus de hist. Gr. primordiis p. XII, Schweigh. ad h. l., Raoul-Rochette in Hist. de l'établ. des colonies Gr. II. p. 148. Res, quantumvis per se levior, tamen non indigna est quae rationibus potius suis quam auctoritatibus ponderetur.

Primum de antiquis libris si quaeris, additamentum ita servare videntur omnes, ut, si genuinum non sit, saltem non novum haberi oporteat: qualia sane ubique leguntur, a vetustis lectoribus, doctis iuxta et sciolis, interpolata; ne quid dicam de *διασκευῇ*, qua pluribus Herodoti locis aliquid ab alienis manibus accessisse, alias de industria demonstrandum erit. Wesselingius quidem, ut editorem senem decebat, longe circumspectissimus, in textu nihil sollicitandum ratus, subnotavit etiam, *Ἰοῦν τῇν Ἰνάου* hic vidisse Plutarchum de Malign. H. p. 856 D. et Libanium T. I. p. 207 A. (T. IV. p. 24 Reisk.) Evolvamus utrumque. Libanii locum accurate legenti ille quod voluit aegerrime persuaserit: quin alius lector haud incautior adeo causam afferre poterit, cur putet in scribendis illis rhetorem

plane non meminisse historici nostri: Plutarchi auctoritas speciosior est, nec tamen admodum certa, si malignum opusculum diligenti lectione cognitum habeas. In illo enim facile ad *Ἰούς* nomen pro consilio suo vel consulte adiiungere de suo potuit τῆς *Ἰνάχου θυγατρὸς*, quippe qui alibi quoque plura in textum scriptoris, quem egregie calumniatur, inxerit, alibi sententias eius falsis coloribus induxerit, semel etiam silentium detorserit p. 857 A. Quo ex loco aliquid de Basiride ex Herodoto excidisse eodem iure conicere liceret, quo statueres Inachi nomen sine Herodoti exemplo adscribi non potuisse. Ipsum confer Wesselingium ad verba *Περσῶν οἱ λόγοι*, ubi tamen ap. Plutarchum *λόγους* cum Wytenb. in *λογίους* mutandum est. At legerit verba Plutarchus, legerint alii, ut Grammaticus Herodianus in Hortt. Adon. p. 268, a vel. Creuzero ad Plotinum p. LXXXII excitatus, si quis forte inauditum ibi nomen *Ἰναχοῦν*, quasi a recto *Ἰναχώ*, ex vulgari scriptura nostra mutilatum censeat.

Utrumque autem de externis his argumentis existimabitur, residet primum illud, quod magno Batavo offensionem obiecit merito: addique praeterea debet, ex more et usu sermonis utique scribendum fuisse, *βασιλῆος Ἰνάχου θυγατέρα*, si quid opus fuisset nomine patris. Nam ubi, quaeso, ulum exemplum est apud bonum scriptorem *sic distincti* paterni nominis et *pone claudicantis*? ubi nam? ¹ Nimirum, quae usitatissima vulgo fuit Grae-

¹ His ante aliquot annos perscriptis, unius haud dissimi-

corum consuetudo, ut *certis locis* legitime dicerent *Σαφράτης Σαφρονίσκου, Λυκούργος Εὐνόμου*, illam nemo non videt ab h. l. alienissimam esse. Gravius etiam est, quod Herodotus, quamvis sacerdotum Tyriorum famam (II, 44) probaverit, tamen Io a Phoenicibus raptam vix potuerit prius Inachi saeculo ponere. Sed longius hoc momentum persequi nihil necesse est, quoniam, qui non proprio studio talia exquirat, plerumque ne operose quidem docenti credere potest; neque omnino credere cadit in haec studia. Illud vero, quod allaturum se Reizius promisit in Praef. p. XXII, facilius sibi quisque persuaderi patietur, antiquitatis Graecae gnarum scriptorem nullo modo Argivorum urbem aliquam omnibus rebus (*ἅπασι*, uti I, 91 *τοῖς ἅπασι*) eminentem somnare potuisse fabulosi Inachi tempore, id est ante Phoroneum, qui princeps maximo scriptorum consensu traditur homines brutorum more vagatos ad civilem societatem congregasse, quum nondum ullum Argivorum aut Argolidis nomen, nec oppida nec commercia essent; neque in talibus, velut mythis, diversa perhiberi pro libitu licuisse, inter harum rerum peritos satis constat.

Revertamur ad Pausaniae locum supra allatum, in quo Ius patrem eodem versu nominat Iasum, quo ad historici provocat fidem de mulieris in Ae-

lis loci recorder, etiam ex dispari genere, ap. Xenoph. Anab. I, 2, 20, ubi verba, *Μένωρα τὸν Θεσσαλόν*, nunc a doctis editoribus aut seclusa aut prorsus eiecta sunt rectissime.

gyptum adventu. Ibi verba, ὡς Ἡρόδοτος ἔγραψεν, magnus profecto artifex erit qui demonstret, quomodo sedulus Herodoti lector ita simpliciter adscribere potuerit, nisi apud illum aut τὴν Ἰάσου aut nullum patris nomen reperisset: quorum utrum sit verisimilius, num ambiguum iam videri potest? Postremo totam prooemii, sive ab ipso auctore seu a primo editore praepositi, narrationem nobis perpende, animumque adverte, scriptorem non de Io et Europa a Iove raptis transformatisque agere, non fabulas poetarum, etsi sibi notissimas attingere vellet, sed duntaxat a Persis narrata repetere, quos satis superque erat primaria mulierum nomina memoria tenuisse vel retulisse.

His quinquuplicatis difficultatibus pressus si quis denique opinetur, Inachum h. l. diversum a prisco illo et posteriorem quendam Argorum regem dici, aut ipsum, qui aliis Iasus dicatur, novi huius effugii fortunam apud intelligentes experiatur. Nobis sufficit rationes explicuisse, cur verborum saepe nimium parvus Criticus sic praefracte *negarit*, τὴν Ἰνάχου a primo scriptore apponi *potuisse*. Ad hoc enim verbum *posse* hic redeunt omnia. Nam si potuit adscribi Inachi nomen, incerta semper res manebit; si non potuit, Valckenarii coniectura haud dubie sequenda erit, quam ipsam fortasse Iosephus Scaliger etiam alia de causa dudum praecepisset, si in suis ad Euseb. Animadvv. p. 29 ad comparandum Herodoti locum descendere voluisset.

W.

VIII.

De
*Davidis Ruhnkenii celebri quodam
reperto litterario.*

Quam rem primum a. 1799 legebamus a *Dan. Wytenbachio* traditam, deinde a. 1809 a *B. Weiskio* multis verbis repetitam, sed acute addubitam, iamque ante apud Britannos tum a. 1806 in libro *menstruo*, exterorum paucis cognito, tum a. 1807 a *Th. Kiddio*, qui illic sub *Philarchaei* persona la-
tuerat, denuo ad disceptandum propositam: eam rem
nunc deum paullo accuratius illustrandi copiam
nobis faciunt *E. H. Barkeri* et *I. F. Boissonadii*
familiares epistolae, superiore anno scriptae. Paullo,
inquam, accuratius: nam plus promittere lectoris
veremur. Ad iustam enim veritatis lucem deesse
videtur aliquid, quod ut quamprimum suppleatur,
omnisque haec critica quaestio ad exitum perveniat,
vehementer optandum est; idque a nemine verius
quam ab iisdem illis quattuor viris exspectari potest.
Quippe illis vel Museum Britannicum, vel Parisien-

sis vel Leidensis bibliothecae omne genus instrumentorum praebent, non impressorum tantum, verum etiam manu scriptorum, quae huc adhibenda esse vel una *Bastii* annotatio ad Longinum p. 651 arguit: mihi contra sors iniqua non modo tantas negavit copias, sed vix communia studiorum subsidia reliquit, quibus per omnem vitam *αὐτοῦργος τις τῆς φιλολογίας* fieri cogerer. Igitur, ut alia utilia instituta mihi saepe necessariae materiae defectus disturbavit, ita, ne illam quaestionem pertractandam sumam, hoc imprimis obstat, quod supra Parte I. p. 205 narraui, nunquam mihi integrum exemplar Graecorum rhetorum Aldinum in manus incidisse. Nam priore volumine olim ex Lipsiensi quadam bibliotheca satis diu sum usus; ad eam autem rem, quam quaefimus, non minus altero volumine opus est, quo Scholia in Hermogenem locupletissima¹ continentur. Sed veniamus ad propositum, quod ipsum nos longiores esse iubet, etsi nihil prope aliud nisi illorum virorum verba afferimus.

Primus, ut initio dictum est, *Wytenbachius* in Ruhnkenii praeceptoris vita p. 127 edit. Leid. rem tradidit his verbis, in quibus hanc veniam petimus, ut duo tria, quae elegantissimo calamo exciderunt, inter ipsam transcribendi operam mutemus: „Rhetorum omnium, certe plurimorum, necdum seorsum editorum, adhuc una est editio Aldi-

¹ Cf. Fabr. B. Gr. IV, 31. p. 492. vet. edit. et cum desiderio mirare laudatorum scriptorum copiam.

na, eaque perrara, ut paucis in publicis, paucissimis privatis, exstet bibliotheca, et Hemsterhusius eius exemplum, quovis pretio emere cupiens ac dedita opera quaerens, per sexaginta annos nullo in bibliopoli, nullo cuiusquam in auctionis catalogo deprehenderit. Ruhnkenius duo, quibus haec editio continetur, volumina, rara felicitate, diverso utrumque et loco et tempore, sibi comparaverat, et librum, ut suum, eo maiore cum otio ac diligentia tractabat. Legens Apsinem, qui unus est ex illis Rhetoribus, animadvertit, subito se in aliam orationem incidere, similem eam Longini multo sibi usque cognitae: huius, ut progreditur, ita deinceps nova vestigia deprehendit, locum etiam sub Longini nomine memoratum ab inedito Commentatore Aristidis Ioanne Siceliota: nihil porro dubii relinquebatur, quin haec esset pars *de Inventionis*, e deperdito² Longini *quae de Arte rhetorica*. Ut vidit, ita ad Hemsterhusium suum volavit, non tam eius iudicium exploraturus, quam rem exploratam nunciaturus. Hic item, ut audiit et locum inspexit, ita rationes Ruhnkenii probavit, eumque monuit ut huius inventionis laudem sibi vindicaret, men-

² Sic dedimus pro *perdito*, cuius vocis domicilium finitimum quidem est, sed tamen diversum. Nam *perditae* v. c. *navis* superesse possunt reliquiae quaedam, quamvis corruptae; *deperditae* nihil aut prope nihil reliquum est. Pluribus in verbis *de* significationem auget ita, ut rem confectam designet. Unde recte Ictus in ff. ap. Gesu. h. v. *Deperditum* explicat, quod in rerum natura esse desiit.

tione ac notitia eius in Diario Eruditorum Gallico prodenda. Fecit Ruhnkenius. Libellum porro cum scriptis codicibus contulit, emendavit, et ad editionem fere paratum reliquit moriens. Et ne hoc fugiat harum litterarum studiosos, hic est ille *Rhetor* et *Longinus*, quem simpliciter his nominibus significavit aliis deinde in scriptis, maxime in altera Tunaei editione."

Memorabili hoc reperto quum uti cuperet *Weiskius*, nobilem *Longini* librum de Sublimi, una cum Fragmentis editurus, *Wytenbachium* rogavit ut significaret, quo in Diario illud indicium seu programina evulgatum lateret, simul a quo Apsinis loco et quem ad locum Ruhnkenius Longini verba pertinere statuisset. Respondit *Wytenbachius*, Diarium illud pro certo indicare se non posse, suspicari tamen, esse aut *Bibliothecam Scientiarum* aut *Diarium Eruditorum* (*Journal des Savans*), annum autem vel 1766 vel paullo priorem: quippe *Hemsterhusium*, quocum iam torpente inventum communicavit *Ruhnkenius*, illo anno extremum diem obiisse. Apsinis denique locum, quem R. germanum Longini fetum agnorit, exstare in Aldina edit. *Rhet.* a p. 709 *περὶ ἑλέους* ad p. 720 οὐκ ἐφ' ἡμῶν. Vindiciarum omnino nihil et notarum fere nihil se reperire in chartis Ruhnkenianis, nec nisi dispersas schedulas, velut Sibyllina folia, unde non nisi divinando et longo tempore quis sensum eruat. Sua si essent, vix ea conquirere et pernoscere se posse, quamvis R. manum probe calleat: nunc esse bibliothecae publicae, qualia sine curatorum venia edere non liceat; sed, ut alia inedita, editoribus destinata esse doctis, in ipsa urbe

Leidae editionem instituentibus etc. In his angustis quid trepidarit aut egerit, *Weiskius*, apud ipsum incundius legetur in Praef. ad Longinum p. XIX — XXIV. Ad extremum is, quasi re desperata, et magnarum umbrarum nihil reverens, ipsum inventum in humani erroris suspicionem adduxit. Nam, *pro suo sensu*, nihil habere longissimum locum illum simile τοῦ περὶ ὕψους; breviorē tamen locum, ut *ex Ruhnkenii sensu vel conjectura*, Fragmentis subiecit inde a p. 713 usque ad p. 715, a verbis Οὐκ ἐλάχιστον δὲ μέρος ad illa τῇ τῆς ὑποκρίσεως ἀρετῇ πρόποντα, quibus vulgo Fragm. VIII finitur. Tum enim, quum typographo paranda esset haec appendix, Leidense responsum nondum acceperat, neque ante illud nec posthac invenire ullo modo potuit Diarium, in quo reperti ratio reddita et detectae fraudis fines definiti essent.

Iam triennio ante quam haec a *Weiskio* referrentur, *Criticus* seu *Censor Britannicus* (*The British Critic*) Vol. XXVII. a. 1806 p. 574 ss. eruditam epistolam attulit, hac argumentorum summa: Apelinis scriptum illud de Arte rhetorica, in Tomo I. *Aldini* um Rhetorum 1508 a p. 682 ad p. 726 sub istius rhetoris nomine editum, aliquamdiu totum ab ipso quoque Ruhnkenio hand diversi auctoris habitum esse; id intelligi ex eius Diss. de Antiphonte a. 1765, ubi p. 719 Aldi citatur p. 807 edit. Reiskianae,³ ex Historia oratorum Grr. a. 1766, ubi

³ Qui eam Diss. in Gr. orr. Vol. VII recepit, quam-

p. LXXIII citatur Apsinis Ars rhet. p. 707, et p. LXXXI, ubi p. 708, tum ex Annotatt. in Rutilium L. p. 64, ubi p. 687: iccirco non multo ante annum 1776, quo capitalem Diss. de Longino scriberet, ⁴ illam ipsi coniecturam natam esse; ibi demum *Τέχνην ῥητορικὴν* quandam inter Longini perperita numerari, additis paucis verbis, quae rationis alibi reddendae spem facerent; ex eaque Arte, veldt Longini, mox in c. XI de Subl. petitam ab eo esse aliquot verborum emendationem, a Cornubiensi Critico ⁵ neglectam: denique in Timaei altera editione a. 1789 quinque locis (omnia haec loca etiam Weiskius attulit) eandem *Τέχνην* sub Longini nomine palam simpliciterque laudari. Praeter haec notat *Philarchaeus*, a *Wytenbachio* parum recte Aristidis commentatorem vocari Ioannem Siceliotam: in Aristidem quidem inedita Scholia custodiri in bibl. Leidensi, unde plura excerpta dedisse *Valckenarium*, *Abreschium*, *Io. Luzacum*; ⁶ sed nihil horum Scholiorum ab ullo eorum isti Ioanni adscriptum reperiri. Atque hoc Kíddius verissime. Aper-

vis gnarus piae fraudis academicae, praescripto ostensionali nomine *P. van Spaan*, quē auctorem item *Harlesius* prodidit in Fabr. B. G. T. II. p. 731, addens sub Ruhnkenii praesidio ventilatam. Ipse titulus libellum *publico examini subiicit*: sed verbum *ventilandi* ex Germanorum usu loquendi significantius est de multis disputationibus eius generis.

⁴ „With which *Toup*, and of course *Harles*, has very politely complimented *Peter John Schardam*.”

⁵ *J. Toupio*.

⁶ De Epistatis et Proedris Att. p. 105.

tus est memoriae lapsus vel potius calami, siquidem eruditiss. *Wytttenbachius* ignorare minime potuit, Io. Siceliotae Scholia in Hermogenem, non in Aristidem exstare, illaque ab adolescente Ruhnkenio Parisiis ex C. Falconeti codice descripta esse, saepe posthac ab ipso citata.⁷ Ceterum Kiddius quoque querelam affert de frustra quaesito Diario, in quo rei mentio facta esset; factam autem videri aut vergente a. 1768, aut ineunte 1769: in qua ratione et reliquis praeclarum virum et opinio et tota res fefellit, uti mox videbimus.

Similia autem his et aliis, quae consulto omitimus, paullo post suo nomine strictius disseruit *Kiddius*. At illud ante, quod nobis de alio quodam erudito Britanno narravit *Barkerus*. Huius amicus ille adhuc a. 1815 per litteras querebatur, etiam sibi multum et diu rimanti nusquam inventum esse R. programma, de eoque inveniendi iam litteratissimum *Porsonum* desperavisse.

Kiddius ergo inter plura in Praef. ad *Opusculum Ruhnkenianum* edit. Lond. 1807. p. XXVII haec scribit: „Quinam Diario Eruditorum R. indicium suum impertiverit, me, licet anxia diligentia quaeritanti, pro-sus effugit; in illis autem Aldinis paginis ruderata quaedam et fragmenta latere ex *Longini* opere *de Arte rhetorica*, et rhetoris huius germanos fetus esse,” (ita plane tamquam *de suo iudicio* pergit)

⁷ Ut de Antiphonte p. 804 R. in Notis ad Timaeum p. 102, ad Xenoph. Memorabb. etc.

„produnt dicendi formae, disputandi ratio, habitus denique et color orationis per omnia. Longino similimus; atque testimonio suo confirmat amiceque conspirat Scholiastes unicus in Hermôgenem typis descriptus, quem haud ita pridem in Censore Britannico indicavi, et iterum aequi lectoris indicio sistam:

Apsines secundum Rhet. Gr.

Ald. I. 715,

ἴσα δὲ σχήματα τῶν ἐννοιῶν ἀνέμυσται· οἷον, προδιόρθωσις, ἀποσιμῆσις, παραλείψις, εἰρωνεία ἢ θοοποιία· ἅπαντα ταῦτα οὐ μοι δοκεῖ δικαίως σχήματα καλεῖσθαι, ἀλλ' ἐννοιοὶ καὶ ἐνθυμήματα, καὶ λογισμοὶ τοῦ πιδανοῦ χάριν καὶ πίστεων εἶδη. τὰ μὲν γὰρ προοιμίῳ ἔχει δύναμιν προδιόρθωσις τε καὶ ἐπιδιόρθωσις, ἡ δὲ παραλείψις τὸ ἀξιόπιστον ἐνδιδανύται· καὶ μέρος αὖν εἴη τῆς παθητικῆς τε καὶ ἡθικῆς ἀποδείξεως τῇ τῆς ὑποκρίσεως ἀρετῇ πρέποντα.

Longinus secundum Schol.

in Hermogenem inter Aldi Rhet. Gr. II. 380.

καὶ δὲ λογῖνος ὁ φιλολόγος ἐν τῇ ἐητηρικῇ τέχνῃ μέρους τῆς λέξεως εἶναι λέγει τὰ σχήματα αὐταῖς λέξεσι φάσκων οὗτος, ἴσα σχήματα τῶν ἐννοιῶν ἀνέμυσται· οἷον, προδιόρθωσις, ἐπιδιόρθωσις, ἀποσιμῆσις, παραλείψις, εἰρωνεία, εὐθροποιία. ἅπαντα ταῦτα οὐ μοι δοκοῦσι δικαίως σχήματα καλεῖσθαι· ἀλλ' ἐννοιοὶ καὶ ἐνθυμήματα καὶ λογισμοὶ τοῦ πιδανοῦ χάριν, καὶ πίστεως εἶδη· τὰ μὲν γὰρ προοιμίῳ ἔχει δύναμιν ἐπιδιόρθωσις τε καὶ προδιόρθωσις, ἡ δὲ παραλείψις τὸ ἀξιόπιστον ἐνδιδανύται· καὶ μέρος αὖν εἴη τῆς παθητικῆς τε καὶ ἡθικῆς ἀποδείξεως τῇ τῆς ὑποκρίσεως ἀρετῇ πρέποντα.

Ecce tandem nuperrime a *Boissonadio* repertum, est Ruhnkenianum programma, et repertum ibi, ubi primum quaeri debuerat, in priore illorum librorum, quos *Wyttenbächius* satis tenaci memo-

ria *Weiskio* significabat, in *Bibliothèque des Sciences et des beaux Arts* — à la Haye, Vol. XXIV. P. 1. a. 1765 p. 273. Sed ipsa verba hic accurate adscripta volent multi, quibus forte illud volumen non-erit in promptu. Praemittitur primum a Bibliothecae editoribus breve elogium *Ruhnkenii*, cuius statim etiam Hesychius altero tomo absolutus multa cum laude recensetur; deinceps haec sequuntur, a R. scripta:

Il y a quelques mois que lisant Apsinès, Rhéteur Grec, qui se trouve dans la Collection qu'Alde Manuce a donnée de plusieurs autres ouvrages de cette espèce, je fus surpris de voir le style changer tout d'un coup au milieu du livre. J'y reconnus non seulement la marche de Longin, mais plusieurs expressions qui lui sont particulières. Continuant ma lecture je tombai sur un assez long passage, que je me souvins d'avoir lu dans le Scholiaste d'Hermogène, et dans le commentaire non encore publié que Jean Sicéliote a fait sur ce même Hermogène. Ce passage y est cité non sous le nom d'Apsinès, mais sous celui de Longin, et tiré du livre qui a pour titre, Αγγύλου Τίχρη ἐντροχίη. Voilà donc un ouvrage de Longin que nous venons de recouvrer, et que tout le monde croyoit perdu. Il existe en entier à l'exception du premier Chapitre de l'invention, où il paroît manquer quelque chose. L'ouvrage est digne de Longin, et n'est point inférieur à son admirable traité sur le Sublime. Ignore par quel hazard ce livre a été inséré au milieu d'un ouvrage d'Apsinès. Il y a

apparence qu'ils se sont trouvés réunis dans un même volume, et que le relieur qui devoit le placer avant ou après le livre d'Apsinès, l'a placé au milieu. Cette erreur a passé dans les autres Manuscrite et dans l'édition d'Alde. Malheureusement cet ouvrage a été fort corrompu par les copistes. Il y a même par-ci par-là des lacunes indiquées par Alde; mais je me flatte que les MSS. d'Italie et de France, que je fais consulter, y suppléeront. J'en ai déjà rempli quelques unes au moyen des variantes que j'ai tirées de la bibliothèque de Wolfenbuttel. Je me propose de publier cet ouvrage au plus tôt, collationné avec plusieurs MSS., corrigé, et avec mes remarques et une traduction Latine.

Obiter hinc discimus, quid sibi velit formula *au plutôt*, ὅμῶντος illa fere Latinae voci *propediem*, qua Albertius ad Hesych. T. II. p. 1262 sub annum 1760 promittebat Ruhnkenii curis præditarum Scholiastem Platonicum, qui tandem 1800 post mortem illius nudus ex Luchtmansio prelo evolavit. Evolvit is tamen, dum P. Fonteinii Amstelodamensis editio Theophrasti characterum, sub eundem annum 1760 ab Wesseling. ad Herodotum similiter promissa, adhuc eruditis scriniis premitur.

Nunc leniter, puto, subrideret egregius cunctator, si gratam sui memoriam apud bonos doctosque relictam eo videret valuisse, ut tot per annos a tot viris quasi ex quisquiliis quaereretur lapillus, quem ipse expolire et in lucem proferre tam diu neglexisset. Id vero satagere decebat litteratores, qui patrum averumque aetate multo minutiora et viliora

nimiis studiis venari soliti, hodie hoc totum genus superbe fastidiunt, ex quo non quotidie magnū aliquid proloqui licet. Nondum autem his patefactis rem ipsam plane confectam esse, ab initio monuimus. Nam, ut vera sit R. coniectura, iam novis curis dispiciendum erit, utrum in illis paginis mera Longini verba agnoscenda sint, an ab alio den eiusdem aetatis seu posterioris rhetore excerpta suoque usui accommodata. Pro consilio indicii sui R. fortasse sibi haud plus dicendum putarat; sed denuo inquirendum erat aliis, ut *Belino de Ballu*, qui Parisiis 1813 Historiam Graecae eloquentiae admodum prolixam edidit, in qua tamen tum alia desideres, tum ipsam Longini nostri notitiam. Restat igitur in posterum diiudicanda res aut iis, quos supra nominavi, aut cel. *Creuzero*, qui in his quidem a me disputatis nihil exulceratum videbit. Illi enim hanc paginam scribens audio e nostro *Wilkenio* ad manus esse Aldinorum rhetorum plenum exemplar, quod nunc unicui esse videtur in Germania, servatum Heidelbergae inter libros Graevianos, eidemque viro etiam ad codices variarum bibliothecarum facillor aditus esse solet.

—Postremo non defore opinor qui expectent dum diversam nec leviorē ingrediar controversiam de ipsius libelli περί ὑποῦς auctore, de quo vulgarem fidem nuper sic labefactavit *Hier. Amatus Romanus*, ut plures iam aut Anonymum aut quemlibet certe potius quam Longinum usurpent citando. Mihi vero non ita περί ὑποῦς eius quaestionis pondus excipere libet, nec tamen nihil adicere, quo nova

526 De Ruhnkenii quodam reperto litt.

haec suspicio saltem ad modestiam doctae inquisitionis redigatur. Ac facile quidem foret doctissimi viri opinionem de Augustei aevi scriptore refutare, si verum esset de voce *ἀλληγορία*, non ante Plutarchi aetatem usurpata, Ruhnkenii iudicium in Timaei Lex. p. 144. (200) prolatum, a pluribusque deinde repetitum firmatumque, ut a *Fischero* in Praef. ad Demetr. *περὶ ἔργ.* p. VIII: sed illa in re erravit Criticus alias consideratissimus, Ciceronis immemor sui, apud quem idem vocabulum bis legitur, quod saemel ab illo scriptore, Longino, positum est. Quocirca tibi alia indicia erunt quaerenda, ut eius libri aetatem probabiliter definias, imprimisque inter laudatos auctores illustrandus *Ammonius*, cuius cap. XIII mentio fit, quem incertum adhuc interpretes reliquerunt quis sit inter plures, qui eodem nomine clari fuerunt post veterem Aristarchi successorem Alexandrinum; etsi primum legendo quisque de aequali *Sacca* cogitandum putabit. Denique omnino fateri non pudet me non nimis magnifice sentire de eo libro, quem docti plerique, splendidis aliquot locis et illustribus sententiis capti, ne dicam occaecati, certatim laudibus extulerunt, atque adeo in ipsa eius dictione totaque arte scribendi et philosophandi plura Longiniani aevi vestigia videre, nulla Augustei.⁸

D. 3. Mart. 1819.

W.

⁸ Non poenitebit cum his nostris contulisse ea, quae de eadem re scripsit C. D. Beckius in Actis Soc. phil. Lips. a 1811. p. 556. ss.

IX.

*De nonnullis fabularum Euripidis
deperditarum titulis.*

Epistola Frid. Osanni ad Aug. Matthiaeum.

Regium antiquitatum museum, quod Parisiis est, perlustranti nuper mihi inter alia summae artis monumenta, quibus post iustam alienarum rerum repetitionem etiam nunc abundat hoc artium sacrarium, etiam obtulit se celebratissima illa Euripidis statua vel, ut rectius loquamur, opus anaglyphum, quod ex villa Alexandri Albani, incomparabilis quondam artium fautoris, in hoc artium antiquarum domicilium concessit. Quod monumentum ea, qua elaboratum est arte non solum insigne, sed magis etiam Euripidis fabularum tabula, quum conspicerem, tui, vir praestantissime, statim memineram tuorumque laborum in restituendis eius poetae reliquiis praestitorum praestandorumque; ac postquam propius accesseram, examinare inarmor accuratius coepi, fore sperans, ut novum quaecumque inde ad-

miniculum eruerem, quo poetæ fabularum tituli vel corrigerentur, vel etiam earum numerus augeretur. Quo ex labore quum nonnulla, quæ resarciendis poetæ reliquiis non inutilia viderentur, profici statim intelligerem: consilium cepi has animadversiones communicandi tecum, qui limatiore polens iudicio possis iudicare ipse, an poetæ reliquiarum, quibus instaurandis nunc invigilas, aliqua hinc redundet emendatio. Ut tuo autem nomini observationes has qualescumque auderem inscribere, non veritus arrogantiae crimen, fecit tua erga me humanitas, quam mensibus abhinc paucis Altenburgum peragrans expertus sum singularem.

Notissimum id est opus, de quo agimus, sæpiusque tabulis aereis redditum, Euripidem sedentem exhibens, ex quo Winckelmannus Monum. antich. ined. n. 168 primus edidit, verboque nuper tetigit Viscontius Descript. des Antiques du Musée Royal, à Paris 1817. n. 48. p. 20. seq. Atqui inscriptio marmoris quantum corrigendis augendis-que Euripidearum fabularum titulis profuerit, etsi scite Winckelmannus verbo annotaverat, tamen incredibili editorum socordia factum est, ut hæc copiae et sua fide et utilitate insignes plane adhuc iacerant. Quas, age, paucis deinceps percenseamus. Id velim etiam additum, ipsum anaglyphum ad nostram aetatem pervenisse videri imperfectum, quum alterius lateris particula subter ultimum titulum OPECTHC, quem excipere debebant reliqui, relicta sit vacua.

Primum quum *Alopæ* titulus in marmore com-

pareat, *Cercyonis* autem desit omnino, haud parum praesidii nanciscitur coniectura Valckenarii Diatr. cap. 2. p. 12. seq. fabulam statuentis *Alopae* nomine pluries, *Cercyonis* quinquies tantum Eustathio, et sublestae quidem fidei locis laudatam, non *Cercyona*, sed potius *Alopam* fuisse inscriptam. Atque huius argumenti, quod *Alopae* nomine narrat Hyginus fab. 187, fabulae eodem titulo inscriptae in antiquitate ferebantur etiam Carcini, teste Aristotele Eth. ad Nicomach. VII, 7. p. 175, 3. et Choerili, de cuius fabula cf. Pausan. Attic. p. 34; etsi non tacendum est, iam Aeschylum docuisse *Cercyona*, quod tamen drama fuit satyricum: vide Fabr. Bibl. Gr. T. II. p. 179. Harl. Euripidis autem drama fuisse tragici generis, non satyrici, quae ex eo supersunt, satis evincunt.

De *Alexandrae* titulo, quod ego quidem sciam, nemo adhuc dubitavit, quamquam qui rem accuratius considerasset, offendi debuisset loco Schol. Hippol. 58. inspecto, unde apparet, chorum huius fabulae e pastoribus compositum fuisse. Verba Scholiastae sunt: ἑτεροὶ εἰσι τοῦ χοροῦ καθάπερ ἐν τῇ Ἀλεξάνδρᾳ ποιμένες. Qua enim ratione ad *Alexandram*, cuius argumentum Hyginus fab. 92. concise tradit, pastorum chorus pertinuerit, mihi certe non liquet, atque *Alexandram* fabulam, si qua fuit, tragoediam fuisse, fragmenta eius docent luculenter. Sed eiusmodi difficultates notare vel, si fieri posset, explicare tragicorum poetarum editoribus nondum placuit. Iam autem quum loco *Alexandrae* tituli marmorι ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ (sic) insculptum reperiamus, etiam

magis dubium sit fabulae nomen. Sunt autem ex tragoediae fragmentis aliquot, quae ad fabulam, cuius argumentum Cassandra fuerit, videntur pertinuisse, veluti fr. 5. et 22. de quibus vide infra. At contra reperiuntur plura, quae quoniam cum Cassandreae argumento conciliari vix potuerint, iudicabis ipse, annon ea ad *Alexandrum* fabulam, primum e marmoris inscriptione cognitam, relata aptius explicanda coniecero. Ut aliorum dramatum deperditorum argumenta Hyginus saepe nobis retulit, ita huius quoque fabulae iacturam quodammodo leniuit argumento, ut videtur, exposito in fab. 91. his verbis, quae quamvis paullo sint longiora, tamen adscribam, quo scripturae aliquot vitia notentur: *Uxor eius [Priami] praegnans in quiete vidit, se facem parere, ex qua serpentes plurimos exisse. Id visum omnibus coniectoribus quum narratum esset, imperant quicquid pareret, necaret [fortasse necaretur vel necarent], ne id patrias exitio foret. Postquam Hecuba peperit Alexandrum, datur interficiendus; quem satellites misericordia exposuerunt. Eum pastores pro suo filio repertum EXPOSITUM¹ educarunt, eumque Pa-*

¹ Esse vix credo qui vocabulum *expositum* a margine irrepsisse statuenti mihi magno adversetur opere. Glossas marginum ipsis contextis quantopere fraudem fecerint, non quo demonstrem, sed quo ad detegendas et eluendas, optimorum scriptorum maculas studeam conferre, aliquot locos notare, quibus eiusmodi squalor margini reddendus adhuc inhaeret.

*rim nominaverunt. Is quum ad puberem aetatem
pervenisset, habuit taurum in deliciis: quo quum*

ret. Veluti Cic. de Or. 2, 46, 193. *Sed ut dixi, ne hoc in
nobis mirum esse videatur, quid potest esse tam fictum,
quam versus, quam scaena, quam fabula? tamen in hoc
genere saepe ipse vidi, quum ex persona mihi ardere
oculi HOMINIS HISTRIONIS viderentur.* Alterutrum
vocabulorum, quae notavi, insititium esse, facile apparet:
malim equidem posterius. Etiam de Graecis indicabo aliquot
glossemata, quibus scriptoris, qui ad manus modo est, con-
texta turpiter contaminantur. Philostrat. Iun. Imag. 4 init.
p. 867. Olear. Ζητεῖς ἴσως τίς ἡ κοινωνία δράκοντός τε, ὃς ἐν-
ταῦθα πολὺς ἀνέστηκεν, ἐγείρας τὸν πῆχυν, κατὰ νῶτα δαφου-
ρός, καὶ γένεια καθιείς ὑπ' ὀρθῇ καὶ πριονωτῇ τῇ λοφιᾷ.
ΒΛΕΠΩΝ τε δεινῶς ΔΕΔΟΡΚΩC, καὶ ἱκανὸς εἰς ἐκπληξιν ἀγα-
γεῖν. Quis non videt βλέπων glossam vocabuli διδορκῶς esse, et
ad instaurandum orationis tenorem καὶ ex Aldina post τε inse-
rendum esse? Ac verbo βλέπειν lexicographi exquisitius δέρειν
solent interpretari, veluti Suidas T. 1. p. 526. Kust. Δέρεμα
τὸ βλέμμα, ἐκ τοῦ δέρεω, τὸ βλέπω, idemque v. Δέρειν. Vide
etiam Hesych. v. Δέρειν, ubi nonnulla Albert. T. 1. p. 918.
annotavit, et Schol. Aristoph. Plut. p. 76. ed. Caldor. Schol.
ined. Philostr. Imag. 1, 3. Codicis Parisini 1698, quem me-
morat Boissonad. ad Phil. Heroic. praef. p. 1: καὶ δέρεομαι
ποιητικῶς τὸ βλέπω. Philostrat. Imag. 2, 17. p. 838. quem
locum plenius describam: Οἱ ἄνθρωποι ταῖς αἰθυσταῖς ἐπιτίθεν-
ται, μὴ δ' οὐ τῶν κρεῶν ἕνεκα, μέλαν γὰρ καὶ νοσώδες, καὶ
οὐδὲ πεινῶντι ἡδὲ τὸ ἐξ αὐτῶν κρέας. γαστέρα δὲ παρέχονται
παισὶν ἱατροῦ [ita pro ἱατρῶν scripsi iubente ipsa verborum
iunctura, nisi etiam οἱ addere velis], οἷαν τοὺς γευσασμένους
αὐτῆς ἐσθίτους ἀποφαίνειν καὶ κοῦρους. ὑπὸνλαι οὔσαι καὶ πυ-
ριάλωτοι [vocabulum hoc sine causa suspectum adde lexicis]
πύκτωρ γὰρ αὐταῖς ἐναστράπτουσι, προσάγονται τὸν κήρυκα,
ΟΡΝΙΝ, ἐπὶ μοίρῃ τῶν ἀλκομένων etc. Ut hic ὄρνις, mani-

satellites missi a Priamo ut taurum aliquis adduceret, venissent, qui in athlo funebri, quod ei fiebat, poneretur, coeperunt Paridis taurum adducere. Qui persecutus est eos et inquisivit, quo eum ducerent: illi indicant se eum ad Priamum adducere [f. abducere] ei [ita ex probabili Barthii et Tollii coniectura, quam etiam Munckerus approbavit], qui vicisset ludis funebribus Alexandri. Ille amore incensus tauri sui descendit in certamen et omnia vicit, fratres quoque suos superavit. Indignans Deiphobus gladium ad eum strinxit: at ille in aram Iovis Herci insiluit. Quod quum Cassandra vaticinaretur eum patrem esse, Priamus eum agnovit regiaque recepit.

Posito hoc Alexandri argumento videndum an non ea, quae ex Alexandra vulgo laudantur fragmenta, ad Alexandrum fabulam aptius referantur. Ex Hygini traditione facile apparet, satellitibus sive servis, quibus Alexandrum infantem necare imposi-

festa glossa, contexta occupavit, ita etiam factum suspicor alio loco, etsi de hoc possis dubitare, Philostr. Epistol. 46. p. 935. *Ξίνη καὶ ἡ ψυχὴ τοῦ σώματος, καὶ τὴ ἀνδρῶν τοῦ αἵματος — καὶ ὁ ΟΡΝΙΣ ὁ φοῖνιξ τῶν Ἰνδῶν.*

Idem Vit. Soph. 1, 18, 3. p. 509. *σαφηνείας τε γὰρ φῶς ἐν τῷ λόγῳ ἔπαινος Διοχίλου καὶ ἀβρὰ σμυθολογία, καὶ τὸ ἐπιχαρὶ σὺν δυνάτῃ etc.* Textum Olearius dum restituere volebat additis ex aliquot Mss. verbis *ἔπαινος Διοχίλου*, quae in editis deerant, misere corruptit. Facile enim intelligitur, haec verba, quae enunciationis tenorem turbant, e margine in textum migrasse. Addo, quod nunc video, omitti ea verba etiam in duobus codicibus Paris. Regiis, altero 1696, altero 1760.

tum erat, non potuisse non in extremo fabulae partes dari, quum cognito a parentibus Alexandro fuerit manifestum, eos contra Priami Hecubaeque iussa infantem exposuisse atque hoc modo conservasse. Parentibus autem, quum reperto filio, quem inter mortuos esse sperabant, non admodum gauderent, bilis facile commoveri hunc in modum poterat, ut servos, quod mandatum posthabuissent, in ipsa scaena increparent verbis. Quo pertinent ea fabulae fragmenta, quibus in servorum genus convicia continentur, veluti est fragm. 7.

*ὦ παγκάκιστοι, καὶ τὸ δούλον οὐ λόγῳ
ἔχοντες, ἀλλὰ τῇ τύχῃ κεκτημένοι.*

Rem etiam magis comprobant ea fragmenta, quibus inepta servorum prae heris sciorum sapientia perstringitur, ut fr. 6. ubi Hecuba, ut videtur, Priamum his alloquitur:

*Σοφὸς μὲν οὖν εἶ, Πρίαμ', ὅμως δέ σοι λέγω.
δούλου φρονούντος μᾶλλον ἢ φρονεῖν χρεῶν,
οὐκ ἔστιν ἄχθος μείζον, οὐδὲ δώμασιν
κτῆσις κακίων, οὐδ' ἀνωφελεστέρα.*

Confer etiam fr. 10.

*δούλους γὰρ οὐ
καλὸν πέπασθαι κρείσσονας τῶν δεσποτῶν.*

Adde fr. 8 et 9. Atque quo pertineat habet iam laus quoque *εὐγενείας* prolata fr. 12.

Etiam liquet quam apte Priamo mentem suam declaranti reperto filio exstupefactam tribuantur verba fr. 18.

*Ἐκάβη, τὸ θεῖον ὥς ἄελπτον ἔρχεται
δνητοῖσιν, ἔλκει δ' οὐποτ' ἐκ ταύτου τύχας.*

Ad quam Priami declamationem etiam pertinet fr. 2.

*χρόνος δὲ δείξει σ', ὃ τεκμηρίω μαθὼν
ἢ χρηστὸν ὄντα γινώσκειν σέγ' ἢ κακόν.*

Iam quum Alexandrae vaticinio Alexander Priami filius cognosceretur, non potest non Cassandra infortunia patriae domus ex uno Paride originem trahentia fatidico ore cecinisse: quo referenda sunt ea fragmenta, de quibus supra monitum, 5.

*Οἱμοι, θανοῦμαι διὰ τὸ χρήσιμον φρενῶν,
ὃ τοῖσιν ἄλλοις γίνεται σωτηρία,*

et 22.

*Ἀκραντα γάρ μ' ἔθηκε θεσπίειν θεός,
καὶ πρὸς παθόντων, καὶ κακοῖσι κειμένων
σοφὴ κέκλημαι, πρὶν παθεῖν δέ, μαινομαι.*

Omnia haec commenta etsi nonnisi coniectura nituntur, tamen ita mihi videbantur verisimilia, ut subiecisse ea aliorum indicio certe non pigeat. Alexandri fabulae, cuius argumenti etiam tragoedia inter deperdita Sophoclis dramata numeratur, titulum aliquo certe modo mihi videor stabilivisse, de locis, quibus Euripidis *Alexandra* pro *Alexandro* memoratur, accuratiorem nunc mittens quaestionem. His autem coniecturis aliam etiam hac in clausula disputationis nostrae addere placet de aliquot versibus ex tragoedia incerti auctoris Latina a Cic. de Or. 3, 26. et 58. laudatis, qui in fabula aliqua *Alexandro* ad Graecum exemplar composita, ni admodum fallor, locum habuerunt. Sunt enim hi versus Euripideae *Alexandri* argumento ita congrui, ut non possis non eos existimare hinc esse sumptos. Prior statim,

*Nam sapiens virtuti honorem praemium, haud
praedam petit,*

ludos funebres in Alexandri memoriam institutos videtur spectare, e quibus ipse Alexander victor decesserat. Mox quum eam ob rem victori ad aram Iovis Herci refugiendum esset, commode ab eadem, ut videtur, persona exclamabatur, quod a Cicerone servatum,

Ecquid video? ferro septus possidet sedes sacras.
Alexander autem arae insidens deorum hominumque auxilium his implorat:

Quid petam praesidi.

Sequitur statim Cassandrae vaticinium anapaestis constans:

O pater, o patria, o Priami domus!

Haec omnia vidi inflammari,

Priamo vi vitam evitari.

Quid de *Antigonae* titulo bis in lapide obvio statuendum sit, me, ut libere fateor, adhuc fugit. Quominus cum Winckelmanno l. l. duas easque diversi argumenti existimem fabulas ab Euripide eodem inscriptas esse nomine, causâ fuit veterum silentium diversi huius argumenti: nec credibile fit, Euripidem utramque *Antigonam*, si scripsisset, adiecto epitheto quopiam non accuratius distinxisse, ut in *Iphigeniis* scite fecit. De duplici eiusdem fabulae recensione si nolis hanc tituli geminationem intelligere, vide an fortasse *Antioptae* titulus, qui in marmore deest, lapidario fraudi fuerit, qui *Antioptae* loco *Antigonam* repetierit. Sed hoc mittimus ut nimis incertum.

Ex BOTCEPIΔOC inscriptione emendatur vulgata huius fabulae scriptura, quae *Βούσιρις* est, nisi a lapidario pravam scribendi rationem, ut in insculpendis titulis ΕΙΝΩ, ΕΙΦΙΓΕΝΕΙΑ, ita etiam hoc in loco admissam esse velis suspicari. Atqui etiam in Polluc. 10, 23, 28. MS. *Βουσιριδι*, ubi hodie editum *Βουσιριδι*: qui locus Harlesio ad Fabric. Bibl. Gr. T. 2. p. 300. fraudi fuit, Epicharmum hinc laudanti Busiridis auctorem pro Cratino. Eadem medicina etiam Antiatticistae in Bekker. Anecd. Gr. T. 1. p. 89. adhibenda est, ubi vulgatum *Ἀντιφάρης Βουσιριδι*. Eadem scriptura reddenda Snidae v. *Βούσιρις* T. 1, p. 449. et Lucian. Ver. Hist. 2, 23. T. 2. 110. ed. Reitz., quem ad locum Scholiastae verba, quibus fabulae argumento lucis aliquantillum affunditur, οὗτος ὡμὸς ἦν ὡς καὶ ἀνθρώπους ἐσθλὲν, obiter moneo etiam in lexico Lucianeo codicis quondam Sangermanensis, iam Reg. Bibl. Paris. 345. repeti. Non praetereundus, quum de huius fabulae titulo sermo sit, locus Diomedis 3. col. 488. Putsch. *Latina Atellana a Graeca Satyrica differt, quod in Satyrica fere satyrorum personae inducuntur, aut si quae sunt ridiculae similes satyris, Autolycus, BURRIS*; qui locus codicum trium Parisinorum 7493. 7494. et 7538., Diomedis editionem mihi paranti utilissimorum, lectione *Busiridis* pro *Burris* quod nihili est, facile restituitur: patet enim legendum esse *Busiris*; qua nominis forma prae altera Graeca *Bouseiris* Romani utebantur, eandem ob causam non *Oseiris* sed *Osiris* efferentes. Atque ita editum in Hygini fab. 56., ubi huius fabulae, ut vide-

tur, argumentum exponitur. Caeterum ex Diomedis loco facile potest coniici, Euripidis drama fuisse ex satyrico genere.

Non tamen, confiteor, is qui marmor inscripsit, liber fuisse videtur ab omni errore, quum qui in lapide feruntur tituli ΚΡΗCΣΑ et ΜΕΛΑΝΙΠΠΟC, sublestae admodum fidei videantur. *Melanippae* enim et *Cressarum* titulos certo fuisse fabularum Euripidis earum, quarum fragmenta supersint, ipsae earum reliquiae satis declarant. Si quidem iudicare fas est in rebus nostrae scientiae fere reclusis. Res enim admodum incerta fit, si cogites unum marmoris sculptorem *Melanippi* tituli esse auctorem, multos contra afferri veterum locos, quibus Euripidis fabulae *Melanippae* nomen corroboretur, eiusque fragmenta contineantur: unde hunc *Melanippae* titulum sculptori fraudi fuisse, fere inclines suspicari. Sed in medio hoc relinquere satius duco. Praestat, quum *Melanippam* semel tetigerim fabulam, fragmento eam augere, quod his diebus manibus succurrit. Aristoteles ubi de iustitia exponit, *Ethic.* ad *Nicomach.* 5, 1. haec annotavit: αὕτη μὲν οὖν ἡ δικαιοσύνη ἀρετὴ μὲν ἐστὶ τέλεια, ἀλλ' οὐχ ἀπλῶς, ἀλλὰ πρὸς ἕτερον καὶ διὰ τοῦτο πολλάκις κρατίστη τῶν ἀρετῶν εἶναι δοκεῖ ἢ δικαιοσύνη, καὶ οὐδ' ἐσπερος οὐδ' ἔως οὕτω θαυμαστός καὶ παροιμαζόμενος φαιέν.

ἐν δὲ δικαιοσύνῃ συλλήβδην πᾶσ' ἀρετῇ' ἐστι.

Vulgo ἀρετ' ἐστι. Versum Theognidis esse et quidem 149. Brunck. annotavit Scholiasta Cod. Parisini 2023. Aristotelis folio 46. recto, in margine co-

dicis addens, qui praecedant versus, adscribendi quum insignem lectionis varietatem praebeant:

*Βούλομαι εὖ μάλα σεμνὸς ὀλλοῖς σὺν χρήμασιν
οἰκεῖν, ἢ πλουτεῖν ἀδίκως.*

Codex post *βούλομαι* addit δ', in quo non diu morandum. Difficilius est, hexametro foedissime claudicanti restituere integritatem suam: nos quidem abstinemus. Ad verba Aristotelis οὐδ' ἔσπερος οὐδ' εἴωος, quae hexametri clausulam constituunt, modò corrigas οὐτε εἴωος, Scholiasta vetus codicis Aristotelis Parisini 1854. docte animadvertit: τοῦτο ἐκ τῆς Εὐριπίδου σοφῆς Μελανίππης· λέγει γὰρ ἐν αὐτῇ· δικαιοσύνη τὸ χρεύσειον πρόσωπον. At rectius pleniusque Scholiasta laudatus codicis Paris. 2023: Τοῦτο Εὐριπίδου τῆς σοφῆς Μελανίππης· λέγει γὰρ ἐν αὐτῇ· δικαιοσύνης τηλαυγὲς χρυσοῦν πρόσωπον. Quod tamen fragmentum qua ratione cum illis Aristotelis verbis οὐδ' ἔσπερος etc. cohaereat, me quidem fugit: ideo tecum, vir sagacissime, qui eiusmodi difficultates scias expedire, hoc volui communicare.

Restat fabulae titulus ex uno hoc lapide cognitus, quem praeter Winckelmannum L. I. p. 225 nemo adhuc notavit. ΕΠΙΕΟΝ dico, cuius nominis nulla veterum poetarum dramaticorum, quod quidem sciam, fabula exstat. De eius argumento, quod Winckelmannus verbo indicavit, dubitari non potest, quum praesertim qui sit Epeus neminem his litteris occupatum lateat. Ex quo uberrimo Troiae excisae argumento poetas dramaticos rem saepe petiisse credibile est, ac re vera comprobatur titulo et

fragmentis Romanae Naevii tragoediae, *Equi Troiani*, de qua disputavimus in *Analectis nostris* crit. p. 5. seq. Quam fabulam, si coniecturam de ea licet facere, compositam esse possis credere ad illud Euripidis exemplar, quod inscribebatur ΕΠΕΟC. Atque quantopere hoc argumentum poetis veteribus decantatum fuerit, concludi potest ex loco Plauti perquam festivo in *Bacchid.* 4, 9. ad Graecum exemplar, ut videtur, expresso, cuius versus 11 — 13 huc maxime pertinent:

*Nam ego has tabellas obsignatas, consignatas,
quas fero,*

*Non sunt tabellae, sed equus, quem misere
Achivi ligneum.*

*Epeus est Pistoclerus: ab eo haec sumpta;
Mnesilochus si non est.*

Fons totius fabulae ex Homero derivandus est, qui Epeum duratei equi auctorem una cum Pallade memorat *Odyss.* 9, 492. Cf. Philostrati memorabilem locum *Heroic.* p. 718. Olear. ibique Boissonad. pag. 166. Caeterum de Epeo praeter alios vide Lucian. *Hipp.* 2. T. 3. p. 68. Reitz., et quos laudat Ruhnk. ad *Velleium* 1, 1. p. 3. Suidas v. Δουράττιος et Δούρειος T. 1. p. 621. Schol. Aristoph. *Av.* 1128, cuius verba inserto mendose vocabulo δούρειος adhuc inquinantur; annotat is enim ad ὅσον ὁ δούρειος Aristophanis: Οὐ πιθανὸν κοινῶς λέγειν αὐτόν· ἀλλὰ περὶ τοῦ χαλκοῦ τοῦ ἐν ἀκροπόλει. ἀνέκειτο γὰρ ἐν ἀκροπόλει ΔΟΥΡΤΙΟC ἵππος, ἐπιγραφὴν ἔχων Χαιρέδημος Εὐαγγέλου ἐκ Κολλῆς ἀνέθηκε. δύναται δὲ ὁ ἐν Ἰλίῳ λαμβάνεσθαι ἐν ἀκροπόλει δὲ χαλκοῦς ἵππος ἀνέκειτο, κατὰ μύθους τοῦ Ἰλίου.

Hactenus de marmoris inscriptione, quae nimis nos fortasse occupavit. Non possum tamen non, quoniam correctissimam tuam Euripidis editionem manibus modo usurpo, super vexatissimo Baccharum loco v. 1328 — 1330. Barn. inventum per litteras has tecum communicare, quo recepta a te lectio, quam unde habeas in commentariis explanabis, novum nanciscitur praesidium. Mancum enim locum, cui vindicando editores superioris saeculi miras scis adhibuisse machinas, tu addito post v. 1328. versu

Δράκων γενήσῃ μεταβαλὼν, δάμαρ τε σή,

si loci tenorem spectes, primus aliqua certe ex parte restituisti, etsi lacuna, quam quisvis facile sentit, nondum expleta est. Hunc versum iam moneo etiam a Scholiasta in codice Parisino 2772. Dionysii Periegetae ad v. 588. inter reliquos Euripidei loci laudari, ita ut tu edi iussisti. Nondum tamen locum arbitror persanatum, nisi transpositis versibus eum ita concinnes:

Ω πάτερ, ὄρες γὰρ τᾶμ' ὄφρ' μετεστράφη.

Δράκων γενήσῃ μεταβαλὼν, δάμαρ τε σή,

*ἦν Ἄρεος ἔσχεε Ἀρμονίαν θνητὸς γεγώς,
ἐκθηριωθεῖσ' ὄφρος ἀλλάξει τύπον.*

Sed iuvat fortasse totam Scholiastae inediti annotationem super versu Dionysii laudato hic legere, quamobrem descripsi, praesertim quum ipsa Cadmi fabula hinc amplificetur. Enarrat Graecus interpres Cod. Paris. 2772. Ἰστίον δὲ ὅτι ὁ Κάδμος καὶ ἡ Ἀρμονία γαμετὴ μετεμορφώθησαν εἰς θηρία· ἐπεὶ δὲ

τοῦ Ἄρεος ὄφιν ἐφόνευσεν ὁ Κάδμος· ὃς τοὺς ἐτέρους αὐτοῦ ἀνείλεν, Ἐριφὸν καὶ Δηλιόντα. ἄς καὶ Εὐριπίδης ἐν Βάκχαις φησὶ περὶ Κάδμου· δράκων γενήσῃ ματαβαλὼν δάμαρ τε σὴ, ἐκθηριωθείς ὄφειος ἀλλάξει τύπον· ἦν Ἄρεος ἔσχεε Ἀρμονίαν θνητὸς γεγώς. Adscribam ex Cod. Parisini 2723. antiquissimi folio 121. verso etiam verba Scholiastae inediti ad eundem Dionysii locum pertinentia: Τότε ὁ Κάδμος καὶ ἡ γαμετὴ αὐτοῦ Ἀρμονία μετεβλήθησαν εἰς ὄφεις διὰ τὸ τοῦ Ἄρεος φονεῦσαι τὸν ὄφιν· ὃς τοὺς ἐτέρους καὶ ὁμοῦ ἀνείλε τὸν τ' Ἐριφὸν καὶ Δηλιόντα. Obiter denique moneo, pro Dionysii Perieg. 390. vulgata ἐρικυδέα Cod. Paris. 2772. praeberere περιήγαγε, Codicem 2723. ἐρικυδέα servare, ut editum est.

Sed quid ego γλαῦκας εἰς Ἀθήνας! Tantum erat. Vale, vir eruditissime, mihique, ut fecisti, perge favere. Dabam Parisiis, exeunte Ianuario, MDCCXVIII.

X.

*De vocibus quibusdam Graecis
rarioribus.*

1. Μέσακτος, μεσάκτιος, μέσαγκος.

Aesch. Pers. 890. Καὶ τὰς ἀγγιᾶλους Ἐκράτωνα
 * μεσάκτους.¹ (Cf. Aesch. Fr. ap. Athen. 394.) Schol.
 A: Τὰς ἄγχι τῆς θαλάσσης κειμένας καὶ πρὸς τὸν
 αἰγιαλὸν, μεσάγκτους δὲ, * μεσακτίους. Mox, Αἴμνος
 Θράκης ἐστὶ· αὗται δὲ εἰσιν αἱ μεσάκτιοι. Schol. B:
 Ἐπειδὴ τὰ κύκλῳ τῶν νήσων ἄκται εἴσι, διὰ τοῦτο μέ-
 σάκτους τὰς νήσους καλεῖ.

„Μεσάκτους Colb. 1. 2. Cant. 1. 2. Guelph. Ald.
 Turn. Sed μεσάκτιους, non μεσάκτους, ab ἀκτὴ de-
 duci monet Pauw.” Butler. Imo μέσακτος ab
 ἀκτὴ, ut μέσαυλος ab αὐλή, * μεσάγκυλος ab ἀγκύλη,
 quamvis Etym. M. 115. dixerit, Ἀγκύλος, μεσάγκυ-
 λος, neque aliter legatur in Etym. Gud. 60. „Ita-
 que vulgatam tuetur (Pauw.) interpretatus, *Obtinuit
 medias*, ut *tenere medium*, h. e. medio constrictas
 totas, quod opponitur illis, quae de Cypro sequun-

¹ Voces asterisco notatae in H. Steph. Thes. desiderantur.

tur, quam non tenebat totam, sed urbes eius modo tres. *Μεσακτίους*, *medias inter Asiae Thraciaeque ἀκτὰς*, mavult Heath. interpretationem Pauwii merito pro nihilo habens. Sic etiam Branck. Schutz. Pulchre Dutheil. *Les îles plus avancées dans les mers*. *Μεσάγκτους* tamen tueri videtur Dorv. ad Charit. 660. Sed veram lect. nobis praebebit Hes. *Ἄγκος νῆσον πολλὰ ἄγκη ἔχουσαν*. Leg. igitur **μεσάγκτους*, insulas, multos sinus reductos habentes." Butler. Cf. Nov. Thes. Gr. L. 649. a. „Nec displiceret etiam **μεσάγκλους*. Hes. *Ἄγκλον σκόλιον*. Hinc *Ζάγκλη*, ni fallor," et sic G. ap. Albert., „quicquid contradicant aliqui a ζά et ἄγκλος, i. q. ἄγκύλος," Butler. Vel incuria, vel correctione V. D. *ἄγκλον* dedit pro vulg. *ἄγκλον*. Blomfield. paulo audacius *ἐπάκτους* pro *μεσάκτους* coniicit. Saltem scribendum esset *ἐπακτούς*, Hermannii, vestri sententia nobis expectanda est.

2. *Γραμμαδιδασκαλίδης, Γραμμαφυλάκιον.*

Timon ap. Athenaeum 588. *Γραμμαδιδασκαλίδην ἀναγωγότατον ζώοντων*.

* *Γραμμαδιδασκαλίδην* est ap. H. Steph. Thes. v. *Ἀνάγωγος* p. 802. c. ed. nov. Sed idem in voce ipsa *γραμματοδ.* scripsit. „Timonis versum omisit Breviator. Editam vero scripturam tuetur Cod. A. quae magis placet, quam **γραμμαδιδασκαλίδην*, quod ap. Laert. X, 3. editur. Proprie *γραμματοδ.* dicendum erat; sed id non ferebat versus." Schweigh. *Γραμμαδιδασκαλίδης* etiam Schneider. Lex. conquire potuit. Sed vox haec prorsus analogiae L. Gr.

repugnat, ut et v. * γραμμαφυλάκιον, quam ex Iosepho idem affert. Lege γραμμοδ., et γραμματοφ. cum H. Steph. v. Genitivi enim in ατός desinentes, compositi, si quando contracte ponantur, praeter * τερασκόπος solum, per ὁ μικρόν semper scribendi sunt. Vide Nov. Thes. G. L. p. 116. n. 2.

3. Χρυσάλλις. Ἄβαξ.

Hesych. Κάχαρις· δαγύς, καὶ πλαγγών, καὶ * χρυσάλλις, τὸ κοροκόσυμιον.

De hac glossa multa dixerunt Editores Novi Thes. G. L. p. 299. pro χρυσάλλις legi iubentes χρυσῇ ἄλυσις. Sed fortasse leg. * χειριάλυσις, vel potius * χειράλυσις. Sic * μονάλυσις ap. I. Poll. X, 167. quem citaverunt. Glossae: copula, χεῖρ, ἄλυσιδιον, μέλος, ἄρσθρον χειρὸς, χειριάλυσις, * χειρόδεσμος. „Quis copulam dixit unquam manum significare? Legō itaque in illis glossis: Copula, * χειραλυσιδιον, unica voce. Hoc est manus catenula.” Salmas. ad H. A. Scrr. 255. Χειριάλυσις sine corruptelae suspitione affert ibi vir magnus. Ceterum de Philippidae loco, quem ex I. Poll. l. c. laudarunt Thesauri Stephani Editores, sic Bentl. Ep. 2. ad T. H. p. 71. ed. Lugd. B. 1807. scripsit: — „Vel cum Salmasio leg.

Ἄλυσιον εἶχε τέτταρας δραχμάς ἄγον,
quod verum puto, vel, si illud quovis pacto retinere vis, lege,

Ἄλυσιον εἶχε τετταράκοντ' ἄγον δραχμάς.”

Editorum illorum diligentiam effugit, quod idem Bentl. ibid. p. 63. correxit Cratini versum, quem de v. Ἄβαξ agentes p. 33. n. 3. citarunt. Critici haec

sunt verba: — „Kuhn. corrigit Πιθίως, sc. e domo Pitthei. Frustra: quasi Pittheus, Thesei avunculus, in vivis fuisset aetate Cratini! Ceterum quis non videt locum quendam, ubi βάλανοι nascuntur, non hominem designari? Equidem sic legerim,

Ἐπιδῶκε βαλάνων ἄβακα τῶν ἐκ Φελλέως.

Φελλεύς, locus Atticae notissimus, de quo v. Steph. Byz. Suid. alios. Aristoph. Nub. Ὅταν μὲν οὖν τὰς ἀλγας ἐκ τοῦ Φελλέως, et in Acharn. Τὴν Στρυμονόρου Θράκταν ἐκ τοῦ Φελλέως."

4. Κόβαλος· ὁ σκιραπώδης.

Bekkeri Anti-Atticista: Κόβαλος· ὁ * σκιραπώδης καὶ ἀειδής. Ἀρίσταρχος Βατράχοις. Pro Ἀρίσταρχος leg. Ἀριστοφάνης, quem vide in Ranis v. 104. 1015. De permutatione nominum Ἀρίσταρχος et Ἀριστοφάνης haud pauca dixi in *Epist. crit. ad T. Gaisford.*, quae legi possunt, si res tanti est, in Valpii Ephemeride classica. Pro σκιραπώδης autem leg. videtur vel σατυρώδης, ut Lucian. I, 845. Τὸ δ' ἄνω ἡμίτομον γυναικὸς, πάγκαλον ἔξω τῶν ὠτων, ἐκείνα δὲ μόνα, σατυρώδη ἐστὶν αὐτῇ: vel σκυλακώδης. „Σκυλακώδης, conveniens σκύλακι. Xenoph. in K. II. (I, 4, 4.) τὸ σκυλακῶδες metaphoricè dixit de puero habente aliquid, in quo σκυλάκων naturam imitaretur. (Lex. Xenoph.: — „Blanda quaedam temeritas.") At in VV. LL. (i. e. vulgaribus Lexicis, quae ante Thes. editum in usu erant) redditur *inverecundus*, item *caninus*. Item τὸ σκυλακῶδες, frons inverecunda, impudentia. Additurque Xenoph. K. II. pro blanditiis usurpasse." H. Steph. Thes.

546 De vocibus quibusdam Graecis.

Ind. v. Σκύλαξ. Rectius idem, „Σκύλαξ, ὁ, et interdum ἡ, quam Schneiderus in Lex. ubi nihil de fem. gen. traditur. Xenoph. Cyn. 7, 6. Ἄγειν δὲ τὰς σκύλακας ἐπὶ τὸ κυνηγέσιον, τὰς μὲν θηλείας ὀκταμήνους, τοὺς δὲ ἄρρενας, δεκαμήνους. Vel denique pro σκυραπώδης reponere * Πριαπώδης, quod vocabulum habes in Novo Thes. G. L. p. 604. c. et d. p. 605. a.

Thetfordiae, Oct. 28, 1818.

E. H. Barker.

XI.

Laudānum, non Laudānum.

De huius vocis origine et mediae syllabae quantitate saepe a medicis consulti philologi non tam bene respondere potuerunt, quam modo factum est ab exquisitae doctrinae viro, Boissonadio ad *Herodiani Epimgrismos* (Lond. 1819. 8.) p. 224:

„Permutationis $\tau\omega\nu$ ν et β innumera in codd. exempla habemus, ut $\phi\alpha\upsilon\delta\omicron\varsigma$ p. $\phi\acute{\alpha}\beta\delta\omicron\varsigma$ etc. Pertinet huc *Laudanum*, de quo nuper doctus quidam sic scripsit: „Mot que l'on croit formé de *laus* (*louange*), et que l'on dit avoir été créé par quelque Chimiste pour désigner une préparation médicale qui excita son enthousiasme, et qu'il offrit à la thérapeutique comme un don *digne d'éloge*." Hactenus iste; sed nemini, puto, hoc etymon probabit. *Laudanum* est idem prorsus nomen ac *labdanum*: alii enim *labdanum* scripserunt, alii *laudānum*. Ex qua varietate serius duplex vocabulum exstitit diversae potestatis, ita ut *labdanum* dixerint succum ce-

548 Laudānum, non Eaudānum.

sinosum cisti cuiusdam, *laudanum* autem de pharmaco opiaceo usurpaverint. *Labdanum* Graecis est *λάδανον*, a planta *λήδω*, ut videtur; indeque recentiores Graecos puto duxisse sua, *λάδον*, *λάδιον*, *λάδι*, quae τῷ *ἐλαιον* synonyma sunt. Cangius in Glossario exhibet *λάδη* et *λάδι*: illud vero barbarismus est, ex nota pronuntiatione ortus. Saepius autem sic erravit Cangius, nomina per *η* exhibens, quae sunt neutra per *ι* scribenda. Debuerat saltem monere, hoc modo scripta reperiri, sed depravata esse."

Adhiberi haec aliquando poterunt ad corrigendum *Stephani Blancardi* in Lexico medico articulum, qui diversus quidem in *Isenflammiana* atque in prioribus editt., tamen in *laudis* etymo consentit. Ac priores editt. etiam de quantitate sic praecipunt, producendam esse paenultimam, quae a nonnullis falso corripiatur.

1ste, 21ste und 31ste Buch des Livius mit Erläuterungen, die jedoch wenig Neues darbieten. Von seinen übrigen Arbeiten sind die vornehmsten: Taciti Germania et vita Agric. 1788. — Dialogus de oratorr. 1789. — Sallustius, eodem. — Iul. Caesar, 1790. — Tacitus, ganz, eodem in 4 BB. in 8. (Auch diese Ausgabe dürfte unsern Lesern nicht bekannter sein als jene Dublin'sche der gelehrten Frau Grierison 1730 in 3 BB. in 8.) — Plinii epistolae, eod. — Livius, in 8 Octavbb. erst von seinen Brüdern vollendet.³ Denn er starb bereits 1791, durch übermäßige Anstrengungen und durch viele Verdrüßlichkeiten

der einzeln drucken, um einiges hintennach bemerkte Unlatein auszumergen. Bellendenus ist der den Litteratoren hinlänglich bekannte Schottländer, dessen großes und weitschichtiges Werk *de tribus Luminibus Romanorum*, Paris. 1634. f. dem sonst nicht wortkargen, aber hierüber tief schweigenden Middleton bei seinem Leben Cicero's zu einem nutzbaren Magazin gedient hat; worüber Meierotto in der Vorr. zu seiner Vita M. T. Cic. ex ipsius scriptis excerpta et ad Cosserii digesta, Berol. 1783. 8. nicht hätte zweifelhaft reden sollen.

3 Ad Livii mentionem: „Prof. Göller läßt jetzt das 23ste Buch des Livius aus der für verloren geachteten Bambergischen Handschrift diplomatisch genau abdrucken. Manche Kapitel gewinnen dadurch eine ganz neue Gestalt, und viele Verbesserungen von Gronov, Perizonius und Andern, die von Neuern angezweifelt sind, werden dadurch auf das schönste bestätigt. In den übrigen Büchern, die der nehmliche Codex hat, ist die Ausbeute wichtiger Varianten nicht gleich groß, aber doch keinesweges zu verachten.“ Aus o. Br. v. 4. Jan. 1819.

gen Schriften sind selbst ihrer Anzahl nach nicht unbeträchtlich, aber sehr zerstreut. Vollständig sind sie aufgezählt im *Gent. Mag.* Vol. LVI. P. II. p. 717 und in einem *Auctarium* von Kidd. Größtentheils gehören sie in die Fächer der Griechischen und ältern Englischen Litteratur, denen er frühzeitig seine Neigung so zuwandte, daß er den bei jener gebildeten Geschmack und kritischen Sinn vorzüglich zur Erläuterung der vaterländischen Dichtkunst benutzte. Von dieser Seite hat er sich besonders durch eine classische Ausgabe der *Canterbury Tales* von *Chaucer* (zuerst 1773 in vier, darauf 1778 in 5 Bänden in 8, neuerlich 1798 auch in 2 Quartbb.) ein bleibendes Denkmal gestiftet. Noch früher fing er an, sich um *Shakspeare* verdient zu machen, wie die Bearbeitungen dieses Dichters durch *Steevens*, *Malone* und *Reed* beweisen.

Seine auf die Griechen bezüglichen Schriften zeigen, daß er leicht als tiefer Sprachkenner und glücklicher Kritiker mit dem Range zugleich den Ruhm der ersten Neuern dieses Faches hätte theilen können, wenn er sich weniger einer desultorischen Genialität überlassen und von alterthümlicher Philologie eigentlich Profession gemacht hätte. Überall zeichnen sich diese seine Arbeiten aus durch Talent, Belesenheit, Eustochie und leitenden Wahrheitsinn.

Lateinische von Gedichten *Pope's* und *Philip's*, und eine Englische des 8ten Isthm. Gesanges *Pindar's*. Überall ist es uns hier meistens nur um Zusätze zum *Saxe* zu thun.

Wir können hier wenig mehr als eine trockene Erwähnung der vornehmsten dieser Schriften geben, namentlich der kritischen Beilage zu *Musgrave's Excerptat. in Euripidem* 1762. 8. (pp. 133 — 176), der Diss. über den fragmentarisch erhaltenen Griechischen Fabulisten *Babrius* 1776. 8, der Ausgabe des Orphischen Gedichtes *περὶ μέθων*, von welcher *Ruhnkenius*, der fast nie recensirte, eine ruhmvolle Anzeige in der *Bibl. crit.* P. IV. p. 85 ff. besorgt hat; ferner der ihm bei flüchtiger Durchlesung des *Strabo* entstandenen Conjectural-Verbesserungen dieses Schriftstellers 1783. 8, der 1785 zuerst zum Vorschein gebrachten *Rede des Isasus über Menekles' Erbschaft*,² endlich der am reichlichsten ausgestatteten seiner Ausgaben, von *Aristoteles' Poetik*, vor deren Drucke er starb, d. 15 Aug. 1786.³ Durch dieses Werk und die *Adonia* lernt

² Die nur in einer Mediceischen Handschr. erhaltene Rede ist auch im Anhang der Gött. Bibl. d. a. L. u. K. St. 3 wieder gedruckt worden, mit verschiedenen guten Verbesserungen; worunter doch die S. 18 *τα ἑρπετα καὶ τὰ ἔκτα* gleich nach dem ersten Drucke von T. selber am Rande bemerkt wurde mit der Bemerkung: „Vid. Pollucem VIII, 146. Aristoph. Lysistr. 614.“ Noch mehr hat der Text durch die dritte Ausg. gewonnen von *Conr. v. Orelli* und *Heinr. Bremi*, Zürich 1814.

³ Daher sie von den Oxford'schen Gelehrten *Burgess* und *Randolph* für die Presse vorbereitet und vorredet wurde. Ungefähr zugleich mit der ersten Ausg. 1794 in 8. erschien eine ansehnlichere in 4; aus diesen ist dann 1806 ein Octavdruck gemacht worden, der weniger theuer ist und an

XIV.

Die Nachtfeier der Venus.

— — — — — || — — — — — ¹

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!
 Lenz erschien uns, jung und sangreich;
 Lenz erschien, neu steht die Welt.
 Lenz, das Einklangsfest der Liebe,
 Lenz, der Vöglein Minnezeit,
 Da der Hain sein Haar entfaltet
 vor dem zeugungskräft'gen Nafs.

Abweichungen vom *Wernsdorfschen Text*.
 (Poetae Lat. min. V. III.)

v. 2. Ver novum, ver iam canorum, ver, renatus orbis, est.

¹ Um den typographischen Übelstand des ungleichen Versbrechens zu vermeiden, erscheinen hier die langen Trochäer fürs Auge gleichmäßig getheilt, wie in *Bürger's* Nachtfeier der Venus.

Morgen, dort, wo Bäume schatten,
 flucht der Liebe Stifterin
 Grüner Lauben heitre Wölbung
 aus der Myrte frischem Reis.
 Morgen hält Dione Richttag,
 waltend auf hochhehrem Thron.

5

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!
 Da erschuf aus Blut von oben
 Pontus einst im Ball des Schaums
 Rings im Kreis von Hippokampen,
 rings in blauer Götter Schaar,
 Sanft gewiegt, Dionens Gottheit
 aus dem zeugungskraft'gen Naß.

10

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!
 Sie ja streut der Blumen Lichtschmuck
 auf des Lenzes Purpurkleid.
 Sie ja drängt die Knospen, schwellend
 bei des Westwinds feuchtem Hauch,
 Vor in warmer Lüfte Brautbett.

15

Sie ja sprengt des lichten Thaus,
 Den die Nachtluft kühl zurückläßt,
 feuchte Tropfen liebend aus.
 Zitternd funkeln hell die Thränen,
 wie sie erdwärts zieht die Last,
 Sinkend hemmt im kleinen Umfang
 seinen Sturz der Tropfen noch.

Venus muß im Walde herrschen;
 bleibe fern, o Delia!

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!

Eine Bühn' aus Blumen Hybla's,
 sprach die Göttin, soll erstehn.

Richtend hält sie selbst den Vorsitz;
 Gratien sind ihr beigesellt.

Hybla, spend' uns alle Blumen,
 die das Jahr unzählig schuf;
 Hybla, sei der Blumen Fruchtschoofs,
 reich, wie Enna's Flur es ist.

Alle Feld- und Bergesnymphen
 werden hier zugegen sein;

Die im Wald, in Hainen wohnen,
 deren Heimat Quellen sind:

Alle rief sie her zum Beisitz,
 die den Flügelsohn gebar,

Hiefs die Mägdlein auch, dem Amor,
 trotz der Nacktheit, nicht vertraun.

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!

Zieht im Kranz aus frischen Blumen
 grüne Schatten rings um euch!

Morgen ist's, wo einst der Aether
 sein Vermählungsfest beging.

Dafs im Wolkenschwall der Vater
 zeugt' ein Frühlingskind, das Jahr,

50

55

60

Floss

Floß dem Schoofs der hehren Gattin
 ein das zeugungskraft'ge Nafs,
 Eingemischt von dort zu nähren
 alle Keim' im großen Leib.

Sie, dieweil durch Sinn und Adern
 neu der Lebensathem dringt,
 Wirkt mit Segensmacht im Innern
 tief geheim, die Schöpferin.

Durch den Himmel, durch das Erdrund,
 durch des Meeres Tiefen hin
 Zieht ihr alldurthdringend Wesen
 auf befruchtungsschwangerm Steg
 Siegend ein; und thut dem Weltall
 jedes Ursprungs Pfad kund.

65

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!

Ihren Stamm aus Troja pflanzte
 selbst sie einst nach Latium;

Sie verlieh dem Sohn zur Gattin

selbst das Mägdlein aus Laurent;

Gab dem Mars die keusche Jungfrau
 dann vom heil'gen Opferheerd.

Sie verband die Romuliden

selbst Sabinertöchtern einst,

Draus die Ramner samt Quiriten,

draus für Romulus spät Geschlecht

Segensreich, den Vater Cäsar

nebst dem Enkel aufzuziehn.

70

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;

75

wenn ihr liebtet, morgen liebt!
 Auch die Flur befruchtet Wollust;
 auch die Flur fühlt Venus Macht,
 Amor selbst, der Sohn Dionens
 soll auf ihr geboren sein.
 Ihn empfang, als Fluren kreis'ten,
 auch sie selbst auf ihrem Schoofs;
 Selbst erzog sie da Cupido'n
 unter zartem Blütenkuss.

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!
 Sieh, auf grünem Gnist, wie dehnt hier
 schon das Rind die Seiten aus!
 Jedes sorglos, weil der Liebe
 treuer Bund die Gatten eint.
 Sieh die Heerden samt den Männern
 blökend dort im Schatten ruhn!
 Nicht zu schweigen hiefs die Göttin
 auch der Vöglein Sängerchor.
 Plaudernd schon mit heis'rer Kehle
 rauscht der Schwan-jetzt durch die Fluth;
 Drein ertönt die Braut des Tereus,
 rings beschirmt vom Pappellaub;
 Dafs man wähnt, der Liebe Regung
 sei melodisch angestimmt;
 Längnet, dafs um Gattenwildheit
 eine Schwester wird beklagt.
 Jene singt, ich aber schweige;

80

85

wann erscheint mein Lenz mir einst?
 Wann beginn' ich, wie Chelidon,
 endlich frei vom Schweigens Zwang?
 Schweigen trieb die Muse von mir;
 mein gedenkt nicht Phöbus mehr;
 Also, weil es stets geschwiegen,
 mußt' Amyclä untergehn.

90

Morgen liebt, wenn nie ihr liebtet;
 wenn ihr liebtet, morgen liebt!

S.

C. K.

XV.

Noch etwas zu Hor. Carm. I, 1, 29.

1.

Als Beitrag zur kritischen Geschichte der von Ihnen im II Th. S. 261 behandelten Stelle des Horaz, verdient ein kleiner Aufsatz erwähnt zu werden, der im *London Magazine* f.-d. Jahr 1760 Vol. XXIX. p. 314 befindlich ist. Zwar enthält dieser Brief an den Herausgeber des Magazins keine Nachweisung, wer zuerst den glücklichen Gedanken gehabt habe, das *Me* dort in *Te* zu verwandeln; doch gewinnt ein Auszug daraus schon dadurch Interesse, daß die so alte Zeitschrift gewiß wenigen Ihrer Leser zur Hand sein dürfte.

„Bei einer neulichen aufmerksamen Lesung der ersten Horazischen Ode, deren Hauptidee bekannt genug ist, war es mir nicht wenig auffallend zu finden, wie im Anfange des letzten Absatzes der Dichter sich selbst und allein sich mit den Worten feiert: *Me doctarum* etc. Sollte man wirklich glauben müssen, daß der mit einer ersten Sammlung lyrischer Gedichte auftretende Horaz sich ein so hohes Compliment gemacht habe, ohne nach der Anrede im 2ten Verse seinem Gönner weiter das geringste Verbindliche zu sagen; dann wird er nach meiner geringen Meinung aufhören zu sein, wofür

ihn *Sir William Temple* erklärt, der feinste Weltmann und Menschenkenner.¹ Dürfen wir aber, wie ich meine, das *Me* in *Te* verändern, dann erhebt sich sein Gönner durch den Hauptschmuck, der den vorzüglichen Gelehrten belohnt, zu den höhern Göttern, während der Umgang mit den Nymphen und Satyrn den Dichter bloß von der gemeinen Menge sondert. Darf, sage ich, der Eingang der Stelle so geändert werden, so sehen wir unsern H. seiner gewöhnlichen Denkweise und Feinheit gemäß reden; wo nicht, so muß man urtheilen, daß er sich bei seinem eigenen Preise viel zu lange aufhalte. Auch Dr. *Theobald* pflegte oft diese Verbesserung zu empfehlen. *Andr. Henderson.*"²

R.

Huschke.

2.

*Aus einem Briefe von Hrn. Dobree,
Trinity College Cambridge, an den Herausgeber.*

„Schon lange würde ich Ihnen geschrieben haben, hätte ich nicht den doppelten Wunsch gehabt, einen Auszug aus einer äußerst seltenen Schrift

¹ „The best connoisseur of mankind in general, and one who thoroughly understood manners and things.“

² *Auch gut*, wird vielleicht mancher denken, wie man gewisse Leute zuweilen nach Anhörung ziemlich verschiedener Meinungen sagen hört. Und Viele könnten wol der Veränderung etwas geneigter werden, wenn man, was gar nicht mit den Worten streitet, den Schmuck der gelehrten Stirn bloß auf ausgebreitete Bekanntschaft mit der poetischen Litteratur bezöge, die ja niemand dem *Doctus sermones utriusque linguae* streitig machen wird, wie hoch oder niedrig sein Verdienst als Schriftsteller oder Dichter zu schätzen sein möchte.
d. H.

beizulegen, worin die von Ihnen so überzeugend zurückgeführte Lesart *Te doctarum hederæ* mit der größten Ausführlichkeit vertheidigt wird, und Ihnen zugleich von diesem unbekannten Quartopamphlet einige Nachricht zu geben. Das letztere aber wurde mir sehr erschwert, und nach vielen Erkundigungen kann ich noch jetzt nichts Befriedigendes über den Verfasser der Abhandlung ausgattern. Das Exemplar, woraus ich dies schreibe, gehört Hrn. Kidd, der bisher kein zweites gesehen oder davon gehört hat. So weiß auch ein anderer meiner Bekannten, der ein schätzbarer Hellenist und ein überall bewandeter Bücherkenner ist, durchaus nichts Näheres darüber. — Schon in meiner ersten Jugend sah ich in der Bibliothek meines Lehrers Dr. Valpy, Vaters unsers Buchdruckers, eine *Englische* Schrift über die erste Ode des Horaz; und es dämmte mich ganz, als wäre es die nämliche gewesen, ja dasselbige Exemplar. Das Buch ist ohne Titel und bricht am Schlusse des achten Bogens ab; allem Ansehen nach ist es also nicht zu Ende gedruckt worden, und niemals ins Publicum gekommen. Geschrieben muß es bald nach 1740 sein, da darin *Watson's* Horaz angeführt wird, der 1741 zuerst herausgekommen ist. Auch läßt die Weise, wie S. 61. ff. *Bentley's* gedacht wird, ziemlich bestimmt vermuthen, daß dieser Gelehrte damals noch am Leben war. — Die Beweisart des Verf. ist in den meisten Punkten dieselbe, wie in Ihren L. A.; in einigen stimmt er fast ganz überein; aber das Ganze ist auf eine Weitschweifigkeit und Breite angelegt, daß keine menschliche Geduld würde ausgehalten haben, wenn das Buch sein, wie es scheint, noch sehr entferntes Ende erreicht hätte. Mir ist es daher so gut als unmöglich, Ihnen aus der Schrift einen eigentlichen Auszug zu machen, aus der man jetzt nicht einmal mehr Neues lernen kann. — Etliches will ich indess daraus herschreiben. Gleich vorn stellt er die Ode auf, nach einer Handschrift „in seiner Sammlung, die etwa 200 J. vor der Buchdruckerkunst ge-

schrieben scheine.“ Hier könnte vielleicht ein MS. aus *Douglas's* berühmter Horazischer Bibliothek³ gemeint, und hiernach dieser *Douglas* selber der Verfasser sein. — S. 37. f. ist die Emendation mit *Hare's* eigenen Worten dargelegt, nebst dem Zusatze: „der sinnreiche Verfasser des *Freethinker* erzähle uns, daß noch ein anderer Gelehrter in Nord-England auf dieselbe Verbesserung gefallen sei:“ und aus allem Weitern läßt sich schliessen, daß *Hare*, der ganz sicher der Urheber ist, von einem Ansprüche *Broukhuyzen's* nichts gehört hatte. — S. 51. wird eine Stelle aus dem Journal *Historia litteraria*, v. J. 1731 erwähnt, wo diese Emendation mit Worten eines ausländischen Kritikers gebilligt wird; dabei werde aber erinnert, ganz neu sei sie nicht, sondern schon von *Ianus Rutgers* angedeutet. In dessen *Horaz* ist es jedoch mir so wenig wie Ihnen gelungen den geringsten Wink darüber aufzufinden.“

3.

Bei diesen ganz unerwarteten Anlässen dürften wol einige Leser auch von mir eine Zugabe zu dem *Me* oder *Te* erwarten. Mit Vorsatz wurde dies im vorigen Theile S. 283 schweigend abgelehnt. Neues wüßte ich auch wirklich für die Hauptsache nicht hinzuzusetzen; und diese ist mir allzu alt geworden, um noch das geringste Interesse zu einer Revision zu haben. Doch ich muß es offen gestehen, daß die neuerlich mir von etlichen trefflichen Gelehrten über dies Gedicht zugekommenen Kritiken, mir noch keines der dort geschriebenen Worte verleidet ha-

³ Catalogus editionum Q. H. Flacci ab A. 1476 ad 1739 quae in bibl. Iacobi Douglas, Coll. med. Lond. Socii honor. et S. R. S. adservantur. Lond. 1739. 4. Von dem Besitzer selbst verlegt.

ben, so sehr ich mich immer in fremde Vorstellungsarten zu versetzen liebe. Am allerwenigsten scheint mir nach allen kritischen Grundsätzen die Ausmerzung des vorletzten Verses erlaubt oder billigenswerth. Ohne von der überaus hart einfallenden Construction der Worte *Si neque bis barbiton*, als einer neuen Protasis, zu reden, die dem um jede herkömmliche Interpunction unbekümmerten Leser erst dann in ihrem Zusammenhange deutlich werden, wenn er zur Apodosis nichts als den letzten Vers übrig sieht, ohne, sage ich, hievon zu reden, was läßt sich dem 35sten V. anmerken, das eine fremde Hand charakterisirte? So viel ich mich dergegen da Vers gemachten Einwendungen erinnere, stiefs man gleich bei *Quodsi*, als einem prosaischen Übergange, an. Dies ist aber nach Sprachgründen und Gebrauch so wenig anstößig, daß vielmehr dort am Anfange eines ganzen Satzes, nach meinem Gefühl ein bloßes *Si* kaum statthaft gewesen wäre. Denn ein solches *Si* im ersten Gliede neuer Perioden pflegt jeder ältere Dichter oder Prosaiker immer durch etwas vorzubereiten, was entweder in ausdrücklichen Worten oder in dem Sinn und Gehalt der ganzen vorigen Rede liegt. Kommt vielleicht sonst in den Oden jene Doppelpartikel nicht vor, so sehen wir sie ja an eben so schicklichem Orte in den Episteln I, 2, 70 u. 3, 25, und öfter bei Virgil, der ein paarmal auch das gleichartige *Quod nisi* hat. Noch weniger darf uns *inserere* in der Bedeutung des *Beizählers* auffallen, ein Ausdruck, welchen Dichter und edlere Prosaiker hie und da in den ähnlichsten Verbindungen brauchen. Was die übrigen Worte *lyricis vatibus* betrifft, so verrathen diese gerade die echtste poetische Wahl. Für uns ist freilich *lyricus* das gemeinere Wort, aber für die Römer im Zeitalter von Cic. und Hor. war es ohne Zweifel *melicus*; daher Cicero sagt: *λυρικοί*, qui a Graecis nominantur; obwohl selbst im Griechisch der Grammatiker und Scholiasten *μελικοί* und *μελική ποιησις* das gewöhnlichere ist. Ferner — was hat denn der Dich-

ter seinem vorn durch ein paar ehrsame Vocativen abgefertigten Mäcenäs eigentlich gesagt, wenn jener Vers fehlen soll? Weit gebührender hat er ihm dann am Schluß der ersten Satire und ersten Epistel wenigstens einen flüchtigen Rückblick zugeworfen. Endlich — was wollte denn die Farbe, die an *Sublimi feriam sidera vertice* haftet, wenn nicht eben ein Gedanke, wie der des vorigen Verses, vorherginge? Hoffentlich wird doch niemand noch jetzt in dem Schlußverse eine bloße wortreiche Umschreibung hoher Glückseligkeit lesen, oder was etwa die Ausleger sonst aus den Worten herauslassen. Für Männer, die, wie jene drei, Latein von Latein nach seinen feinern Schattierungen zu unterscheiden wissen, kann der Beweis nicht schwer werden, daß Hor. nach einer so ernsten Sentenz, wie *Si neque — barbiton* enthält, unmöglich die sprichwörtliche, obgleich veredelte, jedoch immer launige Redeweise hätte folgen lassen; wogegen er nach dem Verse *Quodsi — inseres* auf gut weltmännische Art schließt, ganz mit der Farbe des Ciceronischen *digito coelum attingam*. Hiezu aber stimmt allein der Ton der ganzen lyrischen Epistel, was diese Ode ja nur sein will, ein Ton, aus dem auch das Lob *Te — superis* vielleicht verständlicher wird. Doch hierüber noch zu reden, fordern solche Gegner gewiß nicht, für die hier zunächst geschrieben wird.

Am Ende sehen wir, wie Recht Markland und Gottschling mit ihren Klagen hatten über den schweren Horatius. Der Andere wurde indess mit ihm fertig: aber sind wir das mit der ersten Ode nunmehr auch?

XVI.

*Alte u. neue Lyrik im Staatsdienste,
eine Parallele,*

*veranlaßt durch gewisse Volkspoesien und
Volksandachten v. J. 1816.*

mit Bezug auf Horazens Carmen saeculare.

Unter allen, seit jeher versuchten Vergleichungen oder Zusammenstellungen mit und im Horaz als lyrischem Dichter, dürfte wol die diesmal gewagte eine der seltsamsten und unerhörtsten zu nennen sein. Doch schon um dieser Seltsamkeit und Sonderbarkeit willen sei der Versuch gemacht; stellt man nicht auch die ungleichartigsten Dinge zuweilen einander gegenüber, um die Natur des einen desto besser hervorzuheben? Und schwerlich möchte außer Demjenigen, der jetzt dieses Gegenüberstellen vornimmt, jemand in der Folge Veranlassung erhalten, dieselbe Parallele zu ziehen. Zur Sache demnach, und nicht ein Wort sei darüber verloren, wenn man das Ding selbst als einen halb ernsten, halb drolligen Beleg zu dem Horazischen, in Sachen der Litteratur oft Statt findenden Satze ansehen will:

„*amphora coepit*

„*institui, currente rota, tamen urceus exit!*“

Die „*amphora*“ natürlich zuerst! —

Ein hohes volksthümliches Gefühl ergriff mich immer, so oft ich das letzte in der Anordnung von *Horazens* lyrischen Gedichten, mit einer, selbst zu vaterländischem Patriotismus sich hinneigenden Stimmung vor mich nahm, ich meine das in seiner Art als einzig zu betrachtende *Säcular-Gedicht*, wozu ein anderes desselben Lyrikers ¹ gleichsam die Vorbereitung ist.

Gleich Anfangs die bessern Hoffnungen Roms, die

„*Virgines lectas puerosque castos*“

diesen feierlichen Nationalgesang voll hohen Schwunges und edlen Römer-Sinns anstimmen zu hören, und dies

„*tempore sacro,*“

„*quo Sibyllini monuerunt versus*“

(Urkunden, die dem Römer statt einer politischen Offenbarung sein mußten); und zwar den himmlischen Gewalten anstimmen zu hören, von welchen es nun, nicht ohne religiöse, dankbarfrohe Begeisterung und mit starkem Gefühl von National-Würde heilst,

„*quibus septem placuisse colles,*“

(ein laut zum Patriotismus aufforderndes Gemälde für den edlen Römer, worin ihm die Sieben-Hügel-Stadt, als die Götter-begünstigte Welt- und Völker-Stadt erscheint); alle diese Seelen-erhebenden Umstände und eingreifenden Züge bereiten das Gemüth des gespannten, von Römischer Nationalität gleichsam selbst angefeuerten Lesers, stufenweise zu dem Mitgefühl gleicher Erhabenheit vor. —

Das dem

„*Sol almus,*“

— — „*curru nitido diem qui*

„*promit et celat,*“

¹ Im vierten Buche der Oden die sechste; worauf schon Bentley über die sechzehnte Zeile des Carminis saecularis aufmerksam gemacht hat, Tom. I. pag. 370 der Leipziger Ausgabe 1764.

len von aussen fand und an sich rifs, desto weniger schlossen sich deren in ihm selbst auf,"³ doch diese Betrachtung verrücke für jetzt nicht unsern Gesichtspunkt!

Auf solche *Vota nuncupata* erwartet man denn nun freilich in dem hoch-feierlichen National-Gebet bei Horaz einen Schluss, der das feste Vertrauen der Bittenden mit fast orakelmässiger Gewissheit ausspricht; und so findet man ihn in der neunzehnten Strophe mit grosser herrlicher Zuversicht dargelegt, indem sie die einstimmige Gewährleistung aller Götter folgender Gestalt versichert;

„Haec Iovem sentire Deosque cunctos,
„Spem bonam certamque domum reporto,
„Doctus et Phoebi chorus et Dianae
„Dicere laudes.“ — —

Auf diese ewige Dauer, auf diesen ununterbrochenen hohen Götterschutz der Urbs aeterna bezog sich, ausser einer Menge anderer Veranstaltungen, selbst der Cultus der vermeintlich vom Himmel herabgesandten Schilde (der *Ancilium*). Dahin deutet sie, selbst in spätern Zeiten, noch Kaiser *Julian* in seiner Schrift wider die Christen,⁴ wenn er das: „σωζόμενον τοῦ παρ' ἡμῖν ὅπλου Διοσκοτεῦς“ gedenkt, ὃ κατέπαυεν ὁ μέγας Ζεὺς ἥτοι πατὴρ Ἄρης“ (als einer krigerischen siegreichen Stadt), ἐνέχυρον δέδους, οὐ λόγον, ἔργον δέ (Julian schrieb „οὐ λόγον, ἔργον δέ“) „ὅτι τῆς πόλεως ἡμῶν εἰς τὸ διηγεκὲς προασπίσει.“ — —

So viel hier über Inhalt, Geist, und Gang jenes
er-

³ C. V. von Bonstetten's Worte aus der Reise in die classischen Gegenden Roms, zur Schilderung ihres ehemaligen und gegenwärtigen Zustandes, bearbeitet von K. G. Schelle. Zweiter Theil S. 140. 141. Die weiteren Betrachtungen, die der Verfasser dort bis S. 149 fortsetzt, und an die Geschichte des Ackerbaus bei den Einwohnern Latiums anknüpft, sind eines — von Bonstetten würdig.
⁴ Julian beim Cyrill pag. 194. C. in der Ausgabe v. Spanheim (oder im II. Tom. der *Opera* Juliani).

erhabenen, in patriotisch-religiösem Charakter gedichteten *National-Lieds*, dem gegenüber manche in unsern Tagen *manövirte Sieges-Predigt* gar eine traurige Figur macht.

Jetzt zu dem, was ich außer dem nur *nebenbei Berührten* jenem *alt-Römischen feierlichen Liede* in erhabenem Stil aus der spätern Welt der *Deutsch-Lateiner Unfeierliches* eigentlich entgegenstellen wollte: dieses so wie jenes alterthümliche Kleinod, steht in der *genauesten Beziehung mit einer volksthümlichen Angelegenheit*; aber wie ungeheuer abstechend äußern sich doch *Geist und Art* in jenem und diesem *Repräsentanten seiner Volkswelt*! Dies also der ärmliche „*Urceus*“, der sich nun aus der Scheibe dreht.

Als im Jahre 1653 *Philipp Valentin*, des alten adelichen fränkischen Geschlechts der *Voit von Rieneckh*, gewesener Dom-Probst des Kapitels zu Bamberg, durch einhällige Wahl zum Fürst-Bischof des Stifts Bamberg den 5ten Februar erwählt worden, und derselbe den 25ten Mai „*die Land- und Erbhuldigung in der Stadt und Vestung Cronach einzunehmen gewillet*“ war; suchte die Landschaft eine solche Regenten- und Volks-Feierlichkeit durch *Chöre von Jungfrauen und Knaben (Cadetten)* zu verherrlichen, um dadurch vermuthlich in die Handlung selbst einen gewissen Geist und etwas von Seele zu legen. Jenen und diesen waren *Deutsche und Lateinische* Gesänge zum Hersagen und Absingen in den Mund gegeben. Den *Deutschen* Gesang der *Jungfrauen* lasse ich unerwähnt; der *Lateinische* der *Knaben*, den ich, als allein für diese *Zusammenstellung geeignet*, mittheile, bestand aus achtzehn dreizeiligen Strophen (jede von zwei gleichlangen gereimten und einer kurzen Zeile), je zwei Strophen durch End-Reime der beiden kürzern Zeilen in eine Art von rhythmischer Verbindung gesetzt, alle aber von *ebenso vielen Knaben*, unter Commando eines ausgedienten Offiziers, in der *Masse* vorgetragen, daß *jeder Knabe eine Strophe* abachrie

während Seine Fürstliche Gnaden im Staatswagen einher und vorüberfahren, nach abgeschrieener Strophe des Einzelnen aber Alle von einem Thurme herunter, statt abzufeuender Stücke, aus vollen Hälsen jedesmal ein dreifach wiederholtes „Puff!“ unter dem lauten Gelächter der Menge erschallen ließen.

Diese barbarisch-Lateinischen Rhythmen nun, die schon in ihrer ganzen aventuerlichen Kunst-Form das Staats-Harlekin-Mälsige darlegen, als ein Seiten-Stück zu dem alt-Römischen *Säcular- Gedicht* des *Horaz*, in ihrem ursprünglichen Mönchs- und Kloster-Costume, sehen so aus:

1. „Salve Praesul, salve Princeps,
„Nos tui sumus deinceps
„Bellatores strenui!“
(Puff! Puff! Puff!)
2. „Marte Patre procreati,
„Ad bellandum stimulat
„Et natura Martii.“
(P. P. P.)
3. „Prompti sumus ad tuendum,
„Ad nutumque defendendum
„Tuam Celsitudinem;
(P. P. P.)
4. „Pro te nobis dulce mori,
„Pro te nobis sit honori
„Nostrum dare sanguinem!“
(P. P. P.)
5. „Nos accepta⁵ Cronacenses,
„Tyrones tuos castrenses,⁶
„Princeps Illustrissime;“
(P. P. P.)
6. „Aes tuum sit militare,⁷

⁵ Warum nicht: Suscipe nos Cronacenses?

⁶ Vermuthlich also Cadetten oder Soldaten-Knaben einer Fürst-Bischöflichen Militair-Schule.

⁷ Diese Zeile ist etwas undeutlich ausgedrückt, man er-

- „Gratiose nos amare,
Praesul Clementissime.”
(P. P. P.)
7. „Luci nostrae gratulari,
„Ducem nostrum venerari
„Docuit nos pietas;”
(P. P. P.)
8. „Huic” (nehmlich Duci) „bona praeoptare,
„Ab hoc pauca⁸ declinare
„Docet et fidelitas.”
(P. P. P.)
9. „Quotquot aura dat brumalis
„Floccos velleris nivalis,
„Tot tibi sint prospera!”
(P. P. P.)
10. „Quotquot aer atomorum,
„Motus habet et ventorum,
„Tot sint tibi gaudia!”
(P. P. P.)
11. „Quot olivae in trapetis,
„Quot sunt botri in vinetis,
„Tot tibi divitiae!”
(P. P. P.)
12. „Quot in igne sunt scintillae,
„Quot minutae roris stillae,
„Tot tibi deliciae!”
(P. P. P.)
13. „Quot colores picturata,
„Et odores spirant prata,

räth aber, was der Poet darin sagen wollte: der Sold (*aes militare*; *aere* merent *parvo* spricht *Lucan*), um welchen wir dir dienen, sei deine Gnade und dein Wohlwollen,

⁸ So die Urschrift, aus welcher ich schöpfte. Aber *pauca* hat keinen Sinn. Es bedarf aber nur einer mittelmäßigen Divination, um wahrzunehmen, daß *prava*, schon um des Gegensatzes willen, zu lesen sei. „*Bona* praeoptare, *Prava* declinare.”

„Tot tibi bellaria!“
(P. P. P.)

14. „Quot aestate fruges crescunt,
„Quotquot grana maturescunt,
„Tot tibi cellaria!“
(P. P. P.)

15. „Quot abyssus habet venas,
„Mare guttas et arenas,
„Tot tibi sint merita!“
(P. P. P.)

16. Quot quis potest recensere
„Flores pulchros pulchro vere,
„Tot tibi sint praemia!“
(P. P. P.)

17. „Quotquot frondes violento
„Decidunt in silvis vento,
„Tot sint tibi gloriae!“
(P. P. P.)

18. „Quotquot nictus oculorum,
„Quotquot motus animorum,
Tot tibi sint laureae!“
(Puff! Puff! Puff!)

Das Gewählte, das Treffende, das Beziehungsreiche, kurz die ganze Art von Begeisterung der *Puff-Poesie* zu entwickeln, erläßt mir der verständige Leser ganz gewils. Der *Säcular-Gesang* des heidnischen Römers, wird er urtheilen, ist das großherzige Erzeugniß eines begeisterten, vaterländisch-gesinnten, edlen Gemüths: die *Christ-Katholischen Rhythmi Cronacenses* sind das widerliche Geschrei eines pudelnärrischen Pritsch-Meisters, das ekelhafte Geplär eines speichelleckerischen kriechenden Kloster-Bruders.

Zwickau, im September 1818.

Jo. A. Martyni - Laguna.

Pränumerations-Anzeige.

Lustspiele des Plautus

übersetzt

von

G. G. E. Köpfe.

Im Jahr 1809 erschien beim Buchdrucker Weiß zu Berlin der erste Band meiner metrischen Übersetzung des Plautus, welcher den Goldtopf (Aulularia), die Kriegsgefangenen (Captivi), das Kästchen (Cistellaria), und das Hausgespenst (Mostellaria), umfaßte. Ungünstige Verhältnisse von der einen -- und anderweitige Beschäftigungen von der andern Seite, haben die Erscheinung des zweiten Bandes bis jetzt verzögert. Den Freunden meines Plautus wird es daher hoffentlich angenehm seyn, zu erfahren, daß die Rauck'sche Buchhandlung alle aus dem Schiffbruch jenes Verlegers noch vorhandenen Exemplare dieses ersten Bandes an sich gekauft, und außerdem den Verlag eines zweiten Bandes, welcher mit der nächsten Ostermesse erscheinen soll, übernommen hat.

Dieser zweite Band wird fünf der gelesesten Stücke des Plautus enthalten, den Bramaerbas (Gloriosus), die Zwillingbrüder (Menaechni), den

Karthager (Poenulus), das Schiffstau (Rudens) und den Brausschag (Trinummus).

Unziemlich würde es mir scheinen, zur Empfehlung meiner Arbeit mehr zu sagen, als daß die verspätete Erscheinung dieses zweiten Bandes, der mir möglichen Vervollkommenung meiner Übersetzung nicht nachtheilig gewesen ist, da die Stücke mehr als einmal überarbeitet, und zum Theil von bedeutenden gelehrten Freunden in der Handschrift mit prüfenden Augen gemustert wurden. Die Grundsätze des Übersetzers sind übrigens auch bei den Stücken des zweiten Bandes dieselben geblieben. Treue, zu welcher auch die Beibehaltung und Nachbildung der alten Sylbenmaße gezählt wurde, sollte sich paaren mit ächt deutschem Redefluß. Härten und Fremdartigkeiten des Ausdrucks sollten um so geräussentlicher gemieden werden, weil für das Lustspiel nur die veredelte Sprache des gemeinen Lebens zu passen schien, und das dramatische Leben, welches in dem Ganzen athmen soll, mit Steifheiten und undeutschen Wendungen sich schlecht vertragen würde. Diesem zu gefallen, mußten auch Römische Sprüchwörter und Anspielungen, Lateinischer Wort- und Namenwitz, wo möglich, mit Deutschen Sprüchwörtern und Wortspielen vertauscht werden, und konnten es, ohne die Treue, nach welcher die Übersetzung strebte, zu beeinträchtigen.

G. G. C. Köpke.

Im Bezug obiger Anzeige, beehrt sich die unterzeichnete Buchhandlung, nachträglich folgendes hinzuzufügen. Was Herr Professor Köpke beim ersten Bande seiner Übersetzung des Plautus geleistet hat, liegt seit einem Jahrzehend dem Publikum vor. Sie gehört zu den gelungensten aller Übertragungen, deren wir uns in diesen letzten Jahrzehenden aus alten Sprachen zu erfreuen hatten. Jede Prüfung des ersten Bandes kann dies mehr als bestätigen. Gleichwohl hat Unglück und früher Tod des ersten Verlegers so nachtheilig auf die Verbreitung jenes ersten Bandes gewürkt, daß es sogar zweifelhaft bleibt: ob alle, an der Auflage fehlende Exemplare, wirklich in das Publikum gebracht, oder ob, nach einzelnen Erfahrungen zu schließen, dieselben nicht zum Theil aus Vernachlässigung durch Mäße verdorben — und daher ganz vernichtet worden sind, indem nur ein kleiner Theil des ersten Bandes noch vorhanden ist. In dieser Ungewißheit schlagen wir daher den Weg der Pränumeration und Subscription zugleich ein.

Jeder der auf den zweiten Band bis Neujahr pränumerirt, zahlt 1 Rtlr.

Jeder der auf denselben bloß subscribirt, aber 1 Rtlr. 8 gr.

Der Ladenpreis des ersten Bandes war und ist noch jetzt 1 Rtlr. 20 gr.

Wer auf beide Bände zugleich zeichnet, erhält beide für 2 Rtlr.

Sammler von Pränumeranten oder Subscribenten
erhalten auf zehn Exemplare das eilfte unentgeltlich.

Wir nehmen die Unterstützung des Publikums hierbei in besonderen Anspruch, und hegen zur Bereitwilligkeit ächter Beförderer klassischer Litteratur ein um so gerechteres Vertrauen, da jeder weiß, oder leicht wissen kann, was hier zu erwarten steht, indem über den innern Werth der Übersetzung selbst kein Zweifel herrscht, wie alle kritische Blätter bezeugen.

Sie öffnet einen weiten Kreis vom Leben jener großen, zwar längst verstorbenen aber ewig denkwürdigen Welt der Griechen und Römer, und so muß dieselbe auch für jeden der lateinischen Sprache Unkundigen, oder im Gebrauch ihrer Formen nicht geübten, aber doch wissenschaftlich gebildeten oder sich noch bildenden Leser, ein großes Interesse behaupten, um zu erfahren, wie 200 Jahre vor Christi Geburt, also vor 2000 Jahren, in jenen Freistaaten gedacht und gehandelt ward. Nichts aber ist geschickter, das Bild der Zeit richtig aufzunehmen und seine Charaktere wieder ins Leben zu rufen, als das Schauspiel selbst. In einem vorzüglichen Grade hat dies Plautus geleistet, und darum sprechen noch jetzt mit vielfachem Interesse seine Dramen uns an. Berlin, im August 1819.

die Nauck'sche Buchhandlung.

An das Publikum.

Durch die unlängst aus Reutlingen und nun auch aus Prenzlau erfolgte Ankündigung eines Abdrucks der Noten der Drakenborchischen Ausgabe des Livius veranlaßt, zeigt endes genannte Buchhandlung dem philologischen Publikum an, daß es bei der in ihrem Verlag erscheinenden neuen critisch-exegetischen Ausgabe des Livius durch den Professor Herrn Walch in Berlin gleich anfänglich der Plan war, die Noten der Drakenborchischen Ausgabe unverkürzt, unter dem Titel eines Apparatus criticus ad Livium in besondern Bänden folgen zu lassen; jedoch nach dem Plan des Herausgebers, nicht in einem bloßen Abdruck, sondern den Bedürfnissen des Zeitalters gemäß in eine bessere Ordnung gebracht, mit vielen handschriftlichen Zusätzen und durch seinen eigenen kritischen Apparat, aus wenigstens vierzig Handschriften bereichert.

Eine ausführliche lateinisch geschriebene Ankündigung des ganzen Werks, welches mit Inbegriff eines vollständigen Lexicon Livianum aus 16 Bänden in 8maj. bestehen soll, wird, so bald einige noch zu erwartende kritische Hilfsmittel aus Italien eingegangen sind; durch die öffentlichen Blätter bekannt gemacht werden und in jeder soliden Buchhandlung unentgedlich zu haben seyn.

Bei dieser Gelegenheit erlauben wir uns zugleich auf die bereits 1815 in unserm Verlage erschienenen Emendationes Livianae. Novam Titi Livii editionem indicturus proposuit G. L. Walchius 8maj. 1 Thlr. 16 Gr. zu verweisen, worüber Visconti im Journal des Savans September 1817, nähere Nachricht ertheilt, und welche durch die neue Ausgabe keinesweg's überflüssig gemacht werden sollen. Berlin im Juli 1819.

die Nauck'sche Buchhandlung.

11

Mannert, C.

(Königl. Baierscher Hofrath und Professor) Handbuch der alten Geschichte, aus den Quellen bearbeitet. gr. 8. 1818. 1 Thlr. 20 Gr.

Ovidii, P. Nasonis,

Metamorphoseon libri XV. ad fidem optimorum librorum cura
N. 8. 1814. 14 Gr.

Platonis dialogorum delectus

ex recens. et cum lat. interpret. F. A. Wolfii, in usum praelectionum 1812. 4. min. Charta anglica. 1 Thlr.

— idem liber, charta pergam. (Velin) 1 Thlr. 12 Gr.

— Apologia Socratis et recensione F. A. Wolfii separatim in usum
Gymnasiorum. 8. 8 Gr.

Platonis dialogi selecti

cura L. F. Heindorf. Vol. I — III. 8. maj. 1802 — 1806. charta
impress. 7 Thlr. 12 Gr.

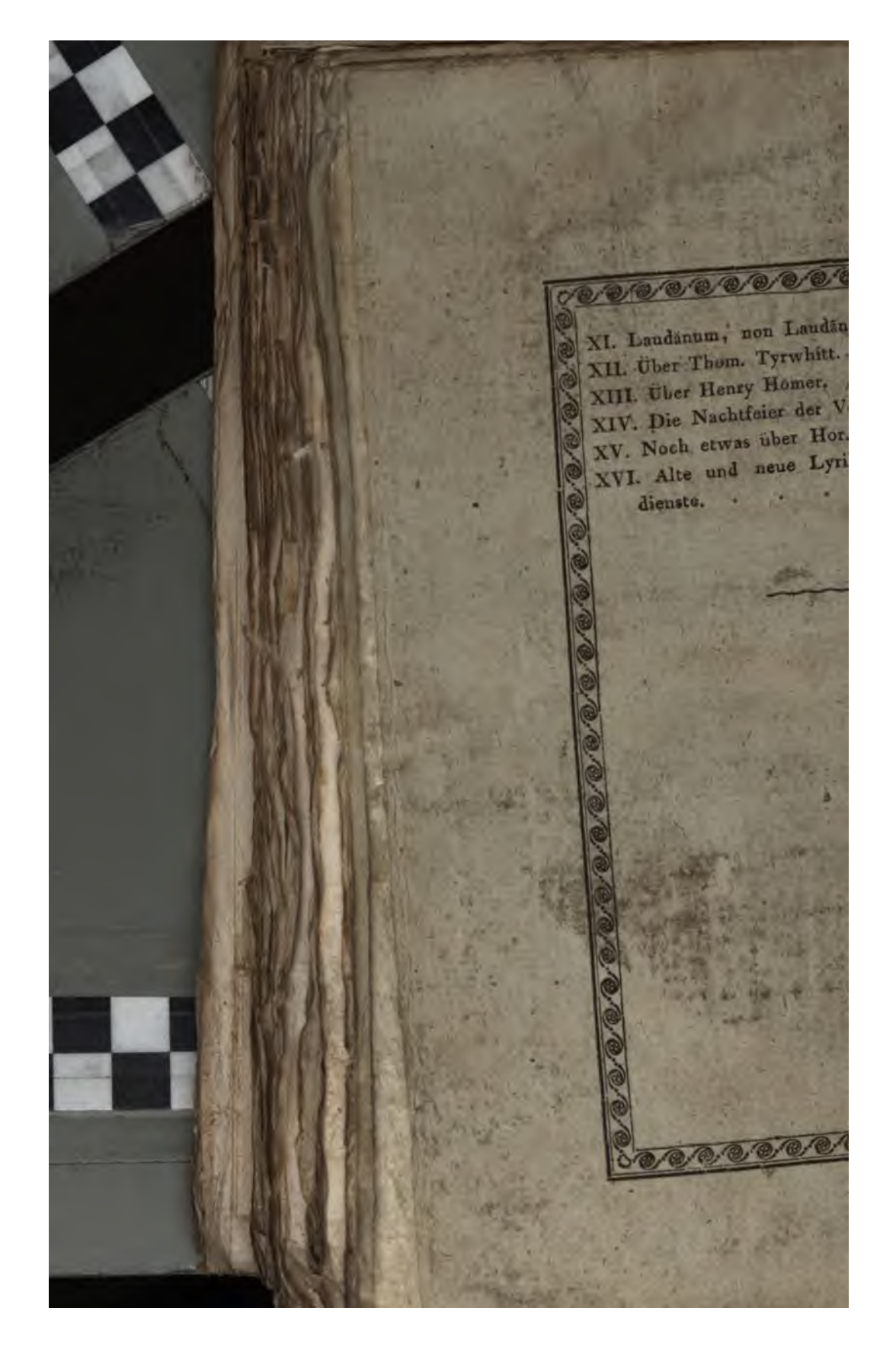
— idem liber charta anglica 9 Thlr. 14 Gr.

Répertoire portatif de l'histoire

et de littérature des nations Espagnol et Portugaise par le chev.
Alvar Augustin de Liégo, espagnol, aujourd'hui bibliothécaire de
S. M. le Roi de Prusse. T. I. gr. 8. (in Commission) 1 Thlr.
4 Gr. p. fein 1 Thlr. 12 Gr.

Schulze, K.

neue englische Sprachlehre für Deutsche nach Murray, Walker, Major, Perry und dem einfachsten Systeme richtiger Aussprache und Betonung, mittelst Anwendung einiger Accente und Ziffern durch das ganze Buch, gr. 8. 1817. 1 Thlr 4 Gr.

- 
- XI. Laudanum, non Laudan
XII. Über Thom. Tyrwhitt.
XIII. Über Henry Homer,
XIV. Die Nachtfier der V
XV. Noch etwas über Hor.
XVI. Alte und neue Lyri
dienste.